

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ECHO

DE

CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

1867

# L'ÉCHO

DU

CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

DE

MONTREAL

---

NEUVIÈME ANNÉE

1867

---

MONTREAL

BUREAU DE L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

27, Rue Saint Vincent, 27

---

1867

# L'ÉCHO

DU

## CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTRÉAL.

---

### AUX LECTEURS DE L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL.

Nous annonçons aujourd'hui à nos lecteurs une nouvelle modification dictée par le désir de perfectionner notre œuvre. Beaucoup d'entre eux, nous ont manifesté, de vive voix ou par écrit, que les travaux ou les publications de *l'Écho* gagneraient, pour la plupart, à être généralement plus développés et moins divisés. Nous avons d'autant mieux apprécié cet avis que l'expérience nous en avait, depuis longtemps, fait connaître l'importance.

Mais comment, sans modifier les conditions de l'abonnement, traiter dans le même numéro plus de sujets et leur donner plus d'étendue ?

Simplement en faisant droit aux avis qui nous conseillent de doubler la matière de nos numéros, en diminuant leur nombre, c'est-à-dire de paraître tous les mois, par livraison de 80 pages, au lieu de paraître tous les quinze jours par livraison de 20 pages.

*L'Écho du Cabinet de Lecture Paroissial* a fini la huitième année de son existence. Quelle qu'ait été jusqu'ici la carrière qu'elle a fournie, les fondateurs de cette publication peuvent se féliciter d'avoir, sinon donné, au moins d'avoir grandement favorisé l'impulsion à ce beau mouvement qui depuis quelques années, s'est emparé d'un bon nombre d'écrivains, et qui s'est révélé, dans presque tous les diocèses du Canada pour la création, sous divers titres, de ces feuilles, interprètes des saines doctrines et échos des bonnes nouvelles, dont la salutaire influence tend de plus en plus à se faire sentir au sein des familles chrétiennes, sous le toit du riche comme du pauvre.

# DE L'AUTORITÉ EN PHILOSOPHIE.

LIVRE 11<sup>e</sup>.

## CHAPITRE VI.\*

La Révélation existe.—Suite du chapitre précédent.—Apparition du Christianisme sur la terre.—Comment il s'est propagé dans le monde.—Sa durée permanente parmi les plus étonnantes vicissitudes.

Sous l'empire de Tibère, un juif appelé Jésus, pauvre et sans lettres, commence soudain à prêcher une religion nouvelle aux villageois de la Judée. Un grand nombre du petit peuple l'admire et le suit avec ardeur. Il s'attache quelques bateliers qui vivaient de leur pêche, et certaines autres gens de basse condition, en général. A ces disciples, mais surtout à douze d'entre eux qu'il nomme Apôtres, il donne beaucoup d'instructions particulières, les destinant à soutenir et à consolider, après sa mort, le grand œuvre qu'il prévoyait bien ne devoir qu'ébaucher par lui-même. En effet après trois ans de travaux, il avait encore peu de sectateurs dévoués et capables. Les sages, les grands, les riches et les puissants lui étaient violemment opposés. Il avait contre lui tout l'ordre sacerdotal, le conseil de la nation et les deux grandes écoles des Pharisiens et des Sadducéens. Les ennemis de Jésus, craignant la fureur populaire, se contiennent d'abord dans de certaines limites. Ils auraient bien voulu le faire périr dans quelque guet-apens, au milieu d'une sédition, en telle sorte qu'il ne fût pas aisé de leur imputer sa mort. Mais enfin ne pouvant plus supporter ses enseignements qui les condamnaient, ils jurent sa perte, encouragés par un de ses disciples qui vient leur offrir, moyennant quelque argent, la facilité de se saisir de sa personne. Après d'indignes outrages et une sentence arrachée à la faiblesse, par les vociférations tumultueuses des principaux Juifs et d'une populace subornée, le fils de Marie est conduit au supplice. Il expire sur une croix, au milieu de deux voleurs, parmi les insultes et les risées d'une innombrable multitude. Ses partisans et ses disciples se dispersent, saisis de frayeur. Sans avoir jamais ni compris, ni cru bien fermement sa doctrine, ils fondaient néanmoins en lui de brillantes espérances. Enthousiastes de la nationalité juive, ils comptaient que Jésus qui se disait l'envoyé très-spécial de leur Dieu, rétablirait dans toute sa splendeur l'ancien royaume d'Israël. Ils nourrissaient même, dans leur imagination, des projets de conquêtes et de domination extérieure exorbitants. Sa mort infamante les déconcerte d'abord et leur abat tout-à-fait le courage. Mais chose étonnante ! peu de jours après, ils se montrent

\* Voir *L'Echo* de l'année 1866, pages 258, 272—290—322—343—375—395—410 et 460.

de nouveau dans les lieux les plus fréquentés de Jérusalem. Ce sont d'autres hommes. La lâcheté a fait place chez eux au courage du lion. Ils ne redoutent ni les injures, ni les supplices, ni la mort. Bien plus ils se réjouissent de tout ce qu'on leur fait souffrir, pour le nom de Jésus, et le tiennent à très-grand honneur. On ne voit plus paraître en eux les défauts qui y éclataient si souvent autrefois. Sans avoir jamais appris les lettres humaines, ils confondent dans leurs discours leurs plus savants adversaires. Or ce qu'ils prêchent avec le plus d'ardeur, c'est que Jésus, crucifié par les Juifs, est ressuscité, et qu'il règne maintenant plein de vie dans le ciel. Ils l'ont vu, ils lui ont parlé, ils l'ont touché, ils ont mangé avec lui en différents temps et en différents lieux. Du séjour de sa gloire, il a répandu sur eux l'abondance de son esprit. C'est pourquoi ils sont maintenant dévorés de zèle pour continuer son ouvrage et attirer à lui ses bourreaux eux-mêmes. On les jette en prison. On les frappe de verges et on les menace du dernier supplice. Mais par là bien loin de les épouvanter, on les anime davantage, et ils s'estiment heureux de ce qu'ils ont enduré et de ce qu'on leur prépare. Toute l'ardeur des plus chauds enthousiastes s'allie dans ces pêcheurs d'étrange sorte, avec une douceur, une modération, un calme imperturbables.—Bientôt la persécution les oblige à s'éloigner de Jérusalem; ils se dispersent par la Judée, et prêchent partout Jésus-Christ crucifié et ressuscité. Les plus grands succès accompagnent leurs pas. De très-nombreux disciples se joignent à eux et dans la capitale et dans toute la principauté. Ils ne sont pas moins dévoués à Jésus et à sa doctrine que leurs maîtres eux-mêmes. Leur conversion à la religion du Christ amène un changement total dans leur conduite. La vie qu'ils mènent ensuite est plus céleste qu'humaine. Elle ravit l'admiration de leurs plus mortels adversaires. Partout on publie des prodiges inouïs opérés par la prédication de la bonne nouvelle; c'est ainsi que se nomme l'enseignement chrétien. Les principaux représentants du Judaïsme, les prêtres et les chefs du peuple ne peuvent voir sans un amer chagrin et une sorte de rage le grand nombre de désertions qu'éprouve la religion nationale et l'accroissement du culte nouveau, dont l'adoption aurait pour résultat de faire retomber sur leurs têtes, aux yeux de l'univers, le sang de leur Dieu qu'ils auraient crucifié. Les disciples de Jésus ne trouvent pas plus de sécurité dans les provinces que dans la capitale de la Judée. Ils en concluent que, sans abandonner leurs compatriotes, il leur faut se donner un plus vaste champ. Alors ils se répandent dans tout l'empire. Bientôt même ils en franchissent les frontières; et ces conquérants d'une espèce toute nouvelle vont soumettre des nations qui n'avaient jamais vu les aigles romaines. Tant de triomphes couronnent leurs efforts, que, dix à douze ans après la mort de son fondateur, la religion du Christ est enseignée et professée par tout l'univers. La superbe Rome elle-même reçoit de bonne heure le culte de ce Juif crucifié.

Cependant partout où ils se montrent, les disciples de Jésus rencontrent des adversaires aussi ardents, mais plus nombreux et plus puissants que leurs prosélytes. On s'empare d'eux, on les couvre d'infamie, on leur fait subir de cruelles tortures. Ils ont toujours en perspective la spoliation de leurs biens, la diffamation et la mort. Ils meurent en effet par myriades, et durant trois siècles consécutifs, des fleuves de sang chrétien inondent la terre entière.

La puissance du glaive, à tous les degrés de sa hiérarchie, se déclare ennemie jurée du christianisme. Empereurs, proconsuls, magistrats des cités, tout lui est violemment hostile. Autant au moins que ses maîtres, l'aveugle multitude le hait et l'abhorre. Les prêtres des idoles, les augures, les aruspices, les devins de toute sorte, voyant leurs plus chers intérêts menacés par la religion nouvelle, s'unissent pour la combattre à leur manière qui n'est pas la moins efficace. Ils répandent contre elle et ses sectateurs les plus noires calomnies. Par eux les chrétiens sont transformés en des monstres affreux à qui sont familières une impiété sacrilège, la plus infâme luxure et jusqu'à l'anthropophagie. Répétées par des millions d'échos, ces calomnies passent aux yeux du crédule vulgaire pour autant d'accusations démontrées. Ainsi s'entretient et s'accroît dans les masses qui souvent entraînent leurs chefs, le ferment de la haine.

Rome a pu enchaîner à son char triomphal toutes les divinités des nations vaincues. Leurs simulacres, dans le Panthéon, font hommage aux dieux protecteurs de la ville éternelle. Or voici venir une poignée de Juifs, les plus méprisés des vassaux de l'empire. Savez-vous bien ce qu'ils prétendent ? Écoutez ! Que Rome brûle tous ses dieux qui ne sont que de vaines idoles, pour adorer Jésus, le Galiléen, crucifié par ordre de Ponce Pilate, à la demande des chefs de la nation juive, et ressuscité trois jours après son trépas ; car ce Jésus est fils de Dieu, Dieu lui-même, envoyé sur la terre pour nous délivrer du péché et de la mort. A moins de croire ainsi, on ne saurait éviter les supplices éternels de l'enfer.

Un Romain pouvait-il entendre ce langage sans frémir de colère ? Brûler les dieux de Rome vainqueurs de tous les dieux, et notamment du Dieu des Juifs, peuple méprisable et détesté ! Brûler les dieux de Rome qui lui ont donné l'empire du monde ! Brûler les dieux immortels qui ont promis à Rome une immortelle existence ! Brûler les dieux des ancêtres, les dieux de tant de fameux héros, l'orgueil de la patrie, pour adorer un Juif, un juif pendu par d'autres juifs ! Non, un pareil langage ne se devait pas tolérer, et ces insultantes folies appelaient sur la tête de ceux qui les proféraient, toute la vindicte des lois.

Le patriotisme et l'orgueil national repoussaient violemment le christianisme. Au point de vue des païens, le christianisme et l'empire se posaient en ennemis. Aussi souvent les magistrats et la foule ne formu-

laient-ils contre les chrétiens qu'ils torturaient, que cette unique, mais capitale accusation : Vous n'adorez pas les dieux de l'empire !

Si du moins les qualités personnelles des envoyés du Christ et la nature de leur enseignement, avaient pu exciter la sympathie ; si la partie dogmatique de la religion qu'ils prêchaient avait pleinement satisfait la raison, et que la partie pratique se fût harmonisée avec les plus chers intérêts du cœur de l'homme, on verrait là certains éléments de succès. Mais il en va tout autrement ; et la constitution intime du christianisme, aussi bien que les qualités de ceux qui s'en firent les apôtres, étaient de nature à l'étouffer dans son berceau. Les chefs et les principaux propagateurs de la religion nouvelle sont des hommes de la lie du peuple juif ; des ignorants de la plus misérable espèce ; car ils font gloire de leur ignorance, et se posent hardiment en contempteurs des plus belles conquêtes de l'esprit humain. Ils disent aux sages du monde, avec une erudition de langage inouïe, que leur prétendue sagesse est une folie véritable. De leur aveu, tout leur savoir se réduit à bien connaître Jésus le Galiléen, crucifié honteusement. Ils ont appris de lui une dogmatique qui révolte la raison par ses incompréhensibilités et ses mystères souvent formidables, s'ils étaient réels, et une pratique qui dépasse toutes les forces humaines, et va jusqu'à s'attaquer à nos penchants les plus naturels, les plus universels, les plus impérissables.

Aussi à peine le christianisme fait-il quelque figure dans le monde, que la science méprisée s'apprête à écraser ce nouveau venu que n'a pu réduire la force matérielle. D'habiles philosophes le prennent à partie et lui font la guerre à outrance ; si bien que dans le champ-clos de la métaphysique surtout, après les travaux de Celse et des électriciens Alexandrins, Jamblique, Porylyre et autres, les adversaires subséquents de la religion chrétienne en seront réduits à glaner de menues difficultés dédaignées peut-être par leurs devanciers.

Or la science et la force, le philosophe et le bourreau qui ont voué, chacun à sa manière, le christianisme à la mort, succombent à la tâche. Ils meurent eux-mêmes, et le christianisme toujours vivant continue sa marche triomphante. Les filets du raisonnement, l'arme acérée du ridicule et le tranchant du glaive s'étonnent de leur impuissance vis-à-vis un adversaire en apparence si méprisable. Des luttes intestines éclatent parmi les disciples mêmes du Christ, dès les premiers commencements de la prédication évangélique. Leurs ennemis en tirent, comme il était bien naturel, des avantages momentanés. Affectant de confondre les libres penseurs qui surgissent parmi les chrétiens avec les chrétiens eux-mêmes, ils imputent à ceux-ci les absurdes rêveries et les immoralités souvent révoltantes de leurs faux frères. Mais la vérité dissipe bientôt tous ces nuages, et contraint à faire des personnes et des choses un juste discernement. Enfin tout cède à ces Galiléens tant méprisés, tant détestés et si



longtemps et si cruellement persécutés. Ils plantent partout, comme un trophée, la croix où expira leur maître ; et devant cet infâme gibet des esclaves, l'on voit s'incliner avec respect la majesté des faisceaux romains. Les Césars eux-mêmes dont un fameux génie avait douté s'ils pourraient jamais devenir chrétiens, baissent humblement la tête devant l'effigie du crucifié. Ils portent avec orgueil cette image désormais sacrée ; et d'un bout de l'univers à l'autre, les légions la promènent gravée sur leurs drapeaux.

Mais le christianisme ne peut goûter longtemps en paix les fruits d'une victoire si étonnante et qui lui avait coûté si cher. Cette religion exige, dans les questions doctrinales, une soumission entière à l'autorité. Or dès le commencement, il s'était rencontré dans son sein de superbes esprits impatients du joug. Nourris dans les écoles philosophiques où tout était soumis au libre examen de chacun, ils avaient accepté le christianisme comme une philosophie qu'ils pourraient modifier à leur gré. Bientôt après leur insinuation, ils manifestaient leurs prétentions et leurs vues et se mettaient à l'œuvre, ajoutant et retranchant ce qu'ils jugeaient à propos. Leurs idées spéculatives et pratiques souvent ridicules et immorales, attiraient, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, sur la société chrétienne tout entière, le mépris des païens, qui confondaient, à cause de la similitude du nom, les libres penseurs avec les croyants soumis. Mais le feu des persécutions si fréquentes et si terribles, outre qu'il faisait vite le triage, contribuait d'ailleurs très-fort à prévenir ou à étouffer les querelles intestines. Occupés à se défendre au dehors contre un ennemi formidable, ayant toujours la mort en perspective, les premiers chrétiens ne pouvaient guère se livrer entr'eux à l'esprit de dispute. Ils songeaient surtout à s'unir dans l'intérêt de la défense commune. Aussi jusqu'à l'époque tant désirée de la paix donnée à l'Église, les hérésies diverses, malgré la renommée de leurs auteurs, ne prirent pas une grande extension. Il n'en fut pas de même quand l'indomptable énergie qu'avait montrée jusque là le christianisme, n'ayant plus d'objet extérieur, se replia pour ainsi dire sur elle-même. Après avoir répandu pour le soutien de leur foi des fleuves de leur sang le plus pur, les chrétiens rendus à la paix, se mirent à contempler à l'aise les plus hautes vérités pour lesquelles un si grand nombre des leurs avaient subi une mort honteuse et cruelle. Ce ne furent d'abord sans doute que des regards de respect et d'amour. Mais par suite d'une disposition naturelle de l'esprit humain, une curiosité téméraire se mêla bientôt à ces premiers sentiments. On voulut voir de près et sous toutes les faces ce que jusqu'alors on s'était contenté de croire en simplicité de cœur. Il fallait pour quelques-uns que tous les voiles fussent levés. Des dogmes où la raison ne découvre qu'épaisses ténèbres, ils voulaient les rendre clairement intelligibles. De là des explications, ou plutôt des négations incompa-

tibles avec la foi primitive et qui la ruinaient par la base. Au moyen d'un ardent prosélytisme, ces interprétations deviennent populaires, et parce qu'elles humanisent le christianisme, elles sont accueillies favorablement d'un grand nombre. C'est ainsi qu'Arius, Nestorius et Eutichès, trois représentants fameux de trois opinions subversives du fondement même de la foi chrétienne, opèrent dans l'Église trois immenses scissions, et entraînent après eux des provinces entières. En proie à une sorte de rage théologique incurable, les empereurs bysantins prêtent souvent aux sectaires l'appui de leur épée. Les anciennes persécutions se renouvellent. La spoliation des biens, l'exil, la mort, arguments formidables, sont de nouveau employés, et avec plus de succès qu'autrefois. Le sang chrétien un peu attiédi, n'a plus maintenant tant de hâte de se répandre. La terreur amène aux séparatistes de grandes multitudes, sur tous les points de l'empire. Une horrible confusion règne dans la communion chrétienne, et il n'est pas toujours aisé de découvrir le phare d'abord si brillant du christianisme véritable. Beaucoup de princes et de peuples barbares gagnés aux opinions nouvelles, s'efforcent de les propager dans les provinces de l'empire qu'ils ont conquises. L'Afrique surtout devient le théâtre de leur zèle ou plutôt de leur fureur. Là les rois Vandales épouvantent de nouveau le monde par des atrocités comparables à celles des Néron et des Dioclétien.

Enfin le christianisme primitif sort victorieux de cette épouvantable lutte. Sa carte géographique, il est vrai, n'est plus la même ; il a perdu quelques belles provinces. Mais dans le champ du dogme, il n'a pas cédé un pouce de terrain, et après cinq siècles d'existence, il s'offre aux yeux de l'observateur tel qu'il apparut à son entrée dans le monde.

A peine victorieuse de l'arianisme, du nestorianisme et de l'eutychie-nisme, qu'elle a écrasés du poids de sa seule force morale, la foi chrétienne doit s'apprêter à de nouveaux combats. Les barbares du Nord fondent sur l'empire de toutes parts. Cet antique édifice s'écroule avec un horrible fracas. Dans son cours impétueux, le torrent dévastateur emporte les institutions, les lois, les sciences et les arts des peuples vaincus, aussi bien que ces peuples eux-mêmes. Le christianisme avait déjà couvert le sol de ses monuments. Ils tombent sous le marteau des barbares qui ne savent y estimer que l'or et l'argent qu'ils y trouvent. Ils tombent ; mais la foi qui les a élevés demeure debout. Bientôt même la lumière pénètre dans le cœur de ces conquérants farouches. Quoique dépouillée par eux de ses ornements matériels, sa beauté rendue sensible dans un grand nombre qui la professent dignement, frappe leurs regards et gagne leur estime. Ils consentent peu à peu à se soumettre à sa discipline ; et, moyennant d'immenses travaux, elle humanise ces robustes et féroces enfants, adoucit leurs mœurs, éclaire leurs esprits, enrichit leurs cœurs des plus belles vertus, et les fait monter enfin, à travers mille obstacles, à ce haut degré

de civilisation dont nous sommes témoins, et qui n'est pas, il s'en faut, le dernier terme du progrès dont elle porte le germe dans son sein.

A la suite de l'invasion des barbares du Nord suivie à l'Orient et au Midi de celle des enfants de Mahomet, une nuit profonde se fait sur la terre, en Occident surtout. L'ignorance envahit tous les ordres de la société. Les conquérants barbares n'estiment que la puissance du glaive. Ils dédaignent la science, et en livrent aux vents ou aux flammes les plus précieux monuments. De brillantes étincelles se conservent encore dans le clergé et parmi les moines ; mais elles ne sauraient produire tout au plus que le crépuscule. Avec l'ignorance, d'innombrables désordres se propagent dans la société. Des guerres sans fin de ville à ville, de château à château, produisent dans le monde un chaos épouvantable. La licence, sous mille formes diverses, règne partout, dans le pauvre peuple, dans la noblesse et dans le clergé. Les premiers pasteurs et leur chef suprême lui-même payent à la faiblesse et à la corruption humaine un tribut humiliant. Eh ! bien à cette époque si sombre de son histoire, parmi tant de causes puissantes d'altération, le christianisme, comme doctrine dogmatique et morale, demeure intact. Malgré leur ignorance et leur corruption, ceux qui avaient mission de l'enseigner, l'enseignaient purement, quoique non pas savamment, pour l'ordinaire. Partout l'on croyait ce qu'avaient prêché les premiers disciples du Christ, et pas autre chose. Et même, on doit le remarquer avec soin, le christianisme n'était pas alors une lettre morte. Il s'en faut bien. Des causes ennemies sans nombre combattaient son influence pratique, mais elles ne l'étouffaient pas. On peut, entre autres preuves, signaler l'institution de la *Trêve de Dieu*, le respect pour les jugements ecclésiastiques, l'ardeur du prosélytisme qui enfanta, en ce temps-là même, à la religion, les tribus féroces du Nord de l'Europe ; la fondation de superbes temples dont quelques-uns subsistent encore ; la formation de quantité d'ordres religieux nouveaux et les efforts souvent efficaces pour réformer les anciens ; ce magnifique épisode de l'histoire chrétienne, les croisades, que l'on commence à juger équitablement ; enfin les vertus héroïques d'un grand nombre de chrétiens de toute âge, de tout sexe et de toute condition.

Humbles enfants de l'Église d'abord, les empereurs et les rois ne tardèrent pas à y vouloir commander aussi bien que dans l'empire. Il ne leur suffisait pas de porter le glaive, ils devaient encore manier l'encensoir. Plusieurs même estimant sans doute moins meurtrière la guerre théologique que les combats d'une autre sorte, confiaient à leurs généraux la conduite des armées, tandis qu'ils s'occupaient eux-mêmes à soulever et à terminer à leur gré des disputes religieuses. Ces étranges prétentions, de tout temps familières aux empereurs *bysantins*, se reproduisirent très-souvent dans l'empire d'Occident, érigé néanmoins pour protéger l'Église. Les chefs de cet empire et beaucoup d'autres princes, s'acharnèrent

maintes fois à la poursuite d'un but qui paraît fort naturel aux dépositaires de la force :—ravir à l'Église ses libertés et l'asservir au bon vouloir de la puissance séculière. Ainsi, leur semblait-il, il y aurait eu unité et universalité dans le pouvoir. Ainsi ils auraient pu commander aux esprits, comme déjà ils commandaient aux corps. La lutte opiniâtre et encore vivante où ils s'engagèrent dans cette fin, devint sanglante plus d'une fois. Par dessus tout, ils s'efforçaient d'abattre la constance du souverain chef de la société chrétienne. Mais toujours, sur ce point, leurs tentatives ont échoué complètement. L'Évêque de Rome a constamment défendu, avec une héroïque intrépidité, la liberté et les autres prérogatives de l'Église Romaine et de toutes les églises particulières. Animés par son exemple, et soutenus par ses conseils, ses ordres et ses menaces, les pasteurs de ces églises se sont montrés généralement fidèles gardiens de leurs droits primitifs. S'ils ont eu, avec le pasteur universel, devoir céder, en diverses rencontres, quelque chose de leurs prétentions légitimes, ces concessions, compensées d'ailleurs jusqu'à un certain point par différents avantages accordés par le pouvoir temporel, ne portent pas atteinte à la liberté essentielle à une religion qui se pose comme divine. Ainsi jusqu'à ce jour, durant une période de plus de dix huit cents ans, le christianisme a conservé dans leur intégrité non seulement son dogme et sa morale, mais encore la liberté qu'il reçut de son fondateur dans ces paroles solennelles : “ *Allez, enseignez et baptisez toutes les nations de l'univers.* ” Toutefois jamais rien ne fut plus ardemment convoité, plus constamment disputé et poursuivi plus violemment par les maîtres du monde que cette liberté-là même.

La force vitale que le christianisme avait manifestée dès le commencement, donnait, aux plus tristes siècles de son histoire, dont au reste plusieurs ont exagéré les maux, des signes admirables de sa présence. Nous l'avons vu. Or cette force essentiellement amie de la lumière comme de la vertu, n'avait jamais permis son extinction totale. Nous l'avons constaté. Mais au douzième siècle, elle commence à la faire briller plus vive. Sous l'inspiration chrétienne, par les exhortations et les encouragements des pontifes de la religion du Christ, un grand nombre d'écoles et d'universités s'élèvent de toutes parts, et commencent à propager la science avec ardeur. Les études encouragées refleurissent partout. Mais alors même, au cœur de la chrétienté, apparaît un nouvel ennemi, le manichéisme Albigeois qui s'adjoint les restes dispersés d'autres sectes déjà vaincues. En outre d'anciens adversaires plus dangereux encore, l'amour des voluptés, des biens de la terre et des distinctions sociales, subsistent toujours. Des légions de braves s'élancent sur les Albigeois et les subjuguent. Mais le principe générateur qui les a produits, ou qui du moins a prodigieusement favorisé leur propagation, n'a pu être détruit par eux. Les chefs spirituels du peuple, comme le peuple lui-même, sont asservis aux penchants mauvais de leur cœur. Voilà la grande plaie du christianisme. Qui la cicatrisera ?

En ce temps-là même deux milices nouvelles apparaissent au monde ; les enfants de Dominique et ceux de l'humble François. Dominique et les siens combattent bravement les hérétiques, sans épargner les vices dominants de leur époque. François et ses disciples s'attachent principalement à corriger le désordre des mœurs. L'héroïsme éclate dans cette double compagnie. Pauvres et humbles, sans crédit et sans pouvoir humains, morts à tout et à eux-mêmes, ils attaquent, avec un prodigieux succès, le faste et l'orgueil de la puissance et de la richesse, aussi bien que les amères jouissances de la volupté. Mais l'enthousiasme sublime qui avait enfanté de si grandes merveilles dans les innombrables familles de François et de Dominique, diminue beaucoup dans la suite. Plusieurs de leurs enfans ne sont plus, sous un habit particulier, que des hommes ordinaires. L'atmosphère corrompue du monde les a fait tristement déchoir.

Des essais de réforme monastique et cléricale sont tentés en différents lieux. De nombreuses assemblées de pasteurs et de docteurs proclament à l'envi l'impérieuse nécessité de réformer l'Eglise dans son chef et dans ses membres. Mais les résultats effectifs sont peu considérables. Alors un moine fougueux paraît sur la scène. Il se dit envoyé du ciel pour relever la chrétienté tombée, selon lui, dans un état de dégradation tout autrement profonde que ne se l'imaginaient les autres réformateurs, ses devanciers. Ce que veut Luther, ainsi s'appelait ce moine de lubrique mémoire, c'est une réforme radicale, ayant pour objet non pas seulement les mœurs des clercs et des laïques ; mais encore l'enseignement de la foi et de la morale ; car des dogmes pervers et des pratiques idolâtriques souillent toute l'Eglise. Autour de lui se rangent bientôt des nobles, des princes et des peuples entiers, attirés par la perspective de divers avantages temporels, bien plus que par le désir de rétablir la pureté primitive du christianisme. Une lutte acharnée s'engage sur une multitude de points de la chrétienté, entre l'antique église et les ardents promoteurs de la réforme prétendue. Après avoir chaudement combattu dans les hautes régions de la théologie, on en vient aux mains sur la terre ferme. Le sang coule à flots dans plusieurs contrées de l'Europe. L'avantage demeure enfin au christianisme contre lequel s'était dressé fièrement le moine saxon, prophétisant sa ruine prochaine, certaine et totale. Il a perdu, il est vraie, de vastes possessions, mais il en a conquis de nouvelles, et sa domination s'est affermie dans les pays anciennement occupés. Pressés par leurs adversaires, et découvrant sans peine ce qui leur donnait sur eux le plus de prise, les principaux représentants de l'ancien dogme prennent de plus efficaces moyens de le retrancher, et y réussissent en grande partie. Ils sont puissamment secondés dans leur travail de réforme intérieure et dans leurs combats au dehors, par une nombreuse légion de braves formée et organisée alors même par un généreux soldat Espagnol, Ignace de Loyola. Cette troupe d'élite, en même

temps qu'elle aide à garder la frontière, marche à la conquête d'un monde nouveau et y enfante des prodiges. Ainsi se trouvent compensées avec avantage les pertes de territoire essuyées dans l'ancien domaine.

Le terrible orage de la *réforme* venait à peine d'être dissipé, que l'on vit l'horizon s'assombrir encore. Une nouvelle tempête née de la première et plus formidable qu'elle, se préparait.

Tout un peuple de savants ayant à leur tête un noir génie doué des talents les plus rares, et animé d'une fureur anti-religieuse inouïe jusque là, s'organise de toutes parts pour ruiner à fond le christianisme tout entier. D'immenses travaux s'exécutent dans ce but avec un plein succès. Ces nouveaux adversaires qui s'adjugent le nom imposant de philosophes, ont eu l'art de présenter la question débattue entr'eux et les partisans du vieux système, de telle sorte que la raison et la foi sont en présence, et se mesurent d'un œil si violemment hostile, qu'il est impossible de s'attacher à l'une sans renoncer à l'autre. Si vous vous soumettez à la foi, vous abjurez la raison : si vous prétendez au contraire conserver à la raison ses droits imprescriptibles, vous devez renoncer à la foi. Ne cherchez point de milieu, il n'y en a pas.

Ainsi posée, la question fut vite résolue par un très-grand nombre qui proclamèrent de toute part, mais surtout en France, la suprématie impérisable et nécessaire de la raison. Alors, comme toujours, le christianisme comptait beaucoup de braves ; mais il n'avait point de héros. Bossuet, Fénelon, Malebranche et d'autres encore ayant quelque chose de la taille de ces géants, s'étaient couchés dans la tombe, sans laisser de postérité. Aussi la philosophie obtient-elle sur la foi des triomphes jusqu'alors inouïs.

Dans l'empire des lettres, il est bien peu d'hommes qui ne rougissent du titre de chrétien jadis si glorieux. La plupart des grands de cette époque livrés au sensualisme le plus effréné, aiment bien mieux l'appellation de philosophe qui n'oblige à rien, que celle de croyant, rebutante par ses mille et une entraves. A la suite de disputes soutenues durant plus de soixante ans dans le domaine de la spéculation, une effroyable révolution, non moins religieuse que politique, éclate chez un vieux peuple chrétien, doué d'un ardent prosélytisme ; et bientôt sur tout le territoire qu'occupe ce peuple, le christianisme semble aboli. Tout ce qui pourrait en rappeler le souvenir, en faire naître l'idée, est renversé, brûlé, mis en pièces, ou du moins converti en des usages profanes. Sur le frontispice de tous les temples que le marteau des démolisseurs a épargnés, l'on lit ces paroles sacramentelles : *Temple de la raison*. Et en effet sur l'autel antique, ce n'est plus le Christ qu'on adore, c'est la déesse Raison, représentée sous la vivante image d'un être humain, pour l'ordinaire dégoûtant par son cynisme. Les ministres de la religion des ancêtres sont dégradés, emprisonnés, exilés, massacrés. Bientôt les armées révolutionnaires se

répandent dans les contrées voisines, comme un torrent impétueux. Ces puissants guerriers dont la vaillante épée réduit à néant la coalition de vingt peuples divers, veulent implanter chez l'étranger les idées nouvelles de leur patrie, aussi bien qu'y fonder sa domination réelle. Leur génie facile et communicatif, y réussit en partie.

Jusqu'alors le représentant principal du christianisme, celui qui en est le fondement visible, demeurait debout sur son trône autrefois si vénéré. Du haut des collines de la Ville Eternelle, il contemplait avec une ineffable tristesse les pertes incalculables qu'il essayait chaque jour. Toutefois son courage n'avait point failli, et sa voix puissante retentissant jusqu'aux extrémités de l'univers, ne cessait de rallier sur tous les points, autour des couleurs du Christ, les chrétiens dispersés par la terreur. Mais voilà que soudain lui-même est emporté par la tempête, il disparaît sans retour et va mourir dans un cachot. A cette heure suprême, la philosophie est à l'apogée de sa gloire. Elle a fait voler en éclats ce prodigieux colosse du christianisme dont la base avait couvert le monde durant tant de siècles. Ivre de joie, elle en contemple avec transport les immenses ruines partout éparses. Des voix de toute sorte chantent, sur tous les tons, des cantiques funèbres et des hymnes de triomphe.

Qui pourrait dire la stupéfaction et la colère du vainqueur à l'aspect soudain du géant pulvérisé, on le croyait ainsi du moins, se redressant de nouveau avec toutes ses proportions d'autrefois ? A la vérité ce grand corps est couvert de nombreuses et profondes blessures ; mais pas une n'est mortelle. Bien plus, chacun voit de ses yeux que la vie circule abondante dans tous ses membres.

Abattue à son tour et pourchassée des sanctuaires qu'elle avait enlevés à la foi, la philosophie ne perd pas néanmoins tout espoir. Celui qu'on disait invincible, il lui paraît qu'elle l'a vaincu une fois. Pourquoi désespérer d'en triompher encore et pour toujours ? Elle reprend donc les armes et recommence ses attaques que nous lui voyons continuer encore de nos jours. On doit le reconnaître : ses efforts sont loin d'être vains et stériles ; mais il s'en faut bien que, sur aucun point du globe, elle réalise ses premiers succès contre la foi chrétienne. Il y a plus. Dans les régions supérieures de l'intelligence, un certain nombre de ses plus fameux adeptes, après l'avoir longtemps envisagée sous toutes les faces, avec de très-favorables préventions, confessent enfin l'inanité de ses promesses. La science qu'elle avait d'abord exploitée à son profit, avec un art si merveilleux, interrogée de nouveau, donne partout des réponses contradictoires à ses prétentions les plus chères. C'est pourquoi, de nos jours, les plus habiles adversaires du christianisme n'ont garde d'en parler avec mépris, haine et colère, comme leurs devanciers. Au contraire ils n'ont pour lui que des paroles de bienveillance, de douceur et d'amitié, et l'honorent comme un vénérable vieillard qui a rendu, pendant fort long-

temps, les plus éminents services à la cause du genre humain. A la vérité, il ne peut plus rien pour elle aujourd'hui, du moins sous sa forme antique. Au degré de perfectionnement où est parvenue l'humanité, il ne peut satisfaire à ses besoins divers. Mais quelle injustice de ne pas lui tenir compte de ses bienfaits passés, ou de lui reprocher son impuissance présente, résultat nécessaire de la nature des choses !

A ces insidieuses attaques d'un genre nouveau, les chrétiens répondent en étalant aux yeux les œuvres contemporaines du christianisme ; la prédication de la foi primitive par toute la terre ; les prodiges de charité, de dévouement et de zèle aussi nombreux, aussi intelligents, aussi éclatants aujourd'hui que jamais : la jeune fille qui s'arrache aux embrassements de ses proches et aux espérances du siècle les plus flatteuses, pour se consacrer au soulagement de l'enfance, de la vieillesse délaissée et de tout ce que l'humanité a de plus dégoûtant pour sa délicatesse naturelle ; le jeune homme du monde s'associant d'autres jeunes hommes pour mieux se soutenir dans la pratique de la vertu, et soulager par soi-même le pauvre et le malade abandonnés ; le pasteur assidu auprès de son troupeau qui l'aime et le vénère plus qu'aucun autre homme public ; le missionnaire attirant après lui toutes les populations des lieux qu'il évangélise, et les remplissant de l'enthousiasme divin qui l'anime ; l'apôtre plus étonnant encore qui régénère les prisons et les bagnes ; l'apôtre non moins admirable de la *Tempérance totale* qui arrache à la tyrannie infâme et cruelle de l'ivrognerie des peuples entiers ; le jeune prêtre qui renonce de grand cœur, et sans aucune vue de gloire ni d'intérêt temporels, à revoir jamais le ciel de la patrie, et s'en va joyeux se fixer pour toujours parmi les barbares de la Cochinchine, de la Chine, de la Corée, de l'Inde, de la Tartarie, de la Perse, de la Turquie, de l'Éthiopie et des autres contrées de l'Afrique, afin de communiquer à ces pauvres peuples, parmi des privations et des dangers sans nombre, plus d'une fois avec la perspective d'une mort cruelle, le bénéfice de sa foi.

(Chapitre VII, au prochain numéro.)

---



## LUCIEN.\*

(Suite et fin.)

On riait si fort cependant et l'on s'amusait si bien, que Jules en oubliait ses devoirs de pilote. Un roc éboulé au fond de la rivière élevait sa pointe aiguë à fleur d'eau. Le jeune homme ne l'aperçut pas dans ces vagues ténébreuses qui enveloppaient la nacelle, et l'avant du bateau heurta violemment contre le rocher. La brusque secousse qui en résulta imprima de fortes oscillations à la petite barque ; elle se pencha d'un côté, puis de l'autre, comme si elle allait se renverser sur le flanc ; quelques lames d'eau y pénétrèrent et vinrent mouiller les pieds des deux jeunes femmes. Mme Brisson, consternée, se cramponna à l'un des bords, incapable de prononcer une parole. Aliette, elle, se leva, toute palpitante de terreur. Dans ses yeux brilla un regard de supplication et de détresse, et de ses lèvres s'échappa un cri de terreur : le regard était pour Alfred, le cri s'adressait à Lucien.

“ Monsieur Maury, . . . sauvez-nous ! ” lui dit-elle en étendant vers lui ses mains blanches. Mais elle n'avait pas dit : “ Sauvez-moi ! ” car, en parlant ainsi, elle regardait Alfred.

Lucien, pourtant, n'eut pas le temps d'observer bien précisément cette nuance. Déployant ses bras vigoureux autant qu'il les pouvait étendre, il appuya fortement son aviron contre la berge la plus proche, et parvint ainsi à rendre à la barque un peu d'aplomb et de solidité ; puis, guidant la main de Jules, qui frémissait au gouvernail, il dégageda de cette passe dangereuse le bateau, qui bientôt recommença à glisser paisiblement sur la rivière.

Mais le fond de la barque était humide, et la joie générale un peu diminuée par cet incident imprévu. On regagna promptement la prairie, où l'on raconta aux gens sages de la troupe tout ce qui s'était passé. Mme Dupuis trembla et remercia le ciel par un regard en embrassant Aliette ; son mari vint secouer cordialement la main de Lucien, qui semblait tout rêveur ; et M. Maury, fier du sang-froid et de la vigueur dont son fils avait fait preuve, jeta en silence un regard dédaigneux sur ses deux élégants compagnons.

Il était déjà tard : la petite troupe, assez sérieuse et un peu lasse, reprit le chemin de la ville. Lucien et son père se séparèrent de la compagnie à peu de distance de la grande maison. Tous deux revinrent chez eux à pas lents, sans se parler, sans se regarder même. Le jeune homme pensait à ce danger, à ce cri qui l'avait rendu si heureux, à cet élan spon-

\* Voir *L'Echo* de l'année 1866, pages 382—402 et 442.

tané d'Aliette, qui, au moment du péril, lui avait tendu la main. C'était donc à lui qu'elle s'adressait, quand il lui fallait un soutien, un ami, un sauveur ! . . . Quel heureux présage ! quelle précieuse confiance ! . . . Mais ce regard pourtant, ce regard à la fois anxieux et tendre qu'elle avait jeté à Alfred, . . . était-ce de la supplication, de la pitié, ou tout simplement de l'angoisse ? Lequel avait parlé le plus vrai, du regard ou de la voix ?

Telles étaient et devaient être, on le conçoit, les préoccupations du jeune homme.

Mais M. Maury avait, lui aussi, le front penché, la bouche close et l'air grave . . . Et personne ne pouvait deviner quelles étaient les pensées du vieillard.

Ce fut lui cependant qui rompit le premier le silence.

“ Lucien, fils, pourquoi es-tu si grave ? ”—dit-il au jeune homme, lorsque la servante eut desservi le souper, auquel tous deux avaient touché à peine.

Lucien, qui sentait le moment de l'aveu approcher, se troubla d'abord, rougit, et hésita avant de répondre. Pendant ce temps, le vieillard reprit :

“ Je sais, il me semble, ce qui te préoccupe . . . Tu penses à la petite Aliette . . . Ah ! tu rougis encore plus : c'est le vrai signe . . . Tu ne nieras pas, à présent, que je t'ai dit la vérité.

—Non, père, je ne le nierai pas,—répondit Lucien, qui commençait à reprendre un peu d'assurance.—Et vraiment, j'ai eu tort de rougir : car l'attachement que j'éprouve pour Mlle Dupuis est pur, autant qu'il est profond et sincère ; il suffit, pour assurer mon sort et mon bonheur, qu'elle daigne y répondre et que vous daigniez le bénir.

—Pauvre garçon, va !—reprit le vieillard avec un soupir. Tu parles du bonheur, et tu ne sais pas ce que c'est : car tu n'as pas encore vécu . . . Mais moi, qui ai le front ridé et des cheveux blancs, je pourrais t'assurer que le bonheur, pour un homme sage et prudent, ne dépend pas des sourires et du *oui* d'une petite fille . . . Cependant, à ton âge, on a besoin d'agir un peu à sa guise, et je ne mettrai pas de pierres sur ta route, si, bien véritablement, tu désires te marier.

—Vraiment ? . . . vous me le permettriez, père ? . . . vous ne me feriez pas d'objection si je pensais à demander la main de mademoiselle Dupuis ? . . . Je le craignais pourtant jusqu'ici, à cause de la position modeste de la famille. Il me semblait que vous auriez désiré pour moi un mariage plus opulent.

—Je l'aurais préféré, en effet,—reprit François Maury d'un ton sérieux.—Mais, écoute-moi, Lucien ; je vais te parler franchement : car la circonstance est grave et en vaut la peine . . . Te rappelles-tu, fils, le jour où j'ai été te retrouver à Paris, et où je t'ai dit avec tant de bonheur : “ Toi, du moins, tu seras plus heureux que ton père. ” D'abord, tu n'as

pas ta fortune à faire, mon gars : c'est moi qui te l'ai faite, . . . tu n'as pas besoin de savoir comment. . . . Si je me suis donné bien de la peine, si j'ai longtemps porté une blouse et des sabots, qu'est-ce que cela te fait à toi, maintenant ? tu es riche . . . Mais, je te l'ai dit aussi alors, il y a une chose que je ne pouvais pas te donner : c'était la considération. . . . Et pourtant, tu la mérites bien, toi, mon fils : car tu es savant, tu es bien élevé, tu es honnête et sage. . . . Dans ce pays-ci, on nous respecte assez ; pourtant on se tient un peu à distance : car nous sommes après tout des étrangers, des inconnus. Et, si tu demandais pour femme une fille riche et d'une grande famille, Lucien, il pourrait bien arriver une chose. . . . c'est que les parents de ta future voudraient avoir des détails, prendre des renseignements, et finiraient peut-être par te tourner le dos et te rire au nez, s'ils apprenaient que ton père a été l'intendant d'un vicomte. Et je ne veux pas qu'on te repousse, ni qu'on te refuse, ni qu'on te raille, Lucien. . . . Plutôt que de te voir humilié, que de te voir souffrant, est-ce que je n'aimerais pas mieux te sacrifier quelque chose de mes rêves ? C'est pour cela que je te permets, que je te conseille même de prendre une femme moins riche, moins brillante que toi, afin qu'elle et les siens comprennent qu'en venant à eux, tu leur fais honneur et qu'ils te doivent respect et reconnaissance. . . . Fais donc ce que te dit ton cœur, ce que te dit ton père : épouse la petite Aliette, mon enfant.

—Oh ! père, que vous êtes bon ! oh ! père, que je suis heureux !—s'écria Lucien en jetant ses bras autour du cou du vieillard et appuyant pour un moment sa tête brune sur cette robuste poitrine.—Ah ! j'avais déjà, à chaque instant de ma vie, eu des preuves de votre paternelle tendresse ; mais pouvais-je m'attendre à tant de généreuse délicatesse, à tant de prévoyance et d'amour ?

—Écoute, mon ami, ne mettons pas de grands mots là-dedans,—reprit le vieillard d'un ton calme.—Les phrases, ça embrouille les situations ; c'est comme les larmes, qui troublent les lunettes, et quand on se marie, ou qu'on contracte, ou qu'on teste, on a besoin de voir clair. . . . Pour parler raisonnablement, je te dirai encore une chose : c'est que, selon moi, il faut demander la demoiselle plus tôt que plus tard. . . . D'abord, il y a chez elle, à présent, deux espèces de freluquets qui ne me plaisent guère, parce qu'ils ont des prétentions en masse et pas un sou vaillant pour les justifier. Naturellement, lorsque tu te seras déclaré, il arrivera de deux choses l'une : ou ils recevront leur congé, ou ils prendront des airs plus modestes. . . . D'abord, tu pourras commander chez les Dupuis aussitôt que tu seras le futur de leur fille : car tu peux être bien sûr, mon enfant, qu'ils ne te refuseront pas.

—Oh ! père, en êtes-vous bien sûr ?—répondit Lucien avec une joie timide, cherchant en quelque sorte à puiser l'espérance dans les regards triomphants du vieillard, qui lui souriait avec orgueil.—Mais si même ils

m'acceptent, tout ne sera pas encore fini, hélas ! . . . J'aurais voulu savoir si Alictte . . .

—Elle ? la petite ? . . . Ah ! je parie qu'elle va chanter comme un rossignol et s'extasier de joie comme une pensionnaire, lorsqu'elle apprendra que tu lui fais l'honneur de la demander.

—Ah ! père, je n'en sais rien . . . je ne lui ai point encore avoué . . .

—Et bien tu as fait . . . Les femmes, vois-tu, sont de fameuses petites despotes ; il ne faut pas trop leur faire les yeux doux, sans quoi elles voudront pour jamais être dames et maîtresses. Et puis, lorsque l'on veut que les choses se fassent dans l'ordre, c'est toujours au père à parler le premier.

—Oui, vous avez raison. Ainsi je m'en remets à vous, père. Parlez pour moi, suppliez pour moi . . . En ceci, comme en toutes choses, je vous devrai mon bonheur . . . Et . . . ce sera bientôt, n'est-ce pas, père ?

—Pas plus tard que demain : je n'aime pas à traîner les choses . . . Et puis, Lucien, je te l'avoue : je voudrais te voir en famille avant de faire le grand voyage, et j'ai depuis quelque temps des étourdissements qui me conseillent de me presser . . .

—En vérité ! vous souffriez ? votre santé serait en péril ? . . . Ah ! je vous en prie, soignez-vous, pour l'amour de moi, mon père ! s'écria Lucien, qui avait pâli.

—Bah ! ne vas-tu pas t'effrayer maintenant ? . . . Eh ! ce n'est rien de grave, mon garçon : ma maladie, ce sont mes soixante-dix ans . . . L'avenir n'appartient pas à la vieillesse, et c'est pour cette raison que, dès demain, j'irai demander pour toi la main de la petite mademoiselle Dupuis."

Il y eut encore des remerciements de la part de Lucien, des bénédictions et des paroles de tendresse. Enfin le jeune homme se retira, et le vicillard resta seul. D'abord il parut méditer en silence pendant quelques instants, fronçant les sourcils et serrant les lèvres ; puis sa tête se releva, son front rayonna de satisfaction et d'orgueil, et ses regards s'allumèrent.

"Tout ce que j'ai fait du moins n'a pas été perdu,—murmura-t-il. Dans quelques années, Lucien sera bien établi, bien considéré ici ; il aura une famille, des amis, des propriétés ; il pourra devenir un des hommes les plus influents de la province . . . C'est à moi qu'il devra tout cela, c'est moi qui aurai fait le bonheur de mon enfant . . . Qui m'aurait dit cela jadis, quand je suis entré, à dix-huit ans, obscur, pauvre et roturier, parmi la valetaille du vicomte ?"

Une émotion de joie triomphante troublait la voix du vicillard pendant qu'il prononçait ces derniers mots ; pourtant, en même temps, une lente et âpre rougeur se répandit sur son visage. On eût dit qu'il la sentait venir et qu'il avait peur que quelqu'un ne la vît à ses côtés : car il éteignit sa lampe, et cette rougeur honteuse se perdit dans la nuit, avec les réflexions tardives, avec les importuns souvenirs.

Mais, quels que fussent les pensées et les rêves de cette nuit, le vieillard ne se montra pas moins, le lendemain, très empressé à remplir sa promesse. Il fit une toilette soignée, presque élégante : car il devenait intelligent, pénétrant, merveilleusement sagace, lorsqu'il s'agissait de veiller sur les intérêts ou d'assurer le bonheur de Lucien. Son habit noir fait à Paris, son chapeau admirablement lustré, ses souliers vernis et le diamant piqué sur sa chemise fine, devaient faire sensation chez ses bons voisins et parler pour lui avant même qu'il eût ouvert la bouche. Dans ce pompeux attirail, il alla prendre M. Dupuis à son bureau, et, en peu de mots, lui fit sa demande, à la grande stupéfaction du brave homme, qui n'avait jamais rêvé pour sa fille un aussi excellent parti. On revient en hâte à la petite maison : il fallait consulter la bonne madame Dupuis, l'excellente ménagère. Celle-ci ne pouvait manquer d'être ravie : Lucien était son favori depuis longtemps. Mais rien ne pouvait être décidé tant qu'on n'avait pas interrogé la petite Alictte ; et Mme Dupuis ayant représenté éloquemment que sa fille était très-timide et très-fantasque à la fois, qu'une pareille proposition pourrait la faire rire aux éclats ou fondre en larmes, surtout si elle lui était faite en présence d'un étranger, M. Maury se retira et alla donner à Lucien les plus joyeuses espérances.

Alors Alictte parut au conseil, où, avec tous les ménagements désirables, on lui communiqua la brillante proposition. La personne qui, de toute la famille, s'étonna le moins, fut sans contredit Alictte. Lorsqu'on lui apprit que Lucien la demandait en mariage, elle sourit un peu, sourit d'un petit air satisfait, les yeux brillants d'une orgueilleuse joie. . . . Puis on la vit soudain légèrement pâlir et prêter l'oreille à un bruit qui, au dehors, se faisait entendre : c'était la voix de M. Alfred, qui fredonnait une tyrolienne en rentrant dans la maison. Mais Mme Dupuis, toute pleine en ce moment de son sujet, dit qu'il ne fallait pas s'interrompre pour si peu de chose, et continua de détailler à sa fille tous les avantages qui résulteraient pour elle d'une semblable union. Lucien, qui était le meilleur des fils, serait le modèle des maris ; il idolâtrerait sa femme, il élèverait admirablement ses enfants. C'était un jeune homme instruit et sage, qui pouvait parvenir à tout ; sa maison deviendrait, quand il le voudrait, une des premières de la ville.

« Et sa femme, une des premières dames de la cité. Maman, si j'épousais Lucien, je pourrais avoir, n'est-ce pas, des dentelles plus hautes que celles de Mme Destouches ?

— Certainement, enfant que tu es. . . . Mais qui a jamais vu, à propos de mariage, penser aux dentelles ?

— Oh ! mère, c'est que je pense à tout. . . . Et je pourrais revenir à la grande maison, retrouver la treille, les buissons de roses, la petite serre, tout cela encore plus frais, plus beau et plus riche que par le passé !. . . . Vous y viendriez demeurer avec moi, maman ; comme nous serions heu-

reuses ! Monsieur Lucien est bien bon, je le sais . . . Je le trouve un peu sérieux ; mais il a une si belle position et une maison si agréable !”

Pourtant ici Aliette s'interrompit encore, poussa un léger soupir, puis se mit à parler de petites nouvelles de la ville et du temps qu'il faisait. Pendant le reste de la journée, elle eut soin d'éviter toute conversation sérieuse ; cependant, en un moment où l'entretien roulait sur les deux pensionnaires de la famille, elle releva soudain sa blonde tête, qu'elle avait tenue longtemps penchée sur sa tapisserie, et demanda d'un petit air insouciant :

“ Combien donc dites-vous, maman, que gagne monsieur Alfred ?

— Pas grand chose vraiment . . . Qu'est-ce que c'est qu'une place de deux mille francs à la préfecture . . . surtout quand on n'a rien avec cela ?

— Oui, quand on n'a rien, répéta Aliette tristement. — Mon Dieu, que c'est dur d'être pauvre !”

Mais M. Alfred Henry entra en ce moment pour le repas du soir. La jeune fille se tut, attacha sur lui un long regard attentif et mélancolique, puis alla s'asseoir à table, où naturellement on ne parla de rien. Du reste, Aliette avait demandé un jour de réflexion, et ce fut le lendemain seulement qu'elle vint rendre sa réponse, rougissant, souriant, et annonçant à sa mère qu'elle consentait volontiers à se nommer un jour Mme Lucien Maury.

Une heure ne s'était pas écoulée que le jeune homme recevait la bienheureuse nouvelle. Dès le lendemain, il passait au doigt d'Aliette un léger anneau d'or étoilé d'un brillant, bague de fiançailles qu'il avait choisie chez le plus riche joaillier de N\*\*\*. Ce joyau étincelant ne le satisfaisait pourtant pas : il aurait voulu, pour un aussi cher usage, un bijou de famille, une bague de sa mère, qu'il eût parfois caressée d'un baiser et sanctifiée par une larme. Mais la mère de Lucien n'était qu'une campagnarde obscure : elle n'avait point laissé de bijoux, presque pas de traces, encore moins de souvenirs. Le jeune homme, par conséquent, n'avait point de reliques, point de famille, point de passé pour ainsi dire. Mais l'avenir était à lui, l'avenir paisible et beau que son père lui avait préparé, et qui allait devenir encore bien plus radieux et plus pur, éclairé qu'il serait par le brillant regard d'Aliette.

## VI.

Quels beaux jours passa alors Lucien ! Combien tout lui semblait souriant, calme, lumineux, la grande maison austère, les vastes champs paisibles, la treille qui commençait à fleurir, le jardin où Aliette déjà commandait ! Le mariage devait avoir lieu dans un mois, juste le temps nécessaire pour meubler l'appartement des deux époux et faire le trousseau de

la mariée ; mais c'était un mois si beau, si tranquille et charmant, si plein de joie et de promesses, qu'il ne pouvait sembler long. Tout le monde paraissait heureux : Mme Dupuis souriait en retirant ses belles pièces de toile du fond de ses armoires ; M. Dupuis se frottait les mains en revenant de son bureau ; le père Maury se rengorgeait ; Lucien rêvait ; et Aliette... oh ! Aliette, à elle seule, aurait rendu les deux familles heureuses : elle était charmante à voir, choisissant les meubles de son futur salon, les rideaux de sa jolie chambre, faisant une petite moue à ce dessein ou à cette couleur-là, ou sautant de joie et battant des mains à telle autre, projetant des embellissements, dessinant des parterres et semant partout un reflet de sa jeunesse, de sa grâce et de sa gaieté.

“ Comme nous serons bien ici ! — disait-elle à Lucien en lui montrant de son doigt de fée le haut toit d'ardoises et les beaux ombrages de la grande maison.— Dans les chambres, il y aura partout des glaces et des tapis ; dans le jardin, partout des roses... Comme cela sera frais, embau-mé et brillant !

—Et dans nos cœurs ? — interrompit Lucien.—C'est là surtout, n'est-ce pas ? qu'il y aura fête et joie, Aliette.

—Oui, certainement, Monsieur... Mais nous parlerons de cela plus tard ! Chaque chose en son temps, n'est-ce pas ? On ne donne pas le bal de noccs avant que la messe soit dite. Aussi, maintenant, nous serons de sages et bons enfants, nous causerons ménage, et trousseau, et affaires. Nous aurons encore toute notre vie pour parler de tendresse, après la bénédiction.”

Et Aliette, qui avait dit cela d'un ton sérieux, termina sa morale par un frais éclat de rire, se levant en même temps du banc où elle était assise, pour rattacher une tige de convolvulus abattue par le vent.

Les pensionnaires de la famille Dupuis ne paraissaient pas, en leur qualité d'étrangers, prendre une part bien vive à la joie générale. M. Jules, d'abord, se montrait de moins en moins, tandis que ses fredaines devenaient de plus en plus bruyantes. M. Alfred, depuis qu'il avait appris l'événement qui se préparait dans la famille, semblait devenir chaque jour plus taciturne et plus réservé ; il sortait souvent en compagnie de son frère et ne se montrait guère aux petites réunions du soir. Du reste, tous se trouvaient si heureux, si tranquilles, si unis, qu'ils se concentraient volontiers dans cette jouissance intime, et s'inquiétaient beaucoup moins de ces deux jeunes gens, qui, sans fortune, sans foyer, sans famille, végétaient obscurément et tristement auprès d'eux.

Un soir, pourtant, on s'en occupa un peu. La famille avait fini de souper dans la petite maison des Dupuis, et Lucien se préparait à regagner sa demeure, lorsqu'Alfred, qui n'était point venu dîner en quittant son bureau, se montra tout à coup, entrant avec précipitation, les traits altérés et le visage pâle.

“ Mon frère n'est donc pas rentré ? demanda-t-il à Mme Dupuis.

—Non, Monsieur Alfred, pas depuis ce matin. Voulez-vous la clef de votre chambre ?

—Merci à présent... Je vais retourner au café : j'y retrouverai Jules peut-être.”

Le jeune homme sortit aussi vite qu'il était entré, laissant la famille assez surprise de le voir inquiet sur les allées et venues de son frère, qui avait souvent l'habitude de passer la nuit hors du logis.

Alfred rentra fort tard dans la nuit, et il rentra seul. Le lendemain matin, pendant que la famille était à table, il remit sa clef à la servante et partit sans dire un mot. Aliette la curieuse, qui, au bruit de ses pas sur l'escalier, avait couru vers la fenêtre, remarqua qu'il ne se dirigeait point vers son bureau de la préfecture, mais bien vers la banque où son frère était employé.

Elle fit part de cette remarque à sa mère, qui l'accueillit en secouant la tête d'un air inquiet. Cependant les deux femmes n'échangèrent pas beaucoup de commentaires sur cette occurrence : car elles étaient occupées d'un sujet bien autrement important. M. Maury avait annoncé sa visite pour le soir : il devait, le jour même, apporter son cadeau à la fiancée.

En conséquence, la journée fut remplie, et l'attente d'Aliette fut vive. Le petit salon modeste des Dupuis se para comme pour une fête : on lui octroya des rideaux neufs, on ôta les housses, on le para d'une jardinière qu'avait envoyée Lucien. Mme Dupuis prépara un petit souper fin, et M. Dupuis fit apporter par le tapissier un fauteuil neuf pour le futur beau-père. Rien d'étonnant à ce qu'au milieu de ces préoccupations importantes et joyeuses, on oubliât la disparition de Jules et les inquiétudes d'Alfred.

Enfin le soir vint, le beau-père aussi ; toute la famille fut réunie, gaie, triomphante et heureuse. Le bonhomme Maury s'était distingué : non-seulement il avait fait apporter à Aliette un beau service de table en toile de Saxe, mais il lui avait remis lui-même deux rangées de grosses perles fines, rattachées par un élégant fermoir portant son chiffre et celui de Lucien. Aussi l'on peut juger si Aliette était heureuse ! Ses yeux riaient et étincelaient plus que la flamme du foyer qui jetait de si chauds reflets sur les meubles d'acajou sombre, plus que les rayons de la lampe dorée qui baignait d'une clarté molle le front uni de sa mère et le front ridé des deux vieillards, plus même que les yeux de Lucien, qui se reposaient pourtant sur elle avec une expression si calme et si tendre.

Et, après Aliette, c'était M. Maury qui paraissait le plus joyeux. Il était arrivé, enfin, à la réalisation de tous ses rêves. Lucien allait être heureux, riche, marié, propriétaire, établi honorablement au milieu des bourgeois notables de la ville de N\*\*\*, et considéré comme un des leurs. Le grand vicaire de l'évêché, cousin de M. Dupuis, donnerait lui-même



la bénédiction nuptiale aux mariés, dans une belle chapelle de la cathédrale, et le président du tribunal de N\*\*\* avait consenti à être l'un des témoins d'Aliette. Tout le beau monde, tout le grand monde de l'endroit n'aurait pour Lucien que des prévenances et des sourires : car personne ne saurait jamais qu'il était le fils d'un intendant. Et le père Maury pensait aux jours laborieux et obscurs de sa jeunesse à lui, si misérable, si souvent humiliée, dont il était si loin à présent, et qu'il ne regrettait pas. “ Tu as fait bien du chemin dans ta vie,—se disait-il la joie dans l'âme. — et... si tu n'as pas marché tout à fait droit, eh bien ! c'est que le chemin était dur... Maintenant tu es arrivé, tu es considéré, ton fils sera heureux : il est temps d'aller te reposer, bonhomme.”

Et toutes ces pensées, même celle de la séparation et de la fin, n'avaient rien de triste ni d'effrayant en cet instant pour le vieillard : car on le voyait secouer complaisamment sa tête grise d'un air de bonne humeur, et sourire en songeant ainsi.

Soudain Aliette, qui babillait et riait le plus haut de toute la famille, s'interrompt et parut écouter. Un bruit inaccoutumé se faisait entendre à la porte de la rue : on eût dit des pas d'hommes nombreux et pressés, et des voix confuses. La sonnette fut agitée avec une certaine violence, et la servante, effrayée, accourut dire que la police était à la porte de la maison.

“ La police ? chez moi ?... qu'est-ce que cela signifie ? ” dit M. Dupuis en se levant ; et lui-même il ouvrit la porte. Aliette et sa mère, effrayées et surprises, se précipitèrent sur l'escalier.

Alors elles virent entrer quelques agents en uniforme, précédés d'un commissaire, qui demanda à parler au maître de la maison ; puis, au milieu d'eux, elles aperçurent une tête jeune et blonde, un visage élégant et fin, pâli en ce moment par la fatigue et la honte, le visage d'un prisonnier enfin, celui de Jules Henry. Aliette poussa un cri, et Mme Dupuis leva les mains au ciel avec un geste d'écouvante.

“ Monsieur, ce jeune homme ne loge-t-il pas chez vous ? demanda le commissaire au père d'Aliette.

—Oui, Monsieur, et pourquoi ?

—Il est accusé d'un abus de confiance et d'un détournement de valeurs commis au préjudice de M. Brunet, banquier, dont il était le secrétaire. Hier, après la découverte du délit, il a pris la fuite : ce qui ne prouve pas en sa faveur. Aujourd'hui, on l'a arrêté à dix lieues d'ici ; nous le ramè-nons en ville ; vous comprenez que je dois faire des perquisitions dans sa chambre.

—C'est très-juste, Monsieur,—répliqua le père d'Aliette en introduisant le commissaire dans le salon.

—Vous permettez, n'est-ce pas, que le prisonnier soit gardé ici, pendant que je visite ses effets avec deux de mes hommes ? Je sais que son

frère est absent ; c'est précisément ce qu'il me faut. Ce n'est pas que l'autre jeune homme soit complice du délit : mais nous avons tout lieu de croire que le nom d'Henry qu'ils se sont donné, n'est pas leur nom véritable... Il faut donc que nous puissions avoir toute liberté dans nos perquisitions.

—Je le comprends, Monsieur,"—répondit le brave employé, qui rougissait de honte et de pitié en se voyant forcé d'introduire en présence de ses hôtes son expensionnaire prisonnier, accusé d'un vol.

Lucien rougissait aussi : cette scène lui faisait mal. Il se tourna vers son père pour l'engager à prendre congé de la famille, qu'il gênait peut-être en ce moment ; mais à peine avait-il ouvert la bouche qu'il tressaillit et se tut, surpris et effrayé au dernier point en voyant son père attentif, les yeux grands ouverts, les traits contractés, et extrêmement pâle. Qu'avait-il ? était-il malade ? souffrait-il d'une de ces défaillances dont il avait déjà parlé à son fils ? Ce ne pouvait être le crime et l'infortune de Jules qui l'impressionnaient à un si haut point. Lucien savait fort bien que le père Maury n'avait pas l'âme fort tendre ; du reste, il ne s'était jamais montré assez bien disposé envers les deux frères pour prendre une part aussi vive au malheur qui les accablait. Sans doute le vieillard souffrait : il fallait l'emmenner au plus vite.

"Venez, père, retirons-nous : nous sommes au moins inutiles ici,—murmura Lucien.

—Pas encore, pas encore, fils ; attendons un peu... Il pleut fort : laissons passer l'averse.

—Mais je suis sûr que vous avez besoin de repos : vous paraissez fatigué.

—Non, non, c'est... le café un peu trop fort qu'Aliette m'a fait boire... Mais je suis curieux de savoir la fin de l'histoire : ce sera peut-être du nouveau, Lucien."

François Maury avait prononcé ces mots en ricanant, d'une voix stridente et moqueuse.

Le jeune homme jeta de nouveau les yeux sur lui et sentit sa surprise redoubler en saisissant l'éclat fiévreux des regards du vieillard, le pli convulsif et railleur de ses lèvres qui continuaient à sourire, le tressaillement nerveux qui se révélait par moments au coin de sa bouche et à l'angle de ses paupières. Il voulut insister, et posa sa main sur le bras de son père ; celui-ci le repoussa légèrement et lui fit signe d'écouter.

A l'étage supérieur, on entendait en effet les pas pesants du commissaire et de ses aides, qui fouillaient la chambre des messieurs Henry ; le grincement des tiroirs, le bruit des clés qu'on introduisait dans les serrures, le fracas confus des meubles qu'on déplaçait, et des livres, des papiers, des hardes qu'on jetait sur le plancher, parvenaient, distincts et saisissants, au milieu du silence morne que gardaient les deux femmes, le jeune homme et son père, le prisonnier et ses gardiens, réunis dans le salon.

Cela dura environ une demi-heure ; puis la porte de la chambre se referma, les agents redescendirent, et le commissaire reparut dans le salon, tenant en main quelques papiers.

“ La justice ne s’était pas trompée dans ses suppositions,—dit-il au père d’Alicette :— le prisonnier et son frère portent un nom supposé, et nous sommes parvenus, au moyen de ces papiers, à découvrir le véritable : ces messieurs s’étaient contentés de supprimer leur nom de famille, de la Marlière, et avaient choisi le prénom d’Henry, qu’ils portent tous les deux ; j’en ai trouvé la preuve dans ces actes de naissance... Les malheureux ! les insensés ! ils avaient hérité d’un beau nom et d’un titre de vicomte, et voilà ce qu’ils en ont fait !... Ils avaient cependant honte de les ternir, puisqu’ils les dissimulaient si soigneusement l’un et l’autre... Mais nous avons tout ce qu’il faut pour aujourd’hui : maintenant nous emmenons le prisonnier.”

Les agents allaient se lever et partir, lorsque, sur l’escalier, des pas précipités se firent entendre. La porte du salon s’ouvrit violemment, et Alfred parut, les joues empourprées par la honte, les poings serrés et les lèvres frémissantes. Il jeta un regard sombre, à demi égaré, sur la foule qui entourait son frère, et s’avança vers ce dernier, l’interrogeant d’un geste, car la voix lui manquait.

“ Ils savent tout,—murmura Jules en baissant les yeux.

—Tout ! — répéta Alfred,—tout, même le nom de notre père ? ”

Le prisonnier n’eut pas la force de répondre ; mais il inclina la tête sur sa poitrine, avec une expression de désespoir accablant.

“ Oh ! Jules ! oh, frère ! qu’as-tu fait ? — s’écria le malheureux Alfred, dont les beaux yeux troublés s’emplissaient de grosses larmes.—Ce nom-là, c’était toute notre fortune, tout notre honneur, toute notre gloire, à nous qui sommes pauvres, dépouillés, obscurs ; c’était le seul héritage que notre père eût pu nous laisser, et pour lequel nous devons justement le bénir : car c’était un héritage sacré, antique et illustre.

—C’était un héritage fatal aussi,—répondit Jules sourdement.—Le nom d’un vicomte ne s’accommode pas avec le travail et la misère, pas plus qu’une épée de chevalier avec la défroque d’un mendiant. Nous étions nés pour être riches, honorés, paisibles ; mais la méchanceté des hommes ne l’a pas permis ; et, si je meurs au bagne, la faute en sera, non-seulement à mon amour du plaisir, à ma coupable faiblesse, mais surtout aux misérables qui nous ont dépouillés.

—Frère, ils nous avaient tout pris en dépouillant mon père ; mais ils nous avaient laissé l’honneur, et c’était un dépôt sacré.

—Et qui donc garde fidèlement un dépôt en ce monde ?—répliqua Jules avec un sourire amer.—Rappelle-toi ce que mon père nous a conté, l’émigration de notre aïeul, sa prévoyance au départ ; plus tard, cette déception terrible. Je n’ai jamais oublié cela, vois-tu ? et c’est ce qui me perd,

parce que mon cœur s'est aigri. Puisqu'il y a des hommes qui, en trompant, s'enrichissent, moi, en trompant aussi, j'ai voulu jouir. La nature et ma naissance m'en avaient donné le droit ; la main d'un voleur m'en a ôté les moyens... C'est lui qui, après m'avoir dépouillé alors, me déshonore aujourd'hui, et la honte de ma faute s'ajoute à la souillure de la sienne."

Jules avait dit ces mots d'une voix lente et irritée, les appuyant du regard et du geste, comme si le spoliateur dont il parlait se trouvait devant lui, et qu'il eût voulu lui rejeter ce double fardeau d'ignominie au visage. Quand il eut tout dit, il fit un signe d'adieu à son frère, et sortit avec les agents.

"N'accuse personne,—répétait le malheureux Alfred.—Es-tu sûr de la faute d'autrui ? et... ne sommes-nous pas... déshonorés... par la tienne ?"

Et ici, interrompu par ses sanglots, il tomba sur une chaise, palpitant et accablé. Mme Dupuis et Aliette se précipitèrent vers lui ; Lucien, qui avait concentré toute son attention sur cette douloureuse scène, et que le nom la Marlière avait frappé sans le troubler, se retourna vers son père pour l'engager à s'éloigner. Mais il tressaillit et se leva précipitamment avec un cri de surprise et d'angoisse.

"Mon père ! écoutez-moi, répondez-moi : qu'avez-vous ?"

François Maury, en effet, était renversé en arrière sur son fauteuil, les yeux fermés, les joues pâles, les lèvres violettes. Un tressaillement convulsif dans les mains du vieillard indiquait encore la souffrance et la vie ; au reste, un calme effrayant s'était répandu sur ce front d'une blancheur et d'une rigidité de marbre, sur cette bouche glacée qu'aucun souffle n'entr'ouvrait plus.

"Oh ! ciel !... M. Maury ne peut plus se mouvoir, ni répondre, ni respirer !—s'écria Aliette, qui accourut palpitante de terreur.

—Il est évanoui !... Mon Dieu ! quelle soirée fatale !—cria Mme Dupuis à son tour.—Aliette, prie à ton père de courir chercher immédiatement un médecin... Et, en attendant, monsieur Lucien, ne vous effrayez pas : nous allons mettre des compresses d'eau froide et appliquer des sinapismes.

En ce moment, ce ne fut plus, dans la maison Dupuis, que soins, empressements, confusion et tumulte, au milieu desquels un quart d'heure plus tard François Maury rouvrit les yeux. Son regard d'abord était vitreux et égaré, sa langue confuse, à demi-paralysée, et ses gestes difficiles. Il parvint cependant à se faire comprendre et ordonna qu'on le transportât chez lui. La distance entre les deux habitations était très-peu considérable ; et puis, en donnant cet ordre, le vieillard attacha sur son fils un regard empreint d'une telle solennité, que Lucien, profondément effrayé, craignant quelque autre malheur inconnu, s'empressa d'obéir, et emmena son père avec les plus minutieuses précautions, dans une voiture à ressorts, allant au pas sur le côté de la grande route.

Bientôt ce pénible voyage fut achevé. Le malade fut déposé dans son lit, et le docteur, arrivé enfin, s'approcha de lui pour lui donner les premiers secours, tandis que Lucien, debout auprès du lit, attendait qu'il eût parlé, le cœur battant violemment, le front appuyé sur ses mains jointes ; tandis qu'Alicette, sous son modeste toit, dans sa petite chambre silencieuse, s'endormait après de longs sanglots sur un oreiller tout humide de ses pleurs.

## VII.

Le médecin était parti, la nuit avancée déjà, silencieuse et sombre. Depuis longtemps toutes les lumières du faubourg s'étaient éteintes ; sur la grande route, tout bruit avait cessé ; au dehors, le vent murmurait seul, bruissant dans les rameaux inclinés des peupliers de la prairie : au dedans, le tic-tac régulier de l'horloge se faisait seul entendre, marquant l'une après l'autre les minutes solennelles de cette nuit d'agonie et de douleur. La lueur faible de la veilleuse jetait des reflets incertains et vacillants sur le tapis à grandes fleurs, sur le verre et les flacons de cristal qui chargeaient le guéridon, sur les sombres rideaux du lit et la couverture de damas vert où s'appuyait l'un des bras du malade resté là, faible, engourdi et ligaturé à la suite de la saignée. Au reste, cette forme humaine, affaissée et étendue, se devinait dans cette demi-obscurité plutôt qu'elle ne se laissait apercevoir. Les cheveux blancs de François Maury disparaissaient sur la blancheur de l'oreiller ; les plis des draps enveloppaient presque entièrement son visage contracté et livide. Parfois seulement un soupir d'angoisse s'élevait faiblement dans le silence de la nuit, un mouvement léger ou un tressaillement brusque des plis de la couverture révélaient la présence et les douleurs de ce vieux corps abattu et débile où la vie allait s'éteignant.

Lucien, triste et accablé, était étendu dans un fauteuil, ses mains jointes étaient retombées sur ses genoux, et ses regards, fixés au plancher, exprimaient une douleur morne et profonde. De temps à autre, il relevait la tête et regardait longuement le malade immobile dans son lit, comme s'il eût voulu questionner sur les incidents de l'heure suivante de cette forme humaine allanguie, et, qui sait ?... peut-être en garder un souvenir éternel. Puis il poussait un soupir à demi-étouffé et ramenait tristement ses regards vers la terre.

Mais dans un des moments où il reportait son attention vers le lit, il se fit un changement soudain dans l'attitude et l'état du malade. D'abord le vieillard ouvrit ses yeux, que son fils vit soudain reluire dans l'ombre, vitreux, fixes, et comme agrandis par l'effroi ou la douleur ; ses lèvres s'entr'ouvrirent et laissèrent échapper un gémissement sourd et involontaire, tel que celui d'un homme écrasé sous un fardeau qu'il ne pourrait sou-

lever ; une de ses mains ridées, déjà livide, se leva lentement et se tint étendue dans l'ombre fixant l'un de ses doigts maigres vers les plis du rideau, comme si un objet effrayant s'y fût manifesté. Puis le vicillard se souleva sur son coude et s'assit. Lucien put voir alors distinctement, quoique le lit restât tout entier dans l'ombre, son front contracté par des plis d'angoisse, où des gouttes de sueur roulaient, froides et lentes ; ses dents serrées, claquant l'une contre l'autre entre les lèvres minces que le mal avait bleuies ; son visage décharné, où tous les muscles tressaillaient et se contournaient bizarrement, convulsés par une émotion profonde ; et ses yeux, ses yeux surtout, qui n'avaient plus de regard, plus de regard humain et raisonnable, mais un rayonnement farouche, étrange et glacé.

Effrayé et tremblant, le jeune homme quitta précipitamment son fauteuil et s'avança vers l'alcôve. Alors le vicillard, qui l'avait vu venir, se pencha lentement vers lui, tourna lentement vers lui ses prunelles fixes et scintillantes, et lui dit, d'un son de voix rauque :

« Lucien ! ne t'en va pas... j'ai peur.

—Il n'y a rien qui puisse vous effrayer, mon père,—répondit le jeune homme en appuyant sur son épaule la tête glacée du vicillard.—Nous sommes seuls ici, le feu flambe bien, la veilleuse éclaire suffisamment, la nuit est tranquille, et le docteur est sûr que vous irez mieux demain... De quoi auriez-vous peur ?

—J'ai peur...de mourir...avant d'avoir parlé,—répliqua François Maury d'une voix encore plus basse et plus sombre.

—Oh ! père, pourquoi songer à la mort ? Vous êtes bien faible, c'est vrai ; mais la saignée a été favorable. Vous avez repris connaissance, vous parlez, vous agissez maintenant : ce n'est qu'une défaillance.

—Non, non... c'est la fin,—murmura le vicillard d'un ton glacé.—Je le sens bien, moi : c'est ainsi qu'est mort mon père... Seulement, ça n'aurait pas dû venir avant ta noce, Lucien.

—Oh ! père, vous me brisez le cœur... Ne parlez pas ainsi, mon père... Si vous me quittiez, il n'y aurait plus pour moi que solitude et deuil. Mais ce serait à moi de pleurer, de craindre, père, et non à vous... Vous, au jour où Dieu vous appellera, vous pourrez aller à lui sans trembler, parce que vous aurez vécu, agi, souffert et travaillé comme un honnête homme, sinon comme un chrétien fervent... Pourquoi auriez-vous des craintes ou des regrets ?... Ici-bas vous ne laisseriez qu'un fils, mais un fils dont vous avez été le gardien, le bienfaiteur et l'ami, auquel vous avez donné tout ce qu'il a : son nom, son éducation, son bonheur et sa fortune...

—Non... non... on ne peut pas donner ce qui n'est pas à nous... ce qu'on a pris,—murmura le vicillard d'une voix confuse à peine intelligible.—En présence de la mort... Lucien, je le dis... je n'ai rien, tu es pauvre... Les rentes, les biens, la maison, le fauteuil où tu te reposais... le lit où je vais mourir... tout est à eux ; aux deux frères,.. aux petits fils du

vicomte... Mon pauvre fils, tu vas rougir... rougir de honte en m'entendant ; et pourtant... je ne peux pas mourir avant d'avoir parlé.

—Mon père, avez-vous votre raison?... Père, je ne vous comprends pas bien... Ah ! permettez-moi d'envoyer chercher un prêtre ! s'écria Lucien égaré et tremblant.

—Oui, comme tu voudras... mais pour réparer, si c'est possible. Le prêtre ne pourra rien. C'est toi... toi seul... c'est à toi qu'il faut que je dise...

En ce moment, une convulsion subite paralysa la langue et serra les dents du vieillard.

Un murmure étouffé et confus se fit seul entendre au fond de sa gorge, et une horrible angoisse se peignit dans ses yeux, tandis que des gouttes de sueur tombaient de son front, brûlantes en ce moment, et grosses comme des larmes.

Alors il agita régulièrement les doigts de sa main droite et une expression de soulagement parut sur ses traits. Le mouvement lui restait encore, au moment où lui manquait la parole. Il réunit, puis entr'ouvrit ses lèvres, les agita quelque temps sans produire aucun son, comme s'il les eût fait mouvoir dans le vide, puis parvint à délier sa langue par un suprême effort et balbutia péniblement ce seul mot : "Écrire..."

Lucien courut en toute hâte chercher une feuille de papier et une plume, qu'il plaça dans la main du vieillard. Celui-ci la serra fortement entre ses doigts, puis remua sur le papier avec une agitation convulsive, comme s'il craignait que le mouvement encore ne vînt à lui manquer ; et lorsqu'il vit qu'il avait tracé sur le papier des caractères assez distincts, il releva les yeux vers son fils et murmura faiblement : "Regarde."

Alors Lucien, penché sur le lit, suivit de l'œil les mouvements de la main de son père, et le vit lentement tracer des lettres, puis des mots : Voici ce que le vieillard écrivait péniblement sur la feuille :

" Ceci est ma confession... J'ai été, dans ma jeunesse, intendant du vicomte de la Marlière, et je l'ai alors servi avec fidélité, mais en même temps avec haine, parce que je ne pouvais souffrir son autorité sur moi, et avec envie, parce que je désirais ardemment être riche... Quand j'en ai trouvé le moyen, je l'ai saisi, quoiqu'il ne fût pas honnête. En partant pour l'émigration, le vicomte m'avait confié une somme assez forte, que je devais remettre à lui ou à ses enfants, lorsqu'ils rentreraient dans leur domaine. Mais j'ai appris que le vicomte était mort au delà du Rhin ; et lorsque son fils, plus tard, est venu me demander le dépôt, je l'ai nié... Le jeune homme s'est éloigné pauvre et dépouillé ; moi, avec cet argent, j'ai acheté les biens de mon ancien maître, confisqués par la République... Telle est la vérité, telle est ma faute, que j'ai cachée pendant toute ma vie, mais que je ne puis pas cacher à la mort, devant Dieu... Tout m'avait réussi pourtant, jusqu'à ce jour où j'ai vu qu'à cause de moi un homme irait au

bagne ; à cause de moi, parce que je lui avais ôté la fortune qui lui était due, et dont il avait besoin, parce qu'il n'était pas fils du peuple, parce qu'il ne pouvait pas se résoudre à se faire petit, à souffrir et à travailler.

“ J'avoue ceci à Dieu ; je l'avoue, s'il le faut, aux hommes ; mais je l'avoue surtout à toi, Lucien, pour que, s'il est possible, tu réparés le mal que j'ai fait... Mon pauvre enfant, mon cher enfant, je t'ai pourtant bien aimé : sois juste et courageux, et ne maudis pas ton père.”

Il avait fallu une demi-heure au vicillard, une demi-heure d'angoisse et d'agonie, pour tracer péniblement cette page de derniers aveux. Pendant ce temps, les yeux de Lucien avaient constamment suivi les doigts du mourant inscrivant cette solennelle confession sur la feuille blanche. A chaque ligne nouvelle, le jeune homme pâlisait, frémissait un peu plus fort, mais ne reculait pas ; et il ne répondit à la recommandation de la dernière, qu'en serrant son père dans ses bras et en déposant sur son front un baiser respectueux.

“ Soyez tranquille, père : j'obéirai, ... je réparerai de tout mon pouvoir le tort fait aux enfants du vicomte, — s'écria-t-il dans un sanglot. — Et, bien loin de vous maudire, je vous aimerai, je vous bénirai, je vous respecterai toujours. Il y aura toujours assez de force et d'amour dans mon cœur pour conserver votre nom pur et le soustraire au mépris des hommes.”

François Maury écouta attentivement, le regard vague et égaré d'abord, comme si les sons qui parvenaient à son oreille eussent difficilement éveillé les sentiments de son intelligence. Mais, au bout d'un instant, ses yeux rayonnèrent comme si un sourire calme y passait, sa bouche s'entr'ouvrit comme pour bénir, les sinistres plis de son front s'effacèrent ; il leva péniblement ses deux mains tremblantes, les posa doucement sur la chevelure brune de Lucien et murmura : “ Merci !”

Alors le jeune homme tomba à genoux auprès du lit en sanglotant, et ne revint à lui que lorsqu'il entendit entrer le prêtre.

Celui-ci s'approcha pieusement de ce lit d'agonie, et, sans dire un mot, en présence de cette scène de deuil, traça en l'air le signe de la croix pour appeler les bénédictions célestes sur le père et le fils. Il fallait que l'un apprît à bien mourir, l'autre à vivre et à se résigner : tous deux donc avaient besoin de la parole du prêtre, qui donne la foi, et de la bénédiction de Dieu, qui donne la force.

Lucien s'était retourné et s'inclinait sous la bénédiction du prêtre avec fervour ; le mourant regardait le nouveau venu avec un étonnement calme.

“ Père, c'est le serviteur de Dieu, — dit le jeune homme en se retournant ; — c'est celui qui, par état, doit connaître toutes les fautes des hommes afin de les absoudre, toutes leurs douleurs afin de les consoler... Voulez-vous que lui aussi lise cet écrit et vous console ? ”

Le mourant, grave et recueilli, abaissa son front en signe de consente-



ment. Lucien, les yeux en pleurs, remit la confession du vieillard aux mains du prêtre, et, s'éloignant du lit, alla s'agenouiller près de la fenêtre, où une lueur vague et douce blanchissait déjà vers l'orient.

Alors ce fut le prêtre seul qui parla, d'une voix lente et recueillie, cherchant à éveiller la foi dans ce cœur qui allait s'éteindre, à ramener le calme sur ce front qui allait se glacer, à faire jaillir une larme dans ces yeux qui allaient se clore. Il y parvint : car Dieu était avec lui. Il n'avait pas parlé une heure que le cœur tressaillait et commençait à aimer, le front perdait peu à peu ses plis de remords et de craintes, et la larme était là, brillante, honteuse, mais point amère, humble perle de la rédemption. Et le mourant essaya de sourire : car Lucien s'était rapproché.

Avec cet espoir et ce repos, quelque force lui était revenue. Il étendit ses doigts défaillants pour saisir la main de son fils, et, jetant les yeux sur le prêtre qui priait incliné, il le montra à Lucien :

“ Regarde-le-bien, — dit-il, — il m'a apporté la paix... Tu me l'avais bien dit, fils : c'est vraiment lui qui console.”

Alors il adressa au prêtre son dernier sourire, sourire de reconnaissance et d'affection, puis joignit ses deux mains livides, qu'il leva vers le crucifix... Mais ses deux mains retombèrent froides et déjà raidies, et en même temps sa poitrine se gonfla de quelques soupirs rauques, à demi étouffés. C'était l'agonie qui commençait avec le lever de l'aurore ; et quand la mère d'Aliette, tout éplorée, se présenta dans la grande maison au premier rayon du soleil, on lui apprit que le vieillard avait cessé de souffrir.

Alors M. Dupuis fit offrir ses services à Lucien, pour l'aider dans l'organisation des funérailles. Mais le jeune homme le refusa poliment, réclamant seulement, au grand étonnement de tout le monde, la présence de M. Alfred-Henry, vicomte de la Marlière. Celui-ci, qui d'abord avait été tenté de refuser, consentit pourtant à se rendre aux désirs de Lucien ; et chacun parut remarquer que l'entretien des deux jeunes gens fut long, qu'Alfred, en quittant la maison du défunt, était extrêmement ému, et que, dès le lendemain, il réclamait les offices d'une des illustrations du barreau de Paris pour plaider la cause de son frère.

Ce même jour aussi, après que le corps de François Maury eut été déposé dans son cercueil, avant que les prêtres fussent venus le chercher pour le rendre à la terre, Lucien quitta pour quelques moments la chambre funèbre, et se dirigea d'un pas lent, mais ferme, vers la maison Dupuis. La bonne mère fondit en pleurs aussitôt qu'elle le vit entrer, et Aliette, joignant ses petites mains tremblantes, accourut à lui et le regarda avec une expression de tendre et douloureuse pitié.

“ Oh ! Lucien, comme vous devez souffrir !... Vous êtes orphelin maintenant.

— Je ne suis pas seulement orphelin ; je suis pauvre, Aliette, —

répondit-il en la couvrant tout entière d'un regard triste, mais ferme, épiant avec une anxiété suprême le moindre tressaillement de son visage, le moindre changement de ses traits.

— Pauvre ! — fit la jeune fille avec un cri douloureusement étonné.

— Votre père est donc mort ruiné ? . . . Comment cela peut-il se faire ?

— Mon père, — reprit Lucien, qui avait rougi et qui hésita un peu, — mon père jouissait d'une fortune qui n'était pas à lui . . . Il l'avait reçue en dépôt de son ancien maître, le vicomte de la Marlière, dont il croyait la famille éteinte. Mais il a eu la preuve, l'autre jour, qu'il restait au vicomte deux descendants, deux petits-fils : je ne suis donc plus que le dépositaire de leurs biens ; la fortune entière est à eux, et je la restitue."

Ici Alictte pâlit, chancela ; ses lèvres s'entr'ouvrirent comme si elle allait pousser un cri ; puis elle tomba sur une chaise, et couvrit son visage de ses mains pour cacher la rougeur qui montait à son front.

Lucien qui la regardait avec une expression de plus en plus grave, avec une gravité de plus en plus triste, attendit un instant afin de raffermir sa voix et de retremper son cœur, et puis il reprit :

" Alictte, je vous le répète, je suis pauvre . . . Je n'ai plus de foyer, plus de toit, plus d'ami ; il ne me reste que le travail, l'avenir et la prière. Je ne puis donc pas vous lier à mon sort, désormais triste et pour quelque temps incertain. Aussi je ne veux pas abuser de votre bienveillance pour moi ; je ne veux pas vous exposer à souffrir avec moi : je vous rends votre parole, Alictte, mon Alictte bien-aimée . . . Mais non, ces derniers mots-là, je ne dois pas les dire, — interrompit le jeune homme en pâlisant. — Vous n'êtes plus à moi maintenant, vous êtes libre . . . Je vais m'éloigner, je vais chercher une occupation, essayer de m'ouvrir une carrière . . . Seulement, permettez-moi de conserver un reste d'espoir, de vous écrire encore . . . Vous saurez où je suis, ce que je fais, à quoi je pense ; et, dans un an, à la fin de mon deuil, si la fortune m'a souri, si je puis vous offrir une aisance paisible et douce, et puis . . . si vous pensez encore à moi . . . eh bien, vous me rappellerez."

Lucien avait prononcé ces derniers mots avec peine, en baissant les yeux, d'une voix presque brisée. Alictte, en l'écoutant, pleurait toujours, la tête cachée dans ses mains ; mais lorsqu'il se leva, elle ne le retint pas par un mot de tendresse, elle ne fit pas un geste pour le rappeler, et elle murmura faiblement : " Adieu ! " lorsqu'elle le vit à quelques pas, sur le seuil, pâle, chancelant, et encore tourné vers elle.

" Adieu ! " répéta Lucien qui se sentait faiblir. Et il s'élança promptement afin de cacher ses larmes.

Il marcha précipitamment vers la maison funèbre, et ne s'arrêta que lorsqu'il fut à genoux en présence du cercueil. Alors il laissa échapper un sanglot en cachant sa tête dans ses mains.

" Elle ne me rappellera pas ! — murmura-t-il. — En perdant tout, je l'ai aussi perdue ! "

Mais au même instant une main caressante se posa sur son épaule, et le prêtre qui la veille avait béni son père à ses derniers moments, se pencha vers lui et murmura à son oreille :

“ Vous n’avez pas tout perdu, mon fils... il vous reste le devoir et Dieu ! ”

Et voilà comment il se fait que Lucien Maury soit aujourd’hui desservant de la pauvre cure de B\*\*\*, et prie aujourd’hui sur deux tombes. Ainsi qu’il l’avait pensé, Aliette ne le rappela pas. Même il apprit un peu plus tard que le vicomte Alfred, redevenu riche et grand seigneur, mais ne voulant plus habiter la ville où s’était passée la triste aventure de son frère, s’en était éloigné, emmenant avec lui une jeune épouse aux cheveux blonds, à la mine rose et souriante, qu’il avait commencé à aimer lorsqu’il était obscur et pauvre : la petite Aliette, la gentille Aliette au cœur léger, aux traits mignons.

Lucien alors, qui n’avait plus rien à aimer ni à espérer ici-bas, dit adieu aux choses du monde et se tourna vers Dieu. Il n’avait jamais oublié ces paroles de son père, dites au dernier moment, en lui montrant le prêtre : “ Regardez-le bien, mon fils : . . . c’est vraiment lui qui console. ” et Lucien pensa que, puisqu’il avait bien souffert, il saurait mieux consoler.

Il entra au séminaire, et, après sa consécration, obtint comme une faveur d’aller exercer le saint ministère dans une des pauvres paroisses de la Vendée. Il y rassembla autour de lui ses souvenirs et ses devoirs : la tombe de son père, qu’il avait rapprochée de sa propre demeure, son église, son troupeau, et puis un malade aussi auquel il donnait ses conseils et ses soins. C’était Jules de la Marlière, qui, grâce à un dédommagement offert au banquier, avait pu échapper au baigne et à la prison, mais dont la santé, détruite par les excès et par une maladie de langueur, avait besoin de surveillance, de repos et du bon air de la campagne. Le prêtre et son malade se promenaient, lisaient, causaient ensemble, mais ils parlaient rarement des souvenirs de leur passé ; seulement, Jules recevait parfois des lettres où il était question des projets et des succès d’Alfred, des enfants d’Aliette ; il ne pouvait s’empêcher de les montrer à l’abbé, qui était son confident et son guide, et celui-ci, du fond de son cœur, envoyait aux uns et aux autres sa bénédiction.

Mais Jules de la Marlière mourut à trente ans, et Lucien l’ensevelit à côté de son père, dans un même coin de terre bénite, espérant que désormais le grand seigneur coupable et le serviteur infidèle seraient égaux dans la mort et dans la paix, égaux devant le pardon de Dieu. Et pour lui, sous ce doux ciel voilé qui abrita ses jeux d’enfant, il poursuit courageusement son devoir de prêtre et sa tâche d’homme, comptant sur les promesses du ciel pour faire oublier les déceptions de la terre ; semant, robuste ouvrier de Dieu, la parole de Dieu dans les âmes, et voyant chaque jour grandir sa moisson éternelle dans le sillon que lui-même a creusé.

ÉTIENNE MARCEL.

## ALOYS ET MARGUERITE.

(Suite.)

### IV.\*

“ L’association dont Marguerite parlait dans la lettre précédente, s’est formée parmi les anglicans les plus avancés vers le catholicisme, dans le but de procurer la réunion des Eglises. Dans leur pensée, l’Eglise russe, l’Eglise anglicane et l’Eglise romaine seraient trois branches d’une même Eglise universelle ou catholique : branches un peu trop disparates, à leurs avis ; c’est pourquoi ils voudraient les rapprocher comme sur un seul tronc, au prix de concessions mutuelles et de sacrifices de part et d’autre. Rêves chimériques ! L’erreur peut concéder : qu’a-t-elle à perdre ? Mais la vérité est *une et immuable*, elle ne peut rien concéder sans se détruire. Cependant, pour quelqu’un qui est né hors de l’Eglise, qui a sucé avec le lait mille absurdes préjugés contre elle, et que son esprit national même rend plus entiché d’une religion qui n’est qu’un *établissement national*,—on comprend qu’il faille, pour se soumettre purement et simplement à la vérité, un acte d’énergie et de courage qui approche de l’héroïsme, et qui suppose, de la part de Dieu, une grâce de choix. Dieu ne refuse point sa grâce ; mais, en égard au grand nombre de ceux qui en sentent l’impulsion, combien peu ont la force d’y répondre ! De là le malaise, l’inquiétude et la recherche de divers moyens pour faire descendre la vérité de son roc éternel et l’attirer à soi, puisqu’on n’a pas le courage de s’humilier, de se dégager de tout ce qui retient en bas, et de s’élaner jusqu’à elle.

“ Cette réflexion mettra plusieurs lecteurs plus à même de voir que la grâce seule, obtenue par la prière, peut opérer le miracle de ces conversions, et de comprendre la portée d’une objection à laquelle Aloys répond dans une lettre citée plus haut, et que Marguerite m’avait faite le jour de sa conversion.

“ Avant de passer à la lettre suivante, je ferai aussi remarquer, pour le profit au moins de nos plus jeunes lecteurs, que, sans leur exactitude à faire au plus tôt leur prière du matin, Aloys et Marguerite n’auraient pas eu le bonheur de rester chacun en possession de son petit *Jardin de l’âme*.

“ Marguerite écrivait deux jours après :

“ Chère Monica, il faut que je vous écrive ; j’ai besoin de vous dire combien je suis désolée que vous ayez à souffrir persécution à cause de nous. Une seule pensée me console : c’est que grande, très-grande, sera

\* Voir *L’Echo* de l’année 1866, pages 380—401—425—439—460.

vosre récompense dans une meilleure vie ! . . . Comment dire ma joie et ma reconnaissance en apprenant qu'Aloys a été reçu si tôt dans l'Eglise ! . . . Il est bien heureux ! car il est dur d'attendre ainsi hors du berceail. Cômment ! le Père va partir déjà ! Je tacherai de saisir un moment favorable et de m'enfuir d'ici pour quelques heures. Si j'ai assez de chance pour cela, je compte que je le trouverai chez lui, et que vous serez aussi à la chapelle, chère amie, pour m'assister en qualité de marraine. Oh ! quel heureux moment que celui-là ! Plus heureux pour moi peut-être que pour beaucoup. J'espère que le jour n'est plus très-éloigné. Que ne suis-je à la veille d'avoir vingt-et-un ans, au lieu de vingt ! Mon Dieu, mon sort est entre vos mains, et vous voyez l'ardeur de mes désirs . . . Un merci bien cordial à Claire, pour sa lettre : il me tardait tant d'avoir des renseignements sur Aloys ! J'avais peur qu'il n'eût pas assez de force pour tenir ferme. Mais à présent qu'il a été reçu, et qu'il a fait sa première communion, il ne peut pas faire autrement que de lutter bravement et de résister à toutes les tentations. J'avais, ce me semble, plus de foi et plus de force que lui : aussi, pendant que le berceail s'ouvre devant lui, le bon Pasteur me ferait attendre à la porte un peu plus longtemps pour quelque bonne fin, que j'ignore. Je m'efforce de supporter l'épreuve, et nul ne sait comme elle est grande ! C'est pour mon bien. En attendant, notre divin Maître a des moyens merveilleux pour me conforter, et il me console avec une indicible tendresse. Jamais auparavant je n'en avais fait l'expérience. Par moments, je crois presque sentir sa divine touche . . . , il semble si près, si près . . . !

“ Faites-moi savoir ce que l'on dit là-bas (parmi ses amis protestants) ; mon cœur saigne cruellement de la perte de leur affection ; mais je préfère à tout la volonté de Dieu et le salut de mon âme. Je ne les reverrai pas de longtemps, peut-être jamais . . . ! Vous me rendrez un grand service en me procurant quelque livre qui puisse me servir pour entendre la messe spirituellement. Je sens que j'ai grand besoin d'instruction.

“ Toute à vous, etc.,

MARGARET.”

“ Marguerite, pour ne point alarmer ses amis, qui déjà souffraient beaucoup de sa situation, ne leur laissa point connaître alors tout ce qu'elle avait à endurer. Tout près de l'enclos qui environne la maison où elle était captive, se trouve un petit chemin public. Si j'avais écouté Aloys, quand je le quittai à Mex, je serais allé, dès mon retour, me promener le long de ce chemin, afin de tâcher d'être vu par Marguerite, de lui donner la bonne nouvelle, et de l'exciter ainsi à faire tout son possible pour se trouver, le lendemain, à la sainte Table avec lui. Il me donna tous les renseignements nécessaires, et me pressa beaucoup de faire cette tentative. Plusieurs graves raisons m'empêchèrent de suivre son avis. Or, j'appris

dans la suite que, dans la prévision de ce qui pourrait arriver, défense expresse avait été intimée à Marguerite de descendre dans cet enclos ; et qu'une personne avait été assignée pour la garder à vue. —“ Pendant cette quinzaine, m'écrivait-elle plus tard, il ne se passait pas de jour que je n'eusse avec papa d'orageuses entrevues. Il me menaçait, si je ne renonçais à mon dessein, de me faire travailler comme une journalière pour me faire gagner mon pain. Il me fit beaucoup d'autres menaces encore. . . Quand il vit que tout cela restait sans effet, il me donna le choix entre ses deux partis : ou bien être envoyée dans un couvent pucéiste, pour un an, afin de réfléchir, ou bien attendre un mois avant de me faire admettre dans l'Eglise catholique. Sans balancer, j'embrassai ce dernier parti. . .”

“ Pendant que Marguerite soutenait ces luttes, j'eus la pensée de la recommander aux prières de quelques âmes spécialement consacrées à Notre-Seigneur. Ayant déjà écrit au *Messenger* pour demander les prières de l'*Apostolat*, j'écrivis alors à un couvent de Londres. Je ne connaissais personne dans ce couvent ; je n'avais même jamais vu aucune religieuse de cette société ; mais je savais qu'elles étaient très-ferventes, et que plusieurs d'entr'elles avaient acheté leur foi au prix de la persécution, comme Marguerite ; je savais aussi que je devais rencontrer quelques-unes des leurs dans d'autres climats. J'écrivis donc à la Supérieure, en lui racontant brièvement l'histoire de mes deux néophytes, mais sans désigner leur nom de famille. Une réponse, dictée par la charité la plus gracieuse, vint récompenser ma confiance. La suite du récit demande que je rapporte un extrait de cette correspondance :

“ Merci, mon Père, de ce que vous avez bien voulu nous associer à une si bonne œuvre en réclamant nos prières. Nous vous les promettons du meilleur de nos cœurs. Nous allons attendre avec impatience le résultat de vos efforts. Comme la Providence a été admirable dans tout ce qui concerne le frère ! Comment ne pas espérer quelque chose de semblable pour la sœur ? . . . Il me tarde beaucoup que Marguerite soit enfin reçue dans l'Eglise. Si notre couvent était plus à portée du lieu où elle se trouve, ce serait avec bonheur que nous lui offririons notre toit. Si jamais vous aviez besoin d'un abri pour quelqu'une de vos protégées, je vous en prie, n'oubliez pas que vous nous rendrez heureuses en vous adressant à nous. Je suis accoutumée à ces sortes de choses et n'ai point peur du tapage que cela pourrait amener. J'espère donc que Marguerite profitera de notre bonne volonté, si jamais nous pouvons lui être utiles. . .”

“ Sur ces entrefaites, le père de Marguerite arrive subitement pour chercher sa fille ; ils montent tous deux en voiture, se rendent à la gare, et disparaissent par un train allant vers le Nord. Peu de jours après Marguerite nous écrivit de son nouvel exil. Elle se trouvait dans une ferme, loin de tout centre, dans une vraie solitude, au milieu des champs. Elle vivait en compagnie de quelques femmes à qui la ferme appartenait. Le

ministre protestant de l'endroit et sa famille étaient toute la société qu'elle voyait. On se montrait, d'ailleurs, pour elle plein d'égards, aimable même, tant qu'il ne s'agissait que de passer agréablement le temps ; mais, sur la recommandation du père de Marguerite, il n'est moquerie ou absurdité que ces gens ne se permettent contre la Sainte Vierge et les pratiques *papistes*. Moyen étrange, pour des personnes honnêtes et bien élevées, de ramener la pauvre néophyte de son *égarement* ! Marguerite souffrit beaucoup de ces blasphèmes : c'est tout l'effet qu'ils produisirent sur elle.

“ Enfin, le mois de délai promis touchait à son terme. Dès que j'eus reçu de Londres l'offre généreuse dont j'ai parlé, j'écrivis à Marguerite pour la lui faire connaître. J'avais pour cela deux raisons : d'abord elle pouvait un jour se trouver heureuse de profiter de ses avances, et, d'ailleurs, apprendre qu'elle trouverait encore, à l'heure de la détresse, du dévouement et de l'affection, ne pouvait que la consoler et la fortifier. Marguerite me répondit aussitôt :

“ Merci ! Oh ! quelle bonté de votre part ! J'ai été si peu accoutumée jusqu'ici à des attentions semblables ! Je suis enchantée que vous approuviez notre plan pour samedi. Combien je regrette de n'avoir pas suivi votre avis le jour que je vous parlais, et de n'avoir pas été alors reçue dans l'Eglise ! On ne m'a point remerciée de ma déférence, et j'aurais pu m'épargner les angoisses où elle m'a jetée. Quelque jour, peut-être, j'aurai l'occasion de remercier ces religieuses de Londres qui m'offrent une si aimable hospitalité. N'est-il pas merveilleux comment notre bien-aimé Seigneur me donne des amis au moment où je suis chassée de ma propre maison ! Et qui sait même si je ne serai pas réduite à profiter de leur offre charitable ?

“ Je pense souvent à tout ce que vous m'avez dit, et à un sermon que je vous ai entendu prêcher sur ces mots : “ Hors de l'Eglise point de salut. ” Cette parole a continué de me bourdonner dans les oreilles jusqu'à ce que j'en ai compris la pleine vérité : et maintenant je vois de plus en plus l'épouvantable erreur dans laquelle je vivais. J'espère que cette pensée sera pour moi comme un continué aiguillon, pour m'exciter à devenir une plus obéissante enfant de l'Eglise. La Providence doit avoir quelque raison spéciale pour m'éprouver plus longtemps ; mais si jamais je dois donner un avis à quelqu'un qui désire devenir catholique, la première chose que je lui dirai, ce sera de faire son abjuration et d'être reçu, avant d'en parler à sa famille. Je connais assez maintenant la misère de cette longue attente. Pour rien au monde je ne promettrai de différer un jour de plus. Si on veut me retenir, il faudra qu'on ait recours à la force ; je suis résolue de ne céder à aucun autre moyen.

“ Je suis, en N.-S., etc.,

MARGARET.”

Le *plan pour samedi* dont parle Marguerite, et auquel Aloys fait aussi allusion dans une de ses lettres, était celui-ci : après être demeurée quelques jours dans cette ferme et avoir bien étudié sa position, elle eut la pensée de combiner un rendez-vous, afin de se faire recevoir aussitôt que serait expiré le mois de délai auquel elle s'était engagée envers son père.

Elle accoutuma ses hôtes à des absences, d'abord courtes, et les prépara insensiblement à ne se point apercevoir de celle qui devait être si importante. Après ces précautions préliminaires, le jour et l'endroit furent fixés : on convint des détails qui devaient assurer la démarche, et des mesures à prendre pour écarter tout ce qui pouvait en compromettre le succès. Surtout, nous recommandâmes, de part et d'autre, cette affaire à Notre-Seigneur.

Ce ne fut pas inutile ; car la divine Providence nous fit savoir juste à temps, c'est-à-dire presque au moment du départ, que le père de Marguerite partait par ce train-là même pour aller voir sa fille ; et, qui plus est, Marguerite aussi eut assez tôt connaissance de l'arrivée de son père, pour être prête à le recevoir, et avoir l'assurance que rien ne serait compromis par ce contre-temps. Nous bénissons Dieu de cette tendre vigilance, lorsqu'une nouvelle lettre de Marguerite vint fixer le rendez-vous à trois jours de là. Quelques-uns de ses plus chères amies se mirent en route, accompagnant un prêtre. Ce jour là, le Seigneur exauça enfin les vœux de la fervente néophyte, et la combla de bénédictions. Elle rentra dans la ferme le cœur débordant de joie : *elle était catholique !* Rien ne la séparait plus de son *bien-aimé Seigneur*, et de la Sainte Vierge, sa Mère et sa *bien-aimée Dame* : elle se voyait, petite branche, entée enfin sur l'arbre de vie, membre du corps mystique de Jésus, chair de sa chair, os de ses os, comme s'exprime saint Paul ; elle était *un* avec ses amies qu'elle estimait et aimait tant, elle était *un* avec son cher frère Aloys et avec Thimothée, le frère depuis longtemps exilé en punition de sa foi : le bercail avait fini par s'ouvrir devant elle !... Aucune expression, s'écrie-t-elle, ne peut rendre le bonheur de ce moment, après lequel j'avais tant soupiré. Je rentrai dans ma solitaire demeure ; mon âme surabondait de consolation et de joie. Cependant j'allais me retrouver au milieu de froids protestants à qui je ne pouvais rien dire de ce que j'éprouvais : pas un mot de Notre-Seigneur, pas un mot de Marie, ma divine Mère !... A mon retour, mes gens se demandaient avec étonnement où j'avais pu aller. Je leur dis tout simplement que je venais de tel endroit. Leur surprise ne fut pas médiocre : ils devinèrent à l'instant quelle sorte de commission j'étais allée faire, et ne jugèrent pas prudent de m'en demander davantage. Alors, sur l'avis d'un ministre protestant, ordre me fut donné de lire certains ouvrages composés contre notre sainte Religion ; je refusai catégoriquement. On voulut aussi m'obliger à remettre la direction de mon âme entre les mains d'un ministre protestant, à quoi je répondis par un refus plus catégorique



encore. Que faire donc de moi ? Je demandai à suivre mes frères en exil, et à partir pour la Nouvelle-Zélande ; mais papa ne voulut pas y consentir.

Au milieu de ces incertitudes, Marguerite se préparait par la prière à répondre aux desseins de la Providence, lorsque son père lui ordonna de se rendre à Londres, chez une dame catholique.—Retourner dans le monde civilisé (c'est son expression), devait lui offrir la possibilité d'aller entendre la sainte Messe et de faire sa première communion, elle tressaillit de bonheur à cette pensée. Elle commença dès lors à écrire à Aloys, et reçut de lui de charmantes lettres. Ce qu'il y avait de plus frappant dans ces lettres, dit-elle, c'est que Jésus et Marie semblaient être tout pour lui : je ne pouvais assez admirer comme les préoccupations des choses matérielles le touchaient peu ; pourvu qu'il ne fut pas séparé de Jésus et de Marie, tout lui était égal.

Marguerite partit donc pour Londres. Elle n'y était arrivée que depuis quelques jours, lorsqu'elle m'écrivit la lettre suivante : “ Il faut absolument que je vous écrive quelques lignes dès ce soir : je viens de passer une si délicieuse journée !... et vous n'êtes pas étranger à ce qui vient de m'arriver. D'abord on vient de m'assigner un logement qui ne se trouve qu'à quelques minutes d'une chapelle que vous connaissiez bien. Que s'en suit-il ? C'est que je puis être là pour la messe de sept heures, et pour plusieurs autres qui la suivent. Je jouis tout à mon aise du magnifique spectacle du service divin : cela est si nouveau pour moi ! D'ailleurs, plus je vais, et plus je découvre de beautés dans la religion catholique. Je vais visiter le St. Sacrement aussi souvent que je veux. Enfin, j'ai le bonheur de ne vivre qu'avec des catholiques, et d'échapper complètement à toute atmosphère protestante ou puseïste. Est-ce tout ? Pas tout-à-fait. Dès mon arrivée, je ne désirais rien tant que de me mettre sous la direction d'un Père pour qui j'avais une lettre de recommandation. Les trois premiers jours, à mon profond regret, il m'a été impossible de le trouver. Je me souviendrai longtemps du dernier de ces trois jours ! Il me tardait tant de faire ma première communion ! les jours étaient des siècles. Je me retirais découragée ; mes yeux se sont remplis de larmes ; je n'ai pu m'empêcher de pleurer. Dans ma douleur, j'ai pris le parti d'attendre là, et de ne pas me retirer que je n'eusse vu le Père. Je me suis assise près de son confessionnal, et me suis mise à prier. Or, bientôt mon ennui a fait place à la joie et à une grande émotion, car je l'ai vu paraître. Il m'a reçue avec une extrême bonté. Il m'a dit que je ferais bientôt ma première communion ; mais j'ai besoin d'instruction.—Aimeriez-vous à faire connaissance avec des religieuses ? m'a-t-il dit. Je lui ai répondu que je ne désirais rien tant que cela. Là-dessus, il me donne un billet afin de me présenter dans un couvent, et demander à être instruite pour me préparer à ma première communion. Aussitôt qu'il m'a été possible,

je me suis rendue à l'adresse que le billet indiquait. Je ne savais point ce que c'était que ce couvent-là; j'ignorais aussi complètement à quelles Dames vous aviez écrit pour demander des prières au moment de notre conversion; et il paraît que vous ne leur aviez pas fait connaître notre nom de famille. J'arrive donc et délivre mon message: une religieuse vient m'accueillir avec beaucoup de bonté, et se dispose à me donner l'instruction que je venais chercher. Mais notre conversation n'avait pas duré cinq minutes que tout s'est révélé! J'étais en présence des saintes âmes qui avaient prié pour moi, et elles avaient devant les yeux la pauvre fugitive que vous leur aviez recommandé, et à qui elles avaient porté tant d'intérêt sans la connaître. Jugez de notre bonheur de part et d'autre! Nous étions bien émuës! La Mère Supérieure est accourue: nous ne nous étions jamais vues, et pourtant nous étions toutes au comble de la joie, comme d'anciennes amies qui se retrouvent subitement de la manière la plus inattendue. Elles ont paru aussi enchantées que moi d'une rencontre si heureuse, m'ont comblée de bontés, et m'ont fait promettre de revenir les voir aussi souvent que je pourrais: je le leur ai promis volontiers, et j'espère tenir largement ma promesse. Elles ont même été plus loin: elles m'ont invitée à passer quelques jours avec elles; vous voyez quelle affection! J'écrirai à papa pour lui en demander la permission. Tout cela n'est-il pas touchant de la part de la divine Providence? Mais j'ai encore bien autre chose à vous dire.

Aloys arrive à Londres vendredi prochain pour s'embarquer dans huit ou quinze jours! Que dites-vous de cela, mon Père? Ces dames désirent beaucoup le voir; et il est convenu que, vendredi soir, nous viendrons ensemble assister à la bénédiction du T.-S.-Sacrement dans leur chapelle. De grâce, aidez-moi à bénir et à remercier Dieu.

MARGARET."

En lisant cette lettre, je me demandais si je rêvais. Je dus la relire... Mais enfin, c'était bien Marguerite, son écriture, sa simplicité, sa concision. C'était la même Providence aussi! Elle avait veillé jusqu'ici sur la sœur et sur le frère, elle continuait de diriger chacun de leurs pas avec les délicatesses d'un amour infini. Elle avait ménagé cette reconnaissance de la jeune fille et des religieuses, et mis en contact ces cœurs si bien faits pour se comprendre et pour s'aimer: et maintenant elle allait conduire les deux néophytes dans les bras l'un de l'autre, au moment même d'une séparation solennelle. Je vais laisser encore parler Marguerite le plus possible: je suis porté à croire que le lecteur m'en saura gré; et moi, je serai plus certain de ne rien faire perdre au récit de sa noble simplicité.

"Aloys est resté ici une dizaine de jours. Est-il nécessaire de vous dire si nous avons été heureux de nous retrouver ensemble? Une seule chose tempérait notre bonheur, la pensée d'une séparation si prochaine... J'ai

fait ma première communion le jour que je vous avais dit, et plusieurs fois déjà j'ai renouvelé le bonheur de recevoir mon bien-aimé Seigneur. Oh ! qu'il s'est montré bon et aimant envers moi ! Aloys et moi nous sommes allés ensemble nous agenouiller à la sainte Table bientôt après son arrivée. Pendant son séjour ici, il faisait chaque matin près de deux kilomètres, malgré un temps affreux, pour venir m'appeler et m'accompagner à la messe et aux autres offices. Nous sommes allés plusieurs fois à notre cher couvent. Oh ! quelles amies le Sacré Cœur de mon Jésus m'a données là ! On dirait que nous nous sommes aimées dès l'enfance. Aloys a reçu de la Révérende Mère un livre de méditations, un crucifix, des médailles, un chapelet, une relique... Sa première idée, dès qu'il a connu ces Dames, a été que je devais entrer dans leur société et devenir religieuse avec elles. Il faut vous dire que, même étant protestante, j'avais toujours eu un vague désir de me consacrer entièrement au service de Notre-Seigneur ; et ce désir est devenu beaucoup plus fort depuis que je suis catholique. Seulement Aloys semblait ne pas se douter des obstacles qui vont m'arrêter.

Ces dix jours ont passé trop rapides ! La veille de l'embarquement, nous avons participé au banquet des Anges à côté l'un de l'autre. Quels ineffables moments pour nous deux ! J'espère qu'un jour j'aurai le bonheur de recevoir mon bien-aimé Seigneur des mains de ce cher petit frère. Ne priez-vous pas pour lui, mon Père, afin qu'il devienne prêtre, et religieux, et missionnaire ? Il n'a pas lui-même de plus grand désir.

Tout-à-coup, un télégramme arrive, pour annoncer que le navire lève l'ancre ; nous n'eûmes que quelques minutes pour nous dire adieu, et il était parti !... Je ne sais ce que j'ai éprouvé en me retrouvant seule ! Avant de gagner le large, il m'a écrit un billet, qu'il a fait porter à terre par le pilote, pour me dire qu'il allait bien et me donner encore un adieu. Il savait que le moindre mot de lui me ferait plaisir. Une des plus grandes joies qu'il m'a données avant de faire voile, c'est de me laisser entrevoir son amour pour Notre-Dame : vraiment, j'avais honte d'être laissée si loin en arrière, par lui qui connaissait si peu cette divine Mère avant de devenir catholique, tandis que moi je l'avais aimée, d'une certaine façon, depuis si longtemps. Je vous assure, mon Père, que c'était un vrai charme de l'entendre parler d'elle comme de *sa mère*. Je vous en prie, écrivez-lui, si peu que vous le puissiez : il ne faudrait pas lui laisser perdre un instant de vue la pensée de se faire prêtre et religieux. Par moments je me prends à craindre que, à présent qu'ils vont être ensemble là-bas, ils ne se trouvent trop bien, et ne laissent le feu sacré se refroidir. Lui-même désire beaucoup recevoir de vos lettres : il m'a parlé de la manière la plus chaleureuse de tout ce que vous avez fait pour lui, et de son affection pour vous : tout ce que vous lui direz sera donc bien venu. Surtout, priez pour cette chère âme et pour Timothée. Moi aussi j'ai grand besoin de vos prières. Mon désir serait de me mettre en pension

dans un couvent ; mais papa n'entend pas de cette oreille pour le quart d'heure. Un temps viendra, j'espère, où je serai dans un couvent, non plus simplement comme pensionnaire, mais pour y mener la vie religieuse. Je n'ai pas de plus ardent désir, et toutes mes prières se dirigent de ce côté-là. Si Notre-Seigneur le veut, toutes les difficultés s'aplaniront avec le temps : il y a tant de choses qui nous paraissent impossibles et qui ne le sont pas à ses yeux !

“ Je ne laisse pas passer un jour sans porter religieusement votre souvenir devant notre cher Seigneur, et sans le remercier de vous avoir placé sur ma voie pour me montrer la vérité. Quelle importance avait pour mon avenir tout ce que nous décidâmes dans ces deux courtes entrevues que j'eus avec vous ! En regardant en arrière, il n'est pas de si petit détail où je ne reconnaisse la divine Providence et la tendresse maternelle avec laquelle tout a été conduit. Comment ne serais-je pas remplie de confiance pour l'avenir ?... ”

MARGARET.”

Quelques semaines après, Marguerite reçut le sacrement de Confirmation avec dix-huit autres convertis. Elle vit, pour la première fois, une procession du Très-Saint-Sacrement dans l'intérieur de l'église, et elle m'écrivait :

“... C'était la première fois que mes yeux contemplaient un pareil spectacle. Je me sentais comme écrasée à la vue de tant de bonté et d'amour de la part de Notre-Seigneur. Je sens de plus en plus combien j'ai lieu d'être reconnaissante de ce qu'il a daigné m'appeler à lui dans sa sainte Eglise, et je rougis de l'aimer si peu. Mais j'espère que je ferai de nouveaux efforts pour le servir de mieux en mieux. Aidez-moi par vos prières ; surtout demandez que je puisse enfin devenir religieuse ; plus je vais et plus je soupire après ce bonheur. Hélas ! il faudra peut-être attendre que j'aie vingt-et-un ans, et cela paraît si long d'attendre !... ”

Depuis que cette lettre était écrite, un mois s'était à peine écoulé, et déjà le Cœur du *bien-aimé Maître* ne savait plus résister aux prières de Marguerite :

“ Dieu soit béni ! — je vais samedi prochain me mettre en pension chez ces Dames... “ Encore quelques mois, et papa, je l'espère, me permettra de commencer mon noviciat. Cette pensée seule me rend si heureuse ! Oh ! de grâce, priez bien qu'il en soit ainsi, et que tout obstacle soit écarté. Demandez aussi que j'aime à chaque instant davantage le Cœur divin et mon cher Seigneur. Dites-moi si je n'ai pas choisi la carrière la plus bénie et la plus heureuse, même dès ce monde ?... ”

Un autre mois s'écoula plein de calme, de bonheur et d'espérances

pour Marguerite ; et Dieu lui permit de faire un nouveau pas en avant. Elle écrivait en ces termes :

“ Je viens de faire une retraite à la suite de laquelle j'ai été reçue comme postulante ! Qui aurait cru que les choses iraient de ce train ? Notre bien-aimé Seigneur n'est-il pas tout bonté de débayer ainsi le terrain devant mes pas ? Il est vrai, je n'ai pas encore le consentement de mon père ; mais je pense qu'il doit à cette heure commencer à deviner où je veux en venir. Après tout, puisque je dois vivre loin de lui, il doit lui importer peu que je fasse ceci ou cela. Vous continuerez bien de prier, n'est-ce pas, mon Père ?...”

Ainsi Dieu conduisait son enfant pas à pas, et comme par la main, vers la pleine réalisation de ses miséricordieux desseins. Le mois de mars arriva, et ne manqua pas de lui apporter des bénédictions spéciales : elle conçut un commencement de dévotion à saint Joseph, et put songer sérieusement à sa vêtue. Voici sa lettre :

Je sais que je vous ferai plaisir en vous disant qu'on a ici une grande dévotion à saint Joseph. Un gracieux autel a été élevé en son honneur dans un des passages : au-dessus s'élève sa statue sous un arceau de lis blancs, et à ses pieds brûle nuit et jour une petite lampe rouge. Cela restera ainsi tout le mois. Chaque jour, avant les prières du soir, nous allons toutes nous jeter à genoux devant cet oratoire, et demander l'intercession du bien-aimé Patriarche. Je dois vous l'avouer, moi aussi je commence à l'aimer beaucoup. Avant ce mois de mars je n'entendais pas grand chose à cette dévotion ; mais en lisant la vie du Saint et en le priant, j'espère qu'avant la fin du mois je l'aimerai beaucoup plus encore que je ne le fais maintenant.

“ Je viens d'écrire à Aloys pour lui dire où je suis. Ne va-t-il pas être charmé ? Je leur ai joliment passé devant, n'est-ce pas ? A quoi bon attendre et perdre mon temps ? J'espère que dans peu ils suivront tous deux mon exemple. Ah ! s'ils pouvaient être missionnaires ! Du reste, la vie coloniale peut leur servir d'une certaine préparation : cela ne semble-t-il pas une espèce de noviciat ? Mais Dieu veuille sur eux, et j'ai confiance que sa sainte volonté s'accomplira. Une chose me semble incompréhensible : c'est que je laisse derrière moi, dans le monde, des amies depuis longtemps catholiques, désirant entrer en religion et remplies de vertu ;—tandis que moi, je n'ai pas plus tôt conçu ce désir, je n'ai pas plus tôt prié Jésus et notre divine Mère d'arranger les choses, que tout est fait ! Pourquoi des faveurs si spéciales quand j'en suis si indigne ?”

“ Maintenant je prie saint Joseph de tout disposer pour le moment où je demanderai le consentement de mon père, et j'ai confiance. Je prie beaucoup, depuis quelque temps, pour la conversion de mon père. Jusqu'ici j'avais prié, mais peu, et toujours avec cette impression que c'était

inutile, et que je demandais une chose qui n'arriverait jamais. A présent, au contraire, je sens que notre bon Seigneur peut changer son cœur. N'en a-t-il pas changé beaucoup d'autres aussi éloignés de l'Église que papa semble l'être ? Aussi je prie, et plus souvent, et avec plus de ferveur, dans la confiance qu'il deviendra un jour catholique. Quel bonheur ce sera !”

Cependant le mois de mai approchait, et quel temps pouvait être mieux choisi pour la vêtue de Marguerite ? Le jour fut fixé, et l'heureuse postulante écrivit à son père pour demander son consentement, et à moi pour me demander des prières :

“... J'attends avec impatience la poste de demain, elle doit m'apporter la réponse de papa. S'il ne me donne pas la permission, eh ! bien, il faudra que je sois religieuse sans sa permission. La question me paraît ressembler beaucoup à celle de ma conversion : si j'avais attendu son consentement alors, je n'aurais jamais été catholique. Ainsi maintenant, je crois que Dieu m'appelle à entrer en religion, et aucun pouvoir humain ne m'empêchera de répondre à cet appel. N'ai-je pas raison d'envisager les choses à ce point de vue ? Sans aucun doute, j'aime infiniment mieux obtenir le consentement de mon père ! D'ailleurs, il me connaît assez : dès que, en matière de religion et de conscience, je considère une chose comme mon devoir, il sait que j'en viendrai à bout malgré tous les obstacles. Mais, surtout, Notre-Seigneur est si bon et si attentif ! Jusqu'ici, n'a-t-il pas tout disposé pour le mieux ? Ainsi, je remets tout entre ses mains, conjurant Marie et Joseph de m'aider près de lui.

“Je prie pour vous tous les jours ; seulement j'ai peur que mes prières vous soient peu profitables ; elles sont pauvres et froides ! Pourtant il me semble que j'aime beaucoup Notre-Seigneur et la Sainte Vierge... Mais je leur demande constamment la grâce de les aimer de plus en plus. De cette façon, j'espère que mes prières deviendront chaque jour plus ferventes. Je pense souvent quel serait mon bonheur si elles pouvaient venir en aide à une seule âme !...

Je vois arriver le mois de mai avec un indicible plaisir et une émotion toute religieuse. Nous aurons une belle cérémonie : Notre-Dame, comme une tendre Mère, aimera cela beaucoup, j'en suis sûre. En mai dernier, Aloys et moi nous allions à la dérobée dans la chapelle catholique prier devant son autel. Nous n'avions pas encore le droit de nous dire ses enfants ; mais nous commençons à l'aimer. Elle nous a rendu amour pour amour ; elle s'est comportée comme une vraie mère ; elle ne nous a pas été d'un petit secours auprès de Jésus, son divin Fils. Quelle n'était pas ma consolation de sentir son bras protecteur comme étendu sur moi, lorsque chassée, toute seule, je fus envoyée dans cette horrible ferme, immédiatement après ma conversion ! Sans

elle, comment aurais-je pu traverser ces terribles semaines ? C'est aussi une immense consolation pour moi de connaître l'ardent amour qu'Aloys avait pour elle, quand il partit. S'il continue de l'aimer ainsi, il est impossible qu'il dévie beaucoup, quelques tentations qu'il rencontre. Priez pour lui, mon Père, et demandez aussi pour moi la grâce d'être novice, et une fervente novice.

“ Votre enfant reconnaissante en N.-S.,

MARGARET.”

Cette fois encore la confiance de Marguerite fut pleinement justifiée. Son père donna le consentement tant désiré : et le mois de sa *divine Mère* l'a vue parée de ce voile des vierges, si modeste aux yeux du monde, si glorieux aux yeux des Anges. Elle avait visité plusieurs couvents depuis qu'elle était à Londres, et aucun autre n'avait eu pour elle de l'attrait. D'ailleurs la volonté du Ciel semblait suffisamment manifestée par les événements que j'ai racontés : l'inspiration que j'avais eue d'écrire à ces Dames, leur réponse, la rencontre providentielle... enfin l'harmonie de leurs cœurs avec celui de Marguerite. Elle est donc entrée là comme dans une terre promise, dans un Eden de calme et de bénédiction ; non point pour y mener une vie oisive et inutile, mais pour s'y renoncer elle-même, y servir Dieu avec ferveur et y grandir dans la pratique de toutes les vertus et l'exercice des œuvres, surtout spirituelles, de miséricorde.

Depuis lors, elle a reçu de touchantes lettres de ses chers Zélandais. Dans une de ces lettres de date assez récente, Aloys s'écriait, ne sachant pas encore que sa sœur fut novice : “ Quand nous serons prêtres tous deux, et vous religieuse, ne serons-nous pas au comble du bonheur ! ”

J'ajouterai, en finissant, que, non contente de désirer la vocation apostolique pour ses frères, Marguerite déjà ne craint pas d'aspirer, elle aussi, à porter secours à celles de ses sœurs, qui, pour le salut de pauvres idolâtres, se dévouent, sous un ciel de feu, à une vie de privations et à une mort prématurée. (1) Tous ses vœux, ceux surtout qu'elle fait pour la conversion de son père, des autres membres de sa famille et de plusieurs amis, seront, je l'espère, trop agréables à Notre-Seigneur pour demeurer longtemps stériles. Laissez-moi compter aussi, cher lecteur, que vous et tous les Associés de l'*Apostolat*, dont les prières ont été si utiles à ces chères âmes, demanderez au Cœur sacré de Jésus de couronner son œuvre, et de combler ces généreux et saints désirs.

J. D.

(1) Dans ces Religieuses qui se dévouent si généreusement dans les Indes à toutes les privations et à toutes les fatigues de la vie du missionnaire, nos lecteurs auront sans doute reconnu les Religieuses de *Marie Réparatrice*.

# L'HISTOIRE DE LA COLONIE FRANÇAISE EN CANADA.

## INTRODUCTION.

FRANÇOIS Ier, ROI DE FRANCE,

ESSAYÉ A PLUSIEURS REPRISES D'ÉTABLIR UNE COLONIE EN CANADA POUR  
Y PORTER LA FOI CATHOLIQUE.

### I.

Le Canada déjà connu des Français avant que Cartier y pénétrât.

Jacques Cartier est généralement regardé comme le premier qui ait pénétré dans l'intérieur du Canada, quoique ce pays fût déjà connu des Français avant les voyages qu'il y fit au seizième siècle. Longtemps auparavant, des navigateurs de Dieppe, de Saint-Malo, de La Rochelle, de Honfleur et d'autres ports de France y allaient tous les ans, pour en rapporter de la morue dont ils nourrissaient toute l'Europe ; et comme ils désignaient ces pays lointains sous le nom général de *Terres neuves*, qui est resté à l'île de ce nom, ils étaient appelés eux-mêmes *terres-neuviens*. De là, les mariniers normands, bretons et basques avaient-ils imposé des noms à plusieurs ports de ces terres avant que Jacques Cartier y pénétrât ; et parce que les Basques ne fréquentaient ces contrées que pour en apporter de la morue, ils leur donnèrent le nom de *Bacallos*, de celui de *bacaillos*, qui signifie *morue* dans leur langue. Il est même à remarquer que lorsque, après les voyages de Jacques Cartier, on commença à faire des établissements dans ce pays, on trouva que les sauvages des terres voisines de ces pêcheries appelaient eux-mêmes la morue *bacaillos*, quoique, dans leur langue, son nom fût *apègé*, et qu'enfin le langage de ces terres était à moitié basque : ce qui montre assez que, depuis longtemps, les Basques avaient coutume de les fréquenter. (1) On tient, en effet, que ce furent des Basques qui, en poursuivant la baleine, découvrirent, cent ans avant la navigation de Christophe Colomb, le grand et le petit banc des morues, aussi bien que le Canada et la terre neuve de Bacallos ; et qu'un Basque terre-neuvier apporta à Colomb la première nouvelle de cette découverte. C'est ce que témoignent plusieurs cosmographes, entre autres Antoine Magin ; Corneille Wytflicet, Flamand ; et Antoine Saint-Romain, dans l'histoire des Indes.

(1) Le Père Charles Lalemant écrivait de Québec, en 1626 : " Les sauvages de " ce pays appellent le soleil *Jésus* ; et l'on tient ici que les Basques, qui y ont ci-devant " habité, sont les auteurs de cette dénomination."



## II.

François Ier essaye de former une colonie en Canada pour y porter le Catholicisme.

Quoique le Canada fût déjà connu, personne en France n'avait songé encore à y former quelque établissement ; les marins, qui seuls le fréquentaient, n'ayant d'autre ambition que d'en rapporter de la morue, et par occasion quelques pelleteries. Mais au seizième siècle, François Ier, roi de France, ayant en vue une plus noble fin, tenta d'y former des colonies, à l'exemple de ce qu'avaient déjà fait dans l'Amérique méridionale les rois d'Espagne et de Portugal. *Quoi*, disait-il en plaisantant, *ces princes se partagent tranquillement entre eux le nouveau monde ! je voudrais bien voir l'article du testament d'Adam qui leur lègue l'Amérique !* Cette réflexion, assez naturelle dans la bouche d'un homme d'esprit tel que François Ier, aurait bien pu faire naître en lui le désir de quelque tentative hasardeuse. Elle ne fut pas pourtant le motif principal qui fit prendre à ce prince et à plusieurs de ses successeurs la résolution d'établir en Canada une colonie ; et ce motif ne peut pas être problématique, après qu'eux-mêmes l'ont exposé, dans leurs lettres royales de commission, aux navigateurs qu'ils envoyèrent dans ces contrées. Il est certain, et personne ne l'a nié jusqu'ici, que, se glorifiant du titre de *Rois très-chrétiens* et de *Fils aînés de l'Eglise*, ces princes eurent pour motif principal, dans les dépenses considérables qu'ils firent, l'espérance de porter en Canada la connaissance du Rédempteur, et d'y étendre les limites de l'Eglise catholique. Ils n'ignoraient pas que, en ordonnant à ses apôtres et à leurs successeurs d'*enseigner toutes les nations de la terre, de les baptiser au nom du Père et du Fils, et du Saint-Esprit*, le divin Rédempteur des hommes avait indirectement invité les princes chrétiens, dépositaires de sa puissance, à préparer les voies à l'Evangile, en lui frayant le chemin dans les pays lointains où il n'a pas encore pénétré ; et tel fut, en effet, le dessein que se proposèrent les rois de France, en essayant, à plusieurs reprises, d'établir des colonies en Canada. Quel plus noble usage pouvaient-ils faire de leur puissance, que de s'en servir ainsi, non comme les conquérants, pour ravager des provinces ; mais comme des envoyés célestes, pour procurer aux hommes les biens véritables qui, seuls, pouvaient les rendre heureux, même dès cette vie ? C'est la réflexion pleine de religion et de sagesse que fait Champlain. Après avoir rappelé " que nos rois ont arboré l'étendard " de la Croix dans ces lieux, pour y planter la foi chrétienne," il ajoute : " Les lauriers les plus illustres que les princes et les rois peuvent acqué- " rir dans ce monde, sont ceux qui leur méritent des couronnes au ciel, " lorsque, par leur travail et leur piété, ils attirent à la profession de la " religion catholique, apostolique et romaine, un grand nombre d'âmes qui " vivaient sans foi, sans loi, sans connaissance du vrai Dieu. Car la prise

“ des forteresses, ni le gain des batailles, ni la conquête des pays ne sont  
 “ rien en comparaison du salut des âmes et de la gloire de Dieu ; et la  
 “ conversion d'un (seul) infidèle vaut mieux que la conquête d'un  
 “ royaume.” Lescarbot, qu'on sait avoir été un assez mauvais catholique,  
 et qui, par conséquent n'est pas suspect en cette matière, frappé de la  
 pureté des motifs qui dirigèrent ces monarques français, n'a pu s'empêcher  
 de leur rendre ce témoignage : “ Nos rois, en se mettant en mouvement  
 “ pour les découvertes, ont eu une autre fin que nos voisins (les Anglais et  
 “ les Hollandais). Car je vois par leurs commissions qu'ils ne respirent  
 “ que l'avancement de la religion chrétienne, sans aucun profit pré-  
 “ sent.”

## III.

Cartier se proposait de frayer les voies à l'Eglise catholique en Canada.

Les navigateurs envoyés en Canada par François Ier ne se proposèrent non plus d'autre fin principal dans leurs découvertes. Jean Verazzani, Florentin, parti, suivant Lescarbot, en 1520, pour découvrir “ des terres  
 “ neuves qui ne fussent occupées par aucun prince chrétien,” c'est-à-dire où la foi ne fût pas encore censée établie, faisait remarquer à ce prince, dans la relation qu'il lui adressa de Dieppe, le 8 juillet 1524, que si les peuples sauvages qu'il venait de découvrir, n'avaient ni temple, ni lieu de prière, et semblaient dépourvus de toute religion, ils étaient néanmoins susceptibles d'être instruits dans les mystères de la foi et d'être formés aux pratiques de la piété ; attendu, ajoutait-il, que “ tout ce qu'ils nous voyaient faire à nous, chrétiens, d'exercices religieux, ils le faisaient avec  
 “ la même ferveur que nous le faisons.” Le plus célèbre de ces navigateurs, Jacques Cartier, dans la relation de son deuxième voyage, a exprimé avec plus d'énergie et d'étendue qu'aucun autre, les motifs religieux qui lui avait fait entreprendre cette difficile et périlleuse tentative. Les paroles de sa relation, où il découvre son attachement à la foi catholique et son zèle à la répandre, sont trop remarquables, pour ne pas les rapporter ici ; et, par là, nous suppléerons en partie à l'infidélité de Lescarbot, qui les a déloyalement supprimées dans l'édition de la relation de Cartier, insérée à son *Histoire de la Nouvelle-France*.

Dans la dédicace de cette relation, Jacques Cartier, s'adressant à François Ier, lui parle en ces termes : “ Considérant, ô mon très-redouté  
 “ Prince, les grands biens et les dons de grâce qu'il a plu à Dieu de faire  
 “ à ses créatures, je vois que le soleil, qui chaque jour se lève à l'orient et  
 “ se couche à l'occident, faisant le tour de la terre, donne sa lumière et  
 “ sa chaleur à tout le monde : à l'exemple de quoi, je pense, en mon simple  
 “ entendement, qu'il plaît à Dieu, par sa divine bonté, que toutes les  
 “ créatures humaines qui habitent sur le globe de la terre, aient connais-

“ sance et créance de notre sainte foi, comme elles ont la vue et la con-  
 “ naissance du soleil. Elle a été semée et plantée en la Terre-Sainte, qui  
 “ est dans l’Asie, à l’orient de notre Europe ; depuis, elle a été portée  
 “ jusqu’à nous, dans la succession des temps ; et enfin, de notre Europe  
 “ passera en Occident, à l’exemple de cet astre qui porte ainsi dans tout  
 “ le monde sa clarté et sa chaleur.

“ Pareillement (à ce qui arrive quelquefois au soleil) nous avons vu  
 “ notre très-sainte foi, à l’occasion des méchants hérétiques, ces faux  
 “ législateurs, comme maintenant les luthériens, s’éclipser en quelques  
 “ lieux et ensuite reluire soudain et montrer sa clarté avec plus d’éclat  
 “ qu’auparavant. C’est que les princes chrétiens, ces vrais appuis de  
 “ l’Église catholique, contrairement à ce que font les enfants de Satan,  
 “ s’efforcent de jour en jour de l’augmenter et de l’accroître, ainsi qu’a  
 “ fait Sa Majesté Catholique le roi d’Espagne, dans les terres qui ont été  
 “ découvertes par son commandement, lesquelles auparavant nous étai-  
 “ inconnues, comme la Nouvelle-Espagne, l’Isabelle, la Terre-Ferme et  
 “ autres, où l’on a trouvé des peuples innombrables qui ont été amenés à  
 “ notre très-sainte foi.

“ Et maintenant, en la présente navigation, faite par votre royal com-  
 “ mandement, pour la découverte des terres occidentales, auparavant  
 “ inconnues à vous et à nous, vous pourrez voir (par cette relation) la  
 “ bonté et la fertilité de ces terres, la quantité innombrable de peuples qui  
 “ les habitent, leur bonté, leur douceur et aussi la fécondité du grand  
 “ fleuve qui les arrose, le plus vaste, sans comparaison, que l’on sache  
 “ avoir jamais vu ; lesquels avantages donnent une espérance certaine de  
 “ l’augmentation future de notre très-sainte foi.”

Ce zèle à répandre la foi catholique, que Jacques Cartier témoignait ainsi dans ses écrits, il le confirme par toute sa conduite dans ses voyages. En lui on voit un fervent catholique, on dirait même un missionnaire zélé, qui ne respire que la conquête des âmes ; en sorte que, quand il ne nous aurait pas découvert lui-même ses propres sentiments, comme il l’a fait dans sa relation, ils paraîtraient assez par le détail de tout ce qu’ils lui ont inspiré dans ces terres lointaines, ainsi que nous allons le démontrer en racontant ses divers voyages en Canada.

#### IV.

Premier voyage de Cartier en Canada. Sauvages accoutumés déjà à trafiquer avec les Européens.

Né à Saint-Malo le 31 décembre 1494, Jacques Cartier épousa, en 1519, Catherine Desgranges, fille de Jacques Desgranges, connétable ou gouverneur de cette ville ; et par l’intermédiaire de l’amiral de France, de Brion-Chabot, et du vice-amiral le sieur de la Meilleraye, il se fit pro-

poser au roi François Ier pour aller sur la trace de Verazzani. Ce prince, malgré le peu de succès des expéditions précédentes, ne laissait pas de nourrir toujours dans son cœur l'espérance de porter la foi chrétienne en Canada ; il faisait même élever et instruire dans la religion catholique, comme lui-même nous l'apprend, plusieurs sauvages de ce pays, que ses navigateurs lui avaient amenés, se proposant de les y renvoyer ensuite avec des colons français, pour que ces sauvages pussent faciliter, comme interprètes, la conversion des autres (\*). Il agréa donc la demande qui lui fut faite en faveur de Jacques Cartier, et lui donna, pour cette expédition, deux vaisseaux de soixante tonneaux chacun, et soixante et un hommes d'équipage (\*\*). C'était en l'année 1534. Cartier pénétra le golfe du fleuve appelé ensuite de Saint-Laurent, le parcourut, tant du côté du sud que du côté du nord. Au sud, il entra dans une baie fort profonde, où il souffrit beaucoup des ardeurs du soleil, ce qui lui fit donner le nom de *golfe des Chaleurs*, qu'elle a conservé jusqu'à ce jour (\*\*\*). Nous ne le suivrons pas dans les détails de la relation qu'il nous a donnée de ce voyage. Nous ferons seulement observer qu'il avait conduit des prêtres avec lui, et que, comme bons catholiques, lui et les siens ne manquaient pas d'assister au saint sacrifice de la messe, les jours de dimanche, les fêtes des apôtres celles et de Marie (\*\*\*\*). C'est ce qu'on doit conclure de la dévotion qu'ils eurent d'y assister le jour de Saint-Barnabé et celui de l'Assomption de cette année 1534 ; ce qu'ils faisaient même quelquefois les jours ordinaires, comme le 6 juillet suivant, qui fut celui de l'Octave de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Nous ne passerons pas non plus sous silence une autre particularité de ce voyage, qui confirme ce que

(\*) Déjà, sous Louis XII, le capitaine Thomas Aubert, de Dieppe, avait aussi ramené de ce pays, en 1508, des sauvages qu'il avait fait voir avec admiration et applaudissement à toute la France.

(\*\*) " Nous partîmes avec deux navires, chacun d'environ soixante tonneaux, et armé de soixante et un hommes." Ces dernières paroles de Jacques Cartier, que Ramusio a traduit par *armate ciascuna di sessant' uno huomo*, ont fait croire à plusieurs écrivains que Cartier avait en effet avec lui cent vingt-deux hommes, soixante et un dans chacun des deux vaisseaux. Il nous semble qu'il n'en avait que soixante et un en tout ; et Les-carbot paraît confirmer cette interprétation en disant : " Cartier eut la charge de deux vaisseaux de chacun soixante tonneaux, garnis de soixante-un hommes." On doit le conclure ainsi du second voyage de Jacques Cartier, puisqu'ayant alors un armement plus considérable et trois vaisseaux du poids de 200 à 220 tonneaux, il ne comptait cependant en tout que cent dix hommes, lui compris.

(\*\*\*) André Thevet, natif d'Angoulême, rapporte, dans *les Singularités de la France antarctique*, publiées en 1558, avoir appris de la propre bouche de Jacques Cartier les particularités de ce voyage, et de celui que Cartier fit encore l'année suivante, 1535. Ce sont les seuls qu'il lui attribue, ce qui semble indiquer qu'ils conversèrent ensemble, avant que Cartier eût entrepris son troisième voyage, que Thevet paraît avoir ignoré, aussi bien que le quatrième.

(\*\*\*\*) Voyez la note VII à la fin du 1er volume de l'histoire de la colonie française en Canada.

nous avons dit plus haut, touchant la connaissance que les Français avaient de ces nouvelles terres, avant que Jacques Cartier y naviguât. Il rapporte que quelques sauvages, ayant aperçu les hommes de son équipage, prirent d'abord la fuite ; mais qu'ensuite ces indigènes, leur montrant des peaux de peu de valeur dont ils se couvraient, leur indiquèrent par signes qu'ils étaient venus pour trafiquer avec eux : ce qui donne assez à entendre qu'ils étaient accoutumés déjà au trafic avec les pêcheurs français qui venaient sur leurs côtes pour la pêche de la morue. En effet, Jacques Cartier ayant envoyé à terre plusieurs des siens, avec des couteaux et d'autres objets semblables, ces sauvages se mirent d'eux-mêmes à trafiquer avec eux, de la main à la main, leur donnant des pelleteries en échange des objets qu'ils recevaient d'eux. Le lendemain, ils vinrent au nombre de plus de trois cents, tant hommes que femmes et enfants, et montrèrent tant de joie d'avoir les objets qu'on leur offrit, qu'ils donnèrent en échange non-seulement tout ce qu'ils avaient apporté de pelleteries, mais même les vêtements qui les couvraient, ce qui pourtant, dit Jacques Cartier, était de peu de valeur.

## V.

Cartier espère que les sauvages pourront être amenés au Christianisme.

Cet empressement à venir auprès des Français réjouit beaucoup Cartier lui-même : “ Nous connûmes (par là), dit-il, que cette nation se pourrait aisément convertir à notre foi ;” et, dans cette espérance, il fit faire, le 24 juillet, une croix haute de trente pieds, au milieu de laquelle était un écusson avec trois fleurs de lis ; et au-dessus, cette inscription taillée dans le bois : *Vive le Roi de France!* Cette croix fut élevée et plantée par son ordre, en présence de plusieurs sauvages qui semblaient fort curieux de savoir ce qu'elle signifiait ; du moins, ils la considérèrent beaucoup, et quand on la faisait, et quand on la planta. “ L'ayant levée en haut, rapporte Jacques Cartier, nous nous agenouillâmes tous, ayant les mains jointes, l'adorant à la vue de ces sauvages ; et nous leur fûmes signe, en regardant et en leur montrant le ciel, que d'elle dépendait notre rédemption : ce qui les émerveillait beaucoup, se tournant entre eux (les uns vers les autres), puis regardant cette croix (\*).” Cartier ajoute ici une circonstance qui montre que ces sauvages ayant vu faire le signe de la croix aux pêcheurs français, qui peut-être s'étaient efforcés de le leur apprendre, avaient très-bien conservé le souvenir de cette marque de religion. C'est qu'après la plantation de la croix, et lorsque les Français furent retournés à leur navire, le chef de ces sauvages étant allé à eux dans une barque, avec ses trois fils et son frère, se mit à leur faire une

(\*) Voyez la note XII à la fin du 1er volume de l'histoire de la colonie française en Canada.

longue harangue qu'ils ne comprirent pas ; mais, leur montrant cette croix de la main, il en faisait avec deux de ses doigts le signe sur lui-même.

## VI.

Cartier enlève deux sauvages et revient en France.

Cependant, à l'exemple des navigateurs ses devanciers, Jacques Cartier désirait vivement de conduire à François Ier quelques sauvages ; et il crut devoir profiter pour cela de la circonstance dont nous parlons. La harangue étant donc finie, il attira adroitement auprès de ses navires les cinq qui étaient venus le voir, et les contraignit même d'y entrer, ce qui les étonna beaucoup. Il leur donna d'abord à manger et à boire, les combla ensuite chacun de témoignages d'amitié, enfin il fit entendre au chef qu'il désirait d'emmener deux de ses fils en France ; et qu'ils les lui ramènerait dans ce même port. C'étaient Taiguragny et Domagaya, dont nous aurons occasion de parler dans la suite. Incontinent on les habilla l'un et l'autre à la française, leur mettant sur le corps une chemise à chacun, une casaque de couleur et une toque rouge, avec une chaîne de laiton au cou, travestissement qui parut les rendre très-contents. Ces sauvages remirent leurs vieux habits aux trois autres, qui, après qu'on leur eût distribué à chacun une hache et quelques couteaux, s'en retourneront fort joyeux. Peu après leur départ, il arriva au navire six canots, chargés chacun de cinq ou six sauvages qui venaient dire adieu aux deux autres et leur apporter du poisson. Ils leur tinrent plusieurs discours, auxquels Cartier et les siens ne comprirent rien ; seulement ils commurent, par les signes que faisaient ces sauvages, qu'ils n'ôteraient point la croix qu'on avait plantée. Enfin le lendemain de ce jour, c'est-à-dire, le 25 juillet, Cartier quitta cette côte, et après avoir parcouru et reconnu les plages d'alentour, craignant que les vents, qui commençaient à s'élever, ne l'empêchassent de retourner en France et ne l'obligeassent à passer l'hiver en Canada, il résolut de partir, Il partit en effet, le jour de l'Assomption, lui et les siens ayant assisté à la sainte messe ; et, après bien des périls, “ que nous supportâmes par l'aide de “ Dieu, dit-il, nous arrivâmes, le cinquième jour de septembre, au port de “ Saint-Malo, d'où nous étions partis.

## VII.

Cartier renvoyé en Canada, avec ordre de pénétrer dans l'intérieur de ce pays.

François Ier, à qui il rendit compte de ses découvertes, voulut qu'il les poursuivît dans l'intérieur des terres, et notamment à Hochelaga, bourgade dont les deux sauvages amenés en France avaient beaucoup parlé à Cartier. Le prince fournit donc l'année suivante, 1535, un armement plus considérable composé de trois vaisseaux, l'un de cent à cent vingt ton-

neaux, appelé *la Grande-Hermine*, un autre de soixante, appelé *la Petite-Hermine*, et le troisième nommé *l'Émérillon*, de quarante tonneaux, qui portaient en tout cent dix hommes. Cartier, qui nous a donné une relation détaillée de ce voyage, nous apprend que, avant de partir de Saint-Malo, lui et tous ceux qui devaient l'accompagner, s'étant confessés, participèrent à la sainte Eucharistie dans l'église cathédrale, le jour anniversaire de la Pentecôte, où les apôtres avaient commencé d'annoncer l'Évangile aux nations ; et que, pour attirer la bénédiction de Dieu sur la sainte expédition qu'ils allaient entreprendre, il voulut qu'ils reçussent celle de l'évêque du lieu, le vénérable Denis Briçonnet. Ce fervent prélat, aussi charitable pour les autres que dur et austère pour lui-même, et vraiment digne des temps apostoliques, leur accorda cette faveur, dans le chœur même de sa cathédrale, où Cartier les avait fait tous mettre en rang. Nous remarquerons encore que ce pieux capitaine s'était pourvu de prêtres, comme dans la précédente navigation, et qu'il portait avec lui divers objets de piété pour les distribuer aux sauvages, ainsi qu'une statue de la très-sainte Vierge pour son usage et celui des siens. Enfin, les trois bâtiments partirent de Saint-Malo, le 19 mai, et, après avoir été séparés par d'effroyables tempêtes, ne se réunirent que le 26 juillet suivant, au lieu même désigné pour le rendez-vous.

## VIII.

Cartier remonte le fleuve du Canada et impose le nom à plusieurs lieux.

C'était le golfe du fleuve, appelé jusqu'alors fleuve du Canada, que Cartier avait dessein de remonter, ce qu'il n'avait pu faire l'année précédente. Le 1er août, un gros temps l'obligea de s'abriter dans un port situé à l'entrée du fleuve, du côté du nord ; il le nomma le *havre Saint-Nicolas* et y planta une croix ; et le 10 du même mois, fête de St. Laurent, étant rentré dans le golfe, il le nomma du nom de ce saint martyr, ce qui insensiblement a fait appeler aussi du nom de *Saint-Laurent* le fleuve qui s'y décharge. Le 15, Cartier s'approcha de l'île d'Anticosti, qu'il nomma *de l'Assomption*, à cause de la solennité de ce jour. Les trois navires remontant ensuite le fleuve mouillèrent auprès d'une île, qu'il nomma *l'île aux Coudres*, parce qu'il y trouva beaucoup de coudriers ; et il fait remarquer que le 7 de septembre, où l'on célébrait alors la fête de la Nativité (\*), ils ne partirent de ce lieu qu'après avoir oui la sainte messe. C'est ici la première fois où nous trouvons que le saint sacrifice ait été offert dans l'intérieur des terres du Canada ; et l'on dirait qu'en répandant alors

(\*) Le savant pape Benoît XIV fait remarquer que la fête de la Nativité de Marie n'a pas toujours été célébrée le 8 de septembre ; et, en effet, on la trouve marquée au 7 de ce mois dans plusieurs anciens martyrologes auxquels on se conformait encore, en Bretagne, du temps de Jacques Cartier.

les prémices des grâces qu'il destinait à ce pays, le sauveur ait voulu donner une bénédiction particulière à cette île privilégiée, où l'on sait, par une heureuse et constante expérience, que la piété et la foi se sont conservées plus vives que partout ailleurs dans les environs. Plus loin, Cartier rencontra une autre île beaucoup plus grande, toute couverte de bois et de vignes : c'est l'île qu'il appela d'Orléans, nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Il témoigne que le pays ne commençait qu'à cet endroit à être appelé Canada. Cependant Lescarbot, qui le parcourut ensuite, assure que les peuples de Gaspé et de la baie des Chaleurs, se disaient Canadaquois, pour signifier que toute cette étendue de pays s'appelait Canada (\*). En remontant ainsi le fleuve, Jacques Cartier ne se proposait pas seulement de reconnaître le pays, il voulait surtout aller à la bourgade d'Hochelaga, dont lui avaient beaucoup parlé ses deux sauvages qui, ayant appris un peu de français, pouvaient lui servir d'interprètes auprès des habitants de ce lieu.

## IX.

Cartier abrite deux de ses vaisseaux près de Stadaconé, dont le chef veut le dissuader d'aller à Hochelaga.

Dans ce dessein, il côtoya l'île d'Orléans ; et au bout de cette île, ayant trouvé une petite rivière qui lui parut propre à servir de port à ses bâtimens, il s'y arrêta et la nomma *rivière de Sainte-Croix*, à cause de la fête qu'on célébrait ce jour-là, 14 septembre. Les sauvages d'une peuplade voisine appelée Stadaconé, instruits de son arrivée, accoururent au

(\*) Quelques-uns font venir cette dénomination du mot iroquois *Kanata*, qui signifie un amas de cabanes ou villages ; et avec d'autant plus de vraisemblance, que les Hurons, qu'on dit avoir autrefois habité ce pays, emploient souvent le D, là où les Iroquois se servent du T ; en sorte que le mot *Kanata* des Iroquois reviendrait à celui de *Canada*, dans la langue des Hurons, pour signifier un village ou une bourgade. Cette origine paraît être bien mieux fondée qu'une autre plus répandue, qui ferait venir le nom de Canada de deux mots espagnols, *aca, nada*. On supposerait que les Castillans, étant entrés dans ce pays avant Jacques Cartier, et n'y ayant aperçu aucune apparence de mine, auraient prononcé plusieurs fois ces deux mots : *Aca, nada : Ici, rien* ; et que les sauvages auraient répété, depuis ce temps-là, ces mêmes mots aux Français, ce qui aurait fait croire à ceux-ci que Canada était le véritable nom du pays. Mais puisque les sauvages de Gaspé et de la baie des Chaleurs, non moins que ceux des deux rives du fleuve Saint-Laurent, plus rapprochés du golfe, se donnaient à eux mêmes le nom de *Canadaquois*, on ne peut pas supposer raisonnablement que les Castillans aient fait adopter unanimement ce nom par tous ces peuples. D'ailleurs, pour que les Espagnols pussent assurer qu'il n'y avait point de mines d'or ou d'argent dans ce pays, il n'aurait pas suffi qu'ils naviguassent sur le golfe, il eût fallu faire des fouilles en divers endroits des terres, et c'est ce qu'aucun d'eux n'a jamais fait, si nous nous en rapportons aux monuments de l'histoire. Nous regardons donc comme très-bien fondée l'opinion qui fait dériver le mot *Canada* de la langue huronne ou de la langue iroquoise ; et nous inclinons d'autant plus vers ce sentiment que Jacques Cartier, dans le petit nombre de mots sauvages qu'il a recueillis, n'a pas oublié celui de *Canada* ou *Kanata* pour signifier une ville.



nombre de plus de cinq cents, avec leur chef nommé Donnacona, et qualifié du titre d'Agouhanna, qui en langue huronne, signifie grand ou chef. Il visita plusieurs fois Jacques Cartier et put même s'entretenir avec lui, par le moyen des deux sauvages dont nous avons parlé. Mais ceux-ci ayant averti Donnacona que Cartier voulait aller à Hochelaga, cette nouvelle parut inquiéter le sauvage ; peut-être parce qu'il aurait voulu profiter seul des avantages qu'il se promettait du séjour de ces étrangers dans son pays. Il mit donc tout en œuvre pour le dissuader de son dessein, lui exagérant la difficulté du fleuve, et usa même d'un stratagème ridicule pour lui faire croire que leur dieu avait assuré que ces étrangers mourraient tous s'ils allaient à Hochelaga, tant il y avait, disait-il, de glace et de neige dans ce pays. En entendant ce discours, Cartier et les siens ne purent s'empêcher de rire ; ils répondirent que ce prétendu dieu n'était qu'un sot qui ne savait ce qu'il disait, et que le temps leur serait favorable. Enfin Donnacona, ne pouvant le faire changer de résolution, prit le parti de défendre aux deux sauvages venus de France de l'accompagner dans son voyage, quoique Cartier assurât qu'il ne ferait que voir Hochelaga et s'en reviendrait aussitôt. Comme l'intention de ce navigateur, en arrivant à Sainte-Croix, était de partir sans délai pour Hochelaga, il avait mis dans cette rivière ses deux plus gros vaisseaux, et laissé l'*Emerillon* dans la rade. Il partit, en effet, sur ce dernier, le 19 septembre, avec tous les gentilshommes qui l'accompagnaient, cinquante mariniers, et deux barques ou chaloupes.

## X.

Cartier remonte le fleuve jusqu'à Hochelaga.

Dans leur voyage, ils apercevaient sur les rives du fleuve un grand nombre de cabanes habitées par des sauvages adonnés à la pêche, qui leur apportaient du poisson pour avoir en échange des couteaux ou d'autres objets. Ils remontaient ainsi le fleuve lorsque, le 28 septembre, l'*Emerillon* étant arrivé au lac appelé aujourd'hui de Saint-Pierre, et ayant pris apparemment le chemin du nord au lieu de celui du midi, il fut arrêté dans sa marche. Ne pouvant donc passer outre, Cartier arma ses deux barques et les chargea de vivres, autant qu'elles purent en contenir, afin d'aller le plus avant qu'il pourrait dans ses découvertes. Le lendemain, il partit avec quelques-uns des gentilshommes, Claude du Pont-Briant, échanson du Dauphin, Charles de la Pommeraie, Jean Gouyon, Jean Pouillet et vingt-huit mariniers, y compris Marc Jalobert, capitaine de la *Petite-Hermine*, et Guillaume Le Breton, capitaine de l'*Emerillon*, l'un et l'autre aux ordres de Jacques Cartier. En remontant le fleuve, ils rencontrèrent, comme auparavant, des sauvages qui, leur apportant du poisson et d'autres vivres, témoignaient, par les danses auxquelles ils se livraient en leur pré-

sence, une grande joie de la venue de ces étrangers ; et Cartier, pour les attirer plus aisément et les tenir en amitié avec lui, ne manquait pas de leur distribuer en retour des couteaux, des objets de dévotion et d'autres petits présents qui, par leur nouveauté, causaient une singulière satisfaction à ces barbares. Après avoir ainsi remonté le fleuve jusqu'au samedi 2 octobre, ils arrivèrent près d'Hochelaga, à un endroit si rapide, qu'ils se virent contraints de s'arrêter. "C'est un saut d'eau, dit Jacques Cartier, le plus impétueux qu'on puisse voir, lequel il nous fut impossible de passer." Il désigne ici les cascades appelées ensuite de la Chine.\*

## XI.

Les habitants d'Hochelaga accourent pour saluer Cartier.

On comprend assez que ces deux barques qui faisaient ainsi voile sur le fleuve devaient naturellement exciter l'étonnement et piquer la curiosité des habitants du lieu, qui peut-être n'avaient jamais rien vu de semblable. Aussi accoururent-ils au nombre de plus de mille personnes, tant hommes que femmes et enfants. "Ils nous firent un aussi bon accueil, dit Jacques Cartier, que jamais père n'en fit à ses enfants, témoignant une joie merveilleuse, les hommes dansant en une bande, les femmes en une autre, et les enfants aussi. Ils nous apportèrent quantité de poissons, ainsi que du pain fait avec du gros mil (ou blé d'Inde), et les jetaient à l'envi dans nos barques, en sorte que tous ces vivres semblaient tomber de l'air." Voyant la joie de ce peuple, Cartier descendit à terre accompagné de plusieurs de ses gens ; et tout aussitôt les sauvages s'attroupèrent autour de chacun d'eux sur le rivage, en leur donnant mille témoignages d'amitié ; tandis que, de leur côté, les femmes qui tenaient des enfants dans leurs bras les leur présentaient pour qu'ils les touchassent. Cette fête publique dura une demi-heure et au-delà. Touché de leur bonne volonté pour lui et de leurs largesses, Cartier fit ranger et asseoir toutes les femmes, et leur distribua des chapelets d'étain ou d'autres menus objets, et donna des couteaux à une partie des hommes ; puis il se retira à bord de ses barques pour souper et passer la nuit. Le peuple, pendant cette nuit, demeura sur le bord du fleuve, à l'endroit le plus voisin des barques, faisant des feux de réjouissance, se livrant à des danses en signe d'allégresse et saluant ces étrangers en criant à chaque instant : *Aguiazé*, qui est chez eux, selon Jacques Cartier, une expression de salut et de joie.

## XII.

Cartier se rend à Hochelaga.

Le lendemain dimanche, dès le grand matin, Cartier prit son habit

(\*) Voyez la note II à la fin du 1er volume de l'histoire de la colonie française en Canada.

d'ordonnance, et fit mettre en ordre ses gentilshommes et ses mariniers, afin d'aller visiter Hochelaga et reconnaître la montagne auprès de laquelle était située cette bourgade. Il laissa huit de ses matelots pour garder les barques, et partit avec tous les autres, étant conduit par trois sauvages d'Hochelaga. Dans leur marche, ils ne furent pas peu surpris de trouver le chemin aussi battu que le serait une route ordinaire dans un pays civilisé ; de voir la fertilité de la plaine, et de rencontrer des chênes aussi beaux que ceux des forêts de France, au-dessous desquels la terre était toute couverte de glands. Lorsqu'ils eurent fait environ une lieue et demie, ils trouvèrent un des principaux du village d'Hochelaga avec plusieurs autres sauvages qui les attendaient ; et cet homme leur fit signe de se poser auprès d'un feu allumé sur le chemin. Là, il leur adressa une harangue, comme c'est la coutume des sauvages, pour exprimer sa joie et faire connaissance avec eux, et les combla de marques d'amitié. En témoignage de la sienne, Cartier lui donna deux haches et deux couteaux ; et comme le motif qui l'amenait était de contribuer à la conversion de ces peuples, il donna encore à ce chef, qu'il qualifie l'un des principaux seigneurs d'Hochelaga, une croix sur laquelle était l'image du Sauveur crucifié. En lui présentant cet objet de piété, il le lui fit baiser d'abord, et ensuite le mit au cou de ce sauvage, qui lui en rendit incontinent des actions de grâces (\*). Continuant leur route, Cartier et sa suite commencèrent à trouver, à une demi-lieue de là, des terres labourées et une grande et belle campagne, très-fertile, pleine de blé d'Inde, au milieu de laquelle s'élevait Hochelaga.

## XIII.

## Description d'Hochelaga. Manière de vivre de ses habitants.

Cette bourgade, qui avait la forme ronde, dans son pourtour était défendue par une palissade formée de diverses pièces de bois, dont l'assemblage donnait à la coupe de cette clôture l'air d'une espèce de pyramide. Elle avait trois parties : celle d'en bas était disposée en talus ; celle du milieu formait une ligne perpendiculaire, et celle du haut se composait de pièces de bois qui se croisaient avec celles de l'intérieur. Le tout avait environ la hauteur de deux lances. On n'y entrait que par une

(\*) Un écrivain remarquable de notre époque, l'auteur des *Navigateurs français*, M. Léon Guérin, dans l'itinéraire qu'il a donné de Jacques Cartier, n'a pu s'empêcher de laisser échapper ici ses sentiments d'admiration. "Le voilà donc, le grand homme, car ce nom lui appartient à bon droit ; le voilà donc à Hochelaga, le terme de ses vœux et de ses recherches. Ici, tout le charme et l'enchantement. Son enthousiasme lui représente cette terre comme française et chrétienne ; il la conquiert du regard à son pays et à sa religion. Il rencontre un des chefs d'Hochelaga, et soudain il lui fit baiser un crucifix et le lui suspend au cou ; et bientôt on le verra, comme un apôtre de la foi, demander en quelque sorte au ciel le don des miracles pour amener, par des effets évidents, la conversion des peuples du nouveau monde."

une seule porte, que l'on fermait avec des barres. Sur cette porte, ainsi que sur diverses parties de la palissade, régnait des espèces de galeries chargées de roches et de cailloux, pour se défendre en cas d'attaque ; et tout auprès, étaient placées des échelles qui conduisaient aux galeries. Cette clôture renfermait environ cinquante maisons, longues chacune de cinquante pas au moins, et larges de douze à quinze, toutes construites en bois et couvertes de grandes écorces, artistement cousues les unes avec les autres. Chaque maison se divisait en plusieurs pièces, et dans le haut était un grenier pour y serrer le blé d'Inde destiné à faire le pain. Il y avait aussi dans ses maisons de grands vaisseaux de bois, semblables à des tonnes, où l'on mettait le poisson, surtout des anguilles, après les avoir fait sécher à la fumée durant l'été, dont on faisait ainsi de grandes provisions pour tout l'hiver. "Ce peuple, ajoute Jacques Cartier, ne s'adonne qu'au labourage et à la pêche, pour avoir de quoi vivre ; car ils ne font point de cas des biens de ce monde, n'en ayant aucune connaissance, et ne bougent pas de leur pays. Ceux d'Hochelaga ne sont pas en effet voyageurs comme ceux du Canada et du Saguenay (qui courent les bois pour la chasse), quoique ces Canadiens leur soient soumis, ainsi que huit ou neuf autres peuples qui sont sur le bord du grand fleuve (\*)." Cartier et sa suite étant donc arrivés auprès d'Hochelaga, un grand nombre de ses habitants vinrent à leur rencontre, et, selon leur coutume, leur firent beaucoup d'accueil. Les trois sauvages qui servaient de guides aux Français les conduisirent enfin au milieu de la bourgade, dans une place carrée, grande de chaque côté d'environ un jet de pierre et environnée de maisons ; et comme ces guides ne pouvaient leur parler que par gestes, ils leur firent signe de s'y arrêter.

## XIV.

Réception faite à Cartier, on lui amène le chef et d'autres infirmes pour qu'il les guérisse.

Aussitôt toutes les femmes et les filles de la bourgade s'assemblèrent dans la place, une partie d'entre elles chargées d'enfants qu'elles tenaient en

(\*) Parmi les coutumes des sauvages, celle qui frappa le plus Jacques Cartier par sa nouveauté et sa singularité, fut l'usage de la pipe à fumer, entièrement inconnu alors en France. Voici, dans son style naïf, la description qu'il en fait lui-même : "Les sauvages ont une herbe dont ils font grand amas, durant l'été, pour l'hiver, laquelle ils estiment fort, et en usent, les hommes seulement, en la façon qui suit. Ils la font sécher au soleil et la portent à leur col, renfermée en une petite peau de bête, au lieu de sac, avec un cornet de pierre ou de bois. Puis, à toute heure, ils font poudre de ladite herbe et la mettent à un des bords du cornet, puis ils mettent un charbon de feu dessus ; et par l'autre bout ils soufflent tant, qu'ils s'emplissent le corps de fumée, tellement qu'elle leur sort par la bouche et les narines, comme par un tuyau de cheminée. Ils disent que cela les tient sains et chaudement, et ne vont jamais sans lesdites choses. Nous avons expérimenté ladite fumée, et après l'avoir mise dans notre bouche, il semblait y avoir de la poudre de poivre, tant elle était chaude."

leurs bras, et toutes se mirent à leur donner les marques d'amitié ordinaires à ces peuples, pleurant de joie de les voir, et les invitant par signes à toucher leurs enfants. “Après quoi, dit Jacques Cartier, les hommes firent retirer les femmes et s’assirent tout autour de nous sur la terre, comme s’ils eussent voulu jouer un mystère (\*). Incontinent survinrent plusieurs femmes apportant chacune une natte carrée en forme de tapis, qu’elles étendirent sur la terre au milieu de la place, en nous invitant à nous mettre dessus.” Alors neuf ou dix hommes qui portaient le roi du pays, appelé aussi dans leur langue *Ajouhanna*, assis sur une grande peau de cerf, vinrent le poser sur ces nattes, en faisant signe à ces étrangers que c’était leur seigneur. Il n’avait pourtant rien dans ses vêtements qui le distinguât des autres, sinon autour de sa tête, et en guise de couronne, une espèce de lisière rouge faite de poils de hérisson ; et quoique cet homme n’eût qu’environ cinquante ans, il était tout perclus de ses membres. Après qu’il eût salué Jacques Cartier et tous ceux de sa suite, en leur témoignant, par des gestes fort expressifs, que leur venue lui était agréable, il montra ses bras et ses jambes à Cartier, le priant par signes de vouloir bien les toucher, comme s’il eût demandé sa guérison (\*\*). Cartier se mit alors à frotter avec ses mains les bras et les jambes de ce sauvage, et celui-ci, par reconnaissance, prit la lisière qu’il avait sur la tête et la lui donna. Aussitôt après on amena à Cartier plusieurs sauvages atteints de maladies ou d’infirmités diverses : des aveugles, des borgnes, des boiteux, d’autres impotents, dont quelques-uns étaient si âgés, que les paupières leur pendaient sur les joues ; et ils les asseyaient et les couchaient près de lui pour qu’il les touchât, “comme si Dieu, dit Cartier, fût descendu sur la terre pour les guérir.”

## XV.

Efforts de Cartier pour attirer sur ce peuple le bienfait de la foi.

Ne pouvant exprimer ses sentiments à ce peuple, dont il ignorait la langue, Jacques Cartier fit, dans cette circonstance, ce qu’aurait pu faire à sa place le missionnaire le plus zélé et le plus pieux. Dans l’impuissance où il était de leur parler de Dieu, il adressa à Dieu même des prières en leur faveur, et se mit à réciter le commencement de l’Evangile selon saint Jean : *In principio erat Verbum*. Il fit ensuite le signe de la croix sur tous ces malades, “prient Dieu, ajoute-t-il,

(\*) C’est-à-dire, comme s’ils eussent voulu leur donner quelque représentation historique, ainsi qu’on en jouait alors en France dans les circonstances extraordinaires, par exemple, lorsque les rois ou les princes faisaient leur entrée dans quelque grande ville : c’était ce que l’on appelait jouer un mystère.

(\*\*) Voyez la note IV à la fin du 1er volume de l’histoire de la colonie française en Canada.

qu'il leur donnât connaissance de notre sainte foi et de la passion de notre Sauveur, et leur accordât la grâce d'embrasser le christianisme et de recevoir le baptême." Mais comme ces actes de charité et de pitié semblaient n'avoir pour objet que les malades dont nous parlons, Cartier voulut demander à Dieu les mêmes faveurs pour tout ce peuple. Ayant donc pris un livre de prières, il lut intégralement et à haute voix tout le récit de la passion de Notre-Seigneur, afin que, s'il ne pouvait remplir l'esprit de ces sauvages de la connaissance de ce mystère adorable, la source et le motif de toutes les espérances du genre humain, au moins les paroles qui en expriment le récit frappassent leurs oreilles. Pendant cette lecture, tout ce pauvre peuple, dit-il, fit un grand silence, et ils furent merveilleusement bien attentifs, regardant le ciel, et faisant eux-mêmes des cérémonies pareilles à celles qu'ils nous voyaient faire."

## XVI.

Cartier distribue de petits présents aux sauvages et sort d'Hochelaga.

Cartier fit ensuite ranger tous les hommes d'un côté, les femmes d'un autre, et aussi les enfants à part, pour leur distribuer à chacun quelque petit présent. Aux principaux des sauvages et à d'autres, il donna des couteaux et des hachettes ; aux femmes, des chapelets et d'autres petits objets, et jeta dans la place, au milieu des enfants, des petites bagues et des *agnus Dei* d'étain qui excitèrent parmi eux une joie merveilleuse. Enfin, pour terminer sa visite, il ordonna à ses gens de sonner de la trompette et de jouer d'autres instruments de musique ; ce qui, par sa nouveauté, devait beaucoup frapper ces sauvages, et les remplit, en effet, d'étonnement et d'admiration. Comme il se retirait avec sa troupe en prenant congé de ce peuple, les femmes se mirent au-devant d'eux pour les arrêter, et leur présentèrent des vivres qu'elles avaient apprêtés pour eux : du poisson, du potage, des fèves, du pain et d'autres mets, pensant les faire dîner à la bourgade, comme c'était la coutume parmi les sauvages dans la réception des personnes de considération. Mais tous ces vivres n'étaient pas à leur goût, ayant été préparés sans sel, assaisonnement que les sauvages ne connaissaient pas ; Cartier et les siens remercièrent donc ces femmes, et leur indiquèrent par signes qu'ils n'avaient aucun besoin de manger. (\*)

## XVII.

Cartier monte sur la montagne, qu'il nomme Mont-Royal, et fait diverses questions sur le pays.

Etant sortis d'Hochelaga, ils furent conduits par plusieurs hommes et

(\*) Voyez la note V à la fin du 1er volume de l'histoire de la colonie française en Canada.

plusieurs femmes à la montagne voisine ; et arrivés sur cette hauteur, ils purent de là prendre connaissance du pays. Ils admirèrent la beauté des alentours, comme aussi le cours majestueux et la largeur du grand fleuve, qu'ils suivaient des yeux autant que leur vue pouvait s'étendre ; enfin l'impétuosité du saut où leurs barques étaient restées ; ce qui fut cause que Cartier, charmé des points de vue qu'il découvrait de là, nomma cette montagne le *Mont-Royal*, d'où est venu le nom de *Montreal* donné à l'île où cette petite montagne est assise. Les trois sauvages qui avaient conduit Jacques Cartier à Hochelaga lui firent comprendre par signes, à l'occasion du saut où il avait été contraint de s'arrêter, qu'il y avait trois autres sauts dans le fleuve. Cartier désirait savoir quelle distance il y avait de l'un à l'autre ; mais ni lui ni les siens ne purent comprendre la réponse qu'on leur fit. Seulement ils crurent entendre que, une fois ces sauts passés, on pouvait naviguer sur le fleuve pendant plus de trois lunes, c'est-à-dire pendant plus de trois mois. Alors ces sauvages, sans que Cartier leur eût fait aucune autre question par signes, prirent la chaîne d'argent de son sifflet, et un manche de poignard de laiton jaune comme de l'or, qui était au côté d'un de ses mariniers, et lui firent entendre que ces sortes de métaux se trouvaient en amont du fleuve ; ajoutant qu'il y avait là des hommes très-méchants, toujours en guerre les uns contre les autres. Mais, quelques signes qu'on leur fît pour connaître la distance qu'il y avait jusqu'à ce pays, on ne put le savoir. Cartier, leur présentant ensuite du cuivre rouge, leur demanda par geste si ce métal se trouvait aussi dans le même pays. Alors, se mettant à secouer la tête, ils lui donnèrent à entendre qu'il ne venait pas de là, et montrèrent le côté qui est à l'opposite.

## XVIII.

Cartier quitte Hochelaga et redescend à Stadaconé.

Cartier et sa suite descendirent ensuite de la montagne, pour s'embarquer et savoir promptement des nouvelles de *l'Émérillon*. Ils n'étaient pas sans crainte pour ce navire, à cause de sa charge et du peu de profondeur du fleuve dans le lieu où ils l'avaient laissé ; et ce fut sans doute ce motif qui les fit repartir le jour même de leur visite à Hochelaga, 3 octobre. Dans le trajet, depuis la montagne jusqu'à leurs barques, ils furent accompagnés par un grand nombre d'habitants d'Hochelaga, dont plusieurs, voyant ces étrangers fatigués du chemin, se mirent à les charger sur leurs épaules et les portaient comme auraient fait des bêtes de somme. Enfin arrivés à leurs barques, ils mirent à la voile, et le peuple, qui les accompagnait et témoignait un grand regret de leur départ, les suivit longtemps sur le rivage. Le lendemain, 4 octobre, (\*) il arrivèrent à leur navire,

(\*) Voyez la note VI à la fin du 1er volume de l'histoire de la colonie française en Canada.

auquel il n'était survenu aucun accident ; et s'y étant embarqués, ils descendirent jusqu'au lieu appelé dans la suite les *Trois-Rivières*. Là, Cartier ayant mis pied à terre sur celle des îles qui est la plus avancée dans le fleuve, il fit planter une croix, continua ensuite sa route et arriva heureusement le 11 vers ses deux autres navires. Il trouva que, durant son absence, ceux de ses gens restés pour les garder avaient construit, en face du lieu où ils étaient stationnés, une espèce de fort, ou plutôt une enceinte de grosses pièces de bois plantées debout, jointes les unes aux autres, et y avaient placé des pièces d'artillerie tout autour, afin de se défendre en cas d'attaque de la part des naturels du pays. (\*) Cette rivière, où Cartier devait passer l'hiver, et qu'il avait appelée de *Sainte-Croix*, n'est pas celle qui porte aujourd'hui ce nom, située à quinze lieues de Québec, en remontant le fleuve, mais bien celle qu'on appelle de *Saint-Charles*, qui se décharge dans le fleuve Saint-Laurent, à côté même de Québec.

## XIX.

Cartier s'efforce d'instruire de la religion les sauvages de Stadaconé.

Le lendemain de son arrivée, 12 octobre, il reçut la visite du chef du pays ; et, dans le séjour qu'il fit parmi ces sauvages, Cartier eut plusieurs fois occasion de s'entretenir avec eux de la nécessité de la foi chrétienne. A Hochelaga, il n'avait pu se faire entendre que par signes, n'ayant personne pour interpréter ses discours ; mais, à Sainte-Croix, les deux sauvages dont nous avons parlé, Taignuragny et Domagaya, et plusieurs enfants qui avaient aussi été conduits en France, et ramenés ensuite en Canada, lui servaient d'interprètes. Les erreurs monstrueuses, dans lesquelles ces sauvages étaient plongés, excitèrent surtout son zèle ; car il comprit très-bien qu'ils s'étaient formé les idées les plus ridicules sur Dieu et sur la vie future. Ils assuraient que leur divinité prétendue leur parlait souvent et leur disait d'avance le temps qu'il ferait ; et que, quand elle voulait leur témoigner sa colère, elle leur jetait de la terre aux yeux. Ils ajoutaient qu'après leur mort ils allaient dans les étoiles, puis descendaient vers l'horizon avec ces astres, et allaient dans des champs très-agréables, couverts de verdure et remplis de beaux arbres, de fleurs et de fruits magnifiques. Cartier, qui désirait de les préparer de loin à la connaissance du christianisme, n'omit rien de ce qu'il pouvait pour les retirer de leurs erreurs. Il leur donna à comprendre que le prétendu dieu qu'ils invoquaient n'était qu'un esprit de malice, qui les abusait ; qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur de toutes choses, qui nous donne tous les biens que nous possédons ; que ce Dieu est au ciel, et que c'est en lui seulement que nous devons croire. Il leur parla ensuite de Jésus-Christ, de sa doctrine, de sa morale ;

(\*) Voyez la note I à la fin du 1er volume de l'histoire de la colonie française en Canada.



enfin de la nécessité pour tous les hommes de croire en lui et de recevoir le baptême, sous peine de damnation.

## XX.

Les sauvages de Stadaconé demandent le baptême ; Cartier s'y refuse sagement.

Quoique toutes les vérités qu'il leur exposa fussent nouvelles pour eux, ces pauvres infidèles les crurent aisément ; jusque-là que, changeant en mépris le culte qu'ils avaient rendu auparavant à leur prétendu dieu, ils l'appelaient d'un terme injurieux qu'ils avaient coutume de donner aux hommes les plus cruels, le surnommant pour cela *Agajuda*. Ils paraissaient même si bien convaincus de toutes les vérités que Cartier leur faisait connaître, qu'ils le prièrent à plusieurs reprises de leur faire administrer le baptême ; et que le chef dont nous avons parlé vint avec toute sa bourgade dans le dessein de le recevoir. Mais, comme Jacques Cartier n'était pas moins prudent que zélé, cet homme sage et craignant Dieu jugea que ce serait profaner ce sacrement que de l'administrer à des adultes, non encore suffisamment instruits des vérités de la foi, ni éprouvés dans la fidélité qu'ils devraient avoir aux promesses du baptême ; et il était d'autant plus fondé dans cette crainte, qu'il voyait autorisés chez eux, par la coutume de leur nation, des excès tout à fait incompatibles avec la sainteté de la morale chrétienne. Ainsi, la polygamie était reçue parmi ces sauvages ; et les filles, avant leur mariage, se livraient à la plus affreuse dissolution de mœurs. Cartier leur refusa donc très-sagement la grâce qu'ils demandaient ; et pour ne pas les offenser par son refus, il le couvrit adroitement de ce prétexte : il leur dit qu'il reviendrait dans un autre voyage, et qu'alors il amènerait des prêtres (qui pussent les instruire) et apporterait du saint-chrême pour les baptiser ; leur donnant à entendre que sans le chrême on ne peut pas conférer ce sacrement. Ils le crurent ainsi, sur le rapport de plusieurs enfants sauvages qui, ayant été transportés en France, l'avaient vu administrer solennellement en Bretagne ; aussi, se montrèrent-ils fort joyeux de la promesse qu'il leur fit de revenir, et lui en témoignèrent-ils leur satisfaction. (\*)

## XXI.

La recrue de Cartier éprouve la rigueur du froid et une cruelle maladie.

Une autre occasion qui donna lieu à Jacques Cartier de faire éclater sa piété sincère, ce fut une cruelle maladie dont presque tous ses gens furent atteints, comme nous le raconterons bientôt. Ne connaissant pas par expérience la rigueur excessive de l'hiver qu'ils auraient à endurer

(\*) Voyez la note IX à la fin du 1er volume de l'histoire de la colonie française en Canada.

en Canada, et n'en ayant peut-être jamais entendu parler à personne, ni lui ni les siens ne s'étaient pourvus d'avance des vêtements que cette saison devait rendre nécessaires, surtout à des Européens obligés de passer l'hiver dans leurs vaisseaux, au milieu des glaces. Le peu de soin des sauvages pour se prémunir contre ce froid si cruel put aussi leur faire négliger à eux-mêmes, dès l'entrée de l'hiver, ces précautions indispensables. Jacques Cartier dit, en parlant de ces indigènes : “ Tant les hommes que les femmes et les enfants sont plus durs au froid que les bêtes ; car, dans sa plus grande rigueur que nous ayons vue, et qui était merveilleuse, ils venaient par-dessus les glaces et les neiges, tous les jours, à nos navires, la plupart quasi tout nus ; ce qui est chose incroyable à quiconque ne le voit. Depuis la mi-novembre jusqu'au dix-huitième jour d'avril, nous avons été continuellement enfermés dans les glaces qui avaient plus de deux brasses d'épaisseur, en sorte que nos brouillages étaient tout gelés dans les tonneaux ; en dedans des navires, tant en bas qu'en haut, la glace qui s'était formée contre les bois avait quatre doigts d'épaisseur ; et jusqu'au-dessus d'Hochelaga, tout le fleuve était gelé.”

Aux accidents causés par l'extrême rigueur du froid vint se joindre une affreuse maladie. Cartier, averti qu'elle avait éclaté chez les sauvages, dans la bourgade voisine, où plus de cinquante en étaient déjà morts, et craignant que ce mal, qui lui était inconnu, ne fût contagieux, il défendit aux autres sauvages de venir à son fort ou dans les alentours. Malgré cette précaution, employée dès le mois de décembre, la maladie se déclara parmi les siens, et y fit même tant de ravages, qu'à la mi-février, de cent dix hommes qu'ils étaient, il n'y en avait pas dix qui fussent en état de soigner les autres. (\*) Déjà huit étaient morts, et plus de cinquante ne laissaient aucun espoir, lorsque Cartier ordonna aux siens un acte solennel de religion, qui fut comme le premier exercice public du culte catholique en Canada, et l'origine des processions et des pèlerinages qu'on y a faits depuis en l'honneur de Marie, pour réclamer sa protection auprès de Dieu dans les grandes calamités.

## XXII.

Piété de Cartier et des siens dans cette cruelle maladie.

Voyant donc la maladie faire de si effrayants ravages, il mit les siens en prière, fit porter une image ou une statue de la Vierge Marie à travers les neiges et les glaces, et la fit placer contre un arbre distant du fort d'un trait d'arc. De plus, il ordonna que, le dimanche suivant, la messe serait chantée dans ce lieu et devant cette image ; et que tous ceux

(\*) Voyez la note VII à la fin du 1er volume de l'histoire de la colonie française en Canada.

qui seraient en état de marcher, tant sains que malades, iraient à la procession, "chantant les sept psaumes (pénitentiels) de David, avec "la litanie, en priant la dite Vierge qu'il lui plût prier son cher Enfant qu'il eût pitié de nous." Le jour indiqué, la messe fut, en effet, célébrée devant l'image de Marie, et même chantée, comme Cartier nous l'apprend ; ce qui est apparemment le premier exemple d'une grand-messe en Canada. Dans cette circonstance, Cartier donna une autre preuve particulière de sa tendre et vive confiance en Marie : ce fut de s'engager à faire en son honneur le pèlerinage de Roquamadour, dans le Quercy, si Dieu lui faisait la grâce de retourner en France. Néanmoins, ce jour-là même, mourut Philippe Rougemont, natif d'Amboise, âgé de vingt ans ; et la maladie devint bientôt si générale, que, de tous ceux qui étaient dans les trois navires, il ne s'en trouvait pas trois qui n'en fussent atteints ; en sorte que, dans l'un de ses vaisseaux, il n'y avait pas même un homme qui pût descendre sous le tillac pour tirer à boire tant pour lui que pour les autres. Dans cet état de faiblesse extrême, ceux qui pouvaient encore agir se contentaient de mettre les morts sur la neige, n'ayant pas la force d'ouvrir la terre pour les y enterrer.

## XXIII.

Adresse de Cartier, qui cache aux sauvages la faiblesse des siens. Cessation du fléau.

Outre les ravages de la contagion, Cartier et sa troupe avaient tout à craindre de la fourberie et des mauvais desseins des sauvages, qui n'eussent pas manqué de faire main basse sur eux, s'ils avaient connu leur véritable situation. Par une attention particulière de la Divine Providence, il ne fut point atteint de la maladie ; et il employa divers stratagèmes, qui lui réussirent, pour dérober aux sauvages la connaissance de sa position. "Lorsqu'ils venaient près de notre Fort, dit-il, notre capitaine, que Dieu "a toujours préservé debout (il parle ici de lui-même), sortait au-devant "d'eux, avec deux ou trois hommes tant sains que malades, qu'il faisait "sortir après lui ; et lorsqu'il les voyait hors de l'enceinte, il faisait semblant de les vouloir battre, criant et jetant des bâtons après eux, les renvoyant à bord des navires, et montrant par signes aux sauvages qu'il faisait travailler ses gens à diverses sortes d'ouvrages dans ses vaisseaux, et qu'il n'était pas bon qu'ils vinssent dehors perdre leur temps ; ce que ces sauvages croyaient." (\*) Par son ordre, tous les malades qui en avaient la force se mettaient alors à frapper, dans l'intérieur des navires, avec des bâtons ou des cailloux, feignant aussi eux-mêmes de travailler. "Enfin, "ajoute Cartier, nous étions tellement accablés de la maladie, que nous

(\*) Voyez la note XVIII à la fin du 1er volume de l'histoire de la colonie française en Canada.

“ avions quasi-perdu l'espérance de jamais retourner en France, si Dieu, par sa bonté infinie et sa miséricorde, ne nous eût regardés en pitié, en nous donnant un remède, le plus excellent qui fût jamais : car, il nous a tellement profité, que tous ceux qui en ont voulu user ont recouvré la santé en moins de huit jours. La grâce à Dieu !” (\*) Après le rétablissement des siens, Cartier, voyant que leur nombre était de beaucoup diminué, car il en avait perdu au moins vingt-cinq, et que les autres se trouvaient bien affaiblis par les suites de cette maladie, il comprit qu'il n'était pas en état, avec ce qui lui restait de monde, de ramener en France ses trois vaisseaux. Il résolut donc d'en laisser un dans la rivière de Sainte-Croix ; et, après en avoir retiré tout ce qui pouvait lui être utile, il abandonna le fond de ce navire aux sauvages d'un village voisin, appelé Stadin ou Satadin, en leur permettant d'en enlever les clous. (\*\*). S'il donna ces objets aux sauvages de Stadin, et non à ceux de Stadaconé, c'est qu'apparemment les premiers se montraient bienveillants pour lui, tandis que les autres lui inspiraient alors de graves motifs de défiance.

## XXIV.

## Sauvages assemblés pour faire main basse sur la recrue.

Nous venons de dire que Cartier, durant la maladie, avait tout à craindre de la part des sauvages ; et déjà même, à son retour d'Hoche-laga, appréhendant quelques mauvais desseins contre lui, il avait fait creuser autour de son Fort des fossés larges et profonds, fortifier la palissade d'une doublure de pièces de bois posées en travers des premières, et fait construire une porte à pont-levis. Enfin il avait désigné, pour faire le guet la nuit, cinquante hommes qui devaient relever quatre fois la garde, et toujours au son des trompettes. Ces précautions irritèrent beaucoup Donnacona, chef du village de Stadaconé, et aussi les deux sauvages que Cartier avait ramenés de France, et qui n'avaient cessé de lui donner des sujets de défiance depuis leur retour. Quelque précaution qu'il eût pu prendre durant la maladie pour les empêcher de connaître l'état de ses gens, les trois dont nous parlons et plusieurs autres comprirent très-bien la faiblesse à laquelle ils étaient réduits ; et à peine les glaces furent-elles rompues que ces barbares partirent en canot, sous prétexte d'aller à la chasse pour quinze jours ; mais, dans le dessein caché d'amener un grand nombre des leurs pour tomber ensuite sur les Français. Au lieu de quinze jours d'absence, ils ne re-

(\*) Ce remède, que les sauvages leur apprirent, était une tisane composée de la feuille et de l'écorce de l'épinette blanche, pilées ensemble.

(\*\*) Voyez la note VIII à la fin du 1er volume de l'histoire de la colonie française en Canada.

vinrent qu'au bout de deux mois, et amenèrent au village de Stadaconé un grand nombre de sauvages. Informé de leur arrivée, et ne doutant pas qu'ils ne tramassent quelque complot contre lui, Cartier résolut, avant son départ, d'attirer adroitement le chef Donnacona, ainsi que Taiguragny, Domagaya et plusieurs autres des principaux, de se saisir de leurs personnes et de les conduire en France. S'il désirait de ramener de nouveau avec lui Taiguragny et Domagaya, c'était apparemment pour qu'ils servissent d'interprètes à Donnacona, qu'il avait grandement à cœur de conduire à François Ier, afin qu'il lui racontât lui-même tout ce qu'il prétendait avoir vu de choses merveilleuses dans ses voyages.

## XXV.

Cartier s'empare du chef et de plusieurs autres, pour les conduire à François Ier.

Ce chef sauvage avait assuré Cartier d'être allé dans un pays dont les hommes étaient blancs, vêtus d'étoffes de laine, comme les Français, et où il y avait beaucoup d'or, de rubis et d'autres richesses. Plus, ajoute Cartier, il dit avoir vu un autre pays où les gens ne mangent point. Plus, il dit avoir été en un autre pays de pique-mains, et autres pays où les gens n'ont qu'une jambe, et autres merveilles longues à raconter. (\*) Mais, Donnacona, tout en tramant contre les Français quelque mauvais dessein, n'était pas lui-même sans crainte ni sans défiance à leur égard ; ce qui rendait son enlèvement assez difficile. Cependant Cartier, accoutumé à l'inviter à boire et à manger dans ses navires, l'attira adroitement dans le Fort ; et quoique Donnacona fût alors suivi d'un grand nombre de sauvages, il le fit saisir, ainsi que Taiguragny, Domagaya et deux autres des principaux, pendant que le reste des sauvages, au lieu de se mettre en devoir de les retenir ou de les délivrer, prirent tous la fuite. Ils revinrent cependant devant les vaisseaux durant la nuit et ensuite le lendemain, afin de savoir ce qu'était devenu Donnacona, leur chef. Cartier le fit monter sur le pont d'un de ses navires, pour qu'il parlât lui-même aux sauvages ; et Donnacona leur dit qu'après avoir raconté au roi de France ce qu'il avait vu au Saguenay et dans d'autres lieux, il reviendrait ensuite dans dix ou douze lunes, et que le roi lui ferait un grand présent. Cette déclaration réjouit beaucoup tous ces sauvages ; et ils en témoignèrent leur satisfaction par trois grands cris. Bien plus, ils donnèrent à Cartier vingt-quatre colliers de grains de porcelaine, objets qui, dans l'appréciation de ces barbares, étaient la plus grande richesse du pays ; et, de son côté, il leur fit aussi des présents ainsi qu'à Donnacona.

(\*) Voyez la note XI à la fin du 1er volume de l'histoire de la colonie française en Canada.

## XXVI.

Cartier arbore les armes du roi. Les troubles politiques l'arrêtent en France.

C'était le 3 mai 1536, le jour de l'Invention de la Croix ; et Cartier, pour honorer cette fête, dont il avait imposé le nom à la rivière où il s'était retiré, venait de faire planter dans son Fort une belle croix, de la hauteur d'environ trente-cinq pieds, sur la traverse de laquelle paraissait un écusson en bosse aux armes de France, avec cette inscription en caractères romains : *Franciscus Primus, Dei gratiâ Francorum rex, regnat ; c'est-à-dire : François Ier, par la grâce de Dieu roi des Français, règne.* Trois jours après, le samedi 6 mai, il partit enfin pour la France avec les deux navires qui lui restaient. Chemin faisant, il s'arrêta aux îles Saint-Pierre, où il trouva plusieurs navires, tant de France que de Bretagne, qui étaient là sans doute pour la pêche de la morue ; et étant parti de l'île de Terre-Neuve, le 19 juin, avec un vent favorable, il arriva à Saint-Malo le 16 juillet suivant. (\*)

En quittant les sauvages de Stadaconé, il leur avait annoncé, comme on l'a dit, qu'il reviendrait au bout d'un an. Mais l'état de troubles où il trouva le royaume à son arrivée, en 1536, et les pressantes affaires que François Ier avait alors sur les bras, durent lui faire comprendre que son troisième voyage serait renvoyé à un autre temps. La France devint, en effet, le théâtre de la guerre. D'un côté, l'empereur Charles-Quint, à la tête de soixante mille hommes, pénétra dans la Provence et mit le siège devant Marseille, se flattant d'aller de là jusqu'à Paris et de s'emparer de tout le royaume. D'autre part, ses troupes entrèrent en Picardie, s'emparèrent de Guise et assiégèrent Péronne ; et enfin les Espagnols firent une irruption dans le diocèse d'Allet. François Ier lui-même s'était avancé, cette année 1536, jusqu'à Valence ; l'année suivante, il se mit en campagne contre Charles-Quint, et ensuite se transporta en Piémont. Pour tout dire en un mot, depuis l'arrivée de Jacques Cartier, la France fut continuellement agitée de mouvements de guerre, jusqu'à la trêve de dix ans, conclue entre les deux monarques, le 18 juin 1538, par la médiation du souverain Pontife Paul III. (\*\*)

(\*) Voyez la note X à la fin du 1er volume de l'histoire de la colonie française en Canada.

(\*\*) Voyez la note XVII à la fin du même volume.

## CHRONIQUE.

---

L'apostolat chrétien. — Mandement, brochure et prédication. — Mandement de Mgr. Darboy. — Un nouvel écrit de Mgr. Dupanloup, *L'athéisme et le péril social*. — Conclusion : appel aux honnêtes gens. — Conférence du R. P. Hyacinthe. — Analyse : la société domestique ; les liens sociaux ; la famille ; la nation ; l'Eglise. — Importance de la famille. — Le pouvoir paternel.

Les voix les plus autorisées, les plus éloquentes se réunissent en ce moment pour exprimer les vœux et répondre aux plus chères préoccupations des âmes catholiques. Les mandements des évêques de France, à l'occasion de l'Avent, ont été unanimes à recommander aux fidèles de ferventes prières pour le Souverain-Pontife. Le mandement très-remarquable de Mgr. l'archevêque de Paris est tout entier sur ce sujet. En même temps, Mgr. Dupanloup, l'infatigable évêque d'Orléans, publie, sous ce titre : *l'Athéisme et le péril social*, un nouvel écrit qui excite vivement l'attention publique, et dans lequel l'éminent et courageux prélat dénonce, avec une éloquence admirable, le grave danger que créent pour la société les doctrines irréligieuses qui se prêchent aujourd'hui ouvertement et qui trouvent d'habiles propagateurs.

Le Révér. Père Hyacinthe est remonté dans la chaire de Notre-Dame, où il a traité de la souveraineté de Dieu sur les sociétés, et en particulier, cette année, sur la société domestique, c'est-à-dire la famille, cette société première et naturelle, base essentielle des autres sociétés qui embrassent les hommes dans un cercle plus large.

On dit que, dans sa seconde conférence, jamais encore le P. Hyacinthe n'avait été si élevé ni si brillant : son discours a pleinement satisfait l'attente de ses auditeurs nombreux cette fois, comme aux jours où le P. Lacordaire faisait tressaillir la foule pressée sous les voûtes de l'antique Métropole de Paris.

Enfin, les journaux, dernièrement arrivés, disent à l'occasion de la troisième conférence : c'est toujours même imposant auditoire, même éloquence, mêmes splendides couleurs dans ces tableaux que fait l'orateur pour rendre sa pensée palpitante de vie ; toujours même force irrésistible dans la logique des idées.

Le nouvel apôtre de Notre-Dame de Paris appartient à l'école du R. P. Lacordaire ; sans être un imitateur servile du maître, il a emprunté à son illustre devancier, que n'a égalé aucun de ses contemporains, cette forme piquante et quelquefois hardie qui était le cachet personnel du célèbre dominicain.

Nous n'avons pas besoin de montrer le lien qui unit tous ces travaux de l'apostolat chrétien. Tous sont merveilleusement adaptés aux besoins du temps présent, aux dangers du moment ; ils forment comme un puissant et magnifique écho des inquiétudes et des pensées intimes de chacun de nous. De même qu'il n'y a pas de famille sans l'autorité du père, il n'y a pas de société possible sans Dieu ; et quelle est sur la terre la plus auguste personnification de l'autorité paternelle, et la plus majestueuse représentation de l'autorité divine, si ce n'est celui qu'on nomme le père des fidèles, le chef de la grande famille chrétienne, le vicaire du Christ ?

Nous ne pouvons donc mieux faire, que d'entretenir nos lecteurs, dans les limites que nous permet notre Revue, du mandement de Mgr. Darboy, de l'écrit de Mgr. Dupanloup, et de la conférence du R. P. Hyacinthe.

Mgr. Darboy commence par constater que le diocèse de Paris n'a pas cessé de témoigner au Saint-Père ses sympathies respectueuses, et d'élever la voix vers Dieu pour lui. Puis, après avoir posé les questions que tout le monde s'adresse, l'illustre prélat ajoute :

“ Au milieu de cette incertitude générale, ce qui nous paraît plus à propos et plus religieux, c'est de ne pas désespérer des hommes, mais de se confier surtout en Dieu par la prière ; c'est d'aider le pays et l'Eglise à résoudre pacifiquement les difficultés présentes, en évitant à la fois le découragement puéril et les vaines agitations ; c'est de garder, en ceci comme en tout le reste, cette calme et ferme raison, cette foi virile et énergique, cet inaltérable dévouement au devoir qui conviennent à des hommes et à des catholiques.”

Plus loin Mgr. l'Archevêque s'adresse en ces termes éloquentes à la France :

“ Et pourquoi voudrait-on douter de vous, ô mon pays ? N'est-ce pas vous qui avez donné votre nom même à la franchise et fait regarder partout votre fier drapeau comme le symbole de l'honneur et de la générosité ? Vous répandez d'un bout du monde à l'autre, avec un magnifique abandon, votre sang et vos trésors ; et dans toutes les affaires où vous engage soit votre libre arbitre, soit la force des choses, ce n'est guère votre intérêt qui vous occupe. On vous en fait même un reproche, et l'on vous adresse souvent l'accusation méritée d'aimer à payer votre gloire. Vous savez d'ailleurs, quand il y a lieu, passer par-dessus les causes de dissentiment et de lutte, laissant de côté ce qui peut aigrir les esprits et cherchant les points où l'accord peut se faire et la paix s'établir.

“ Non pas que vous ayez la prétention de redresser tous les torts, ni que vous rêviez des conciliations chimériques ; mais vous tenez à ménager les personnes et à désintéresser les amours-propres, tout en donnant aux principes une satisfaction équitable. Que Dieu vous protège, ô mon pays ! et qu'il vous maintienne à jamais dans la place que vous ont faite au



milieu des peuples votre caractère plein de droiture, votre héroïque oubli de vous-même et votre dévouement à l'Eglise !”

Le mandement archiépiscopal rappelle ensuite que l'Eglise a toujours rempli parmi les hommes un rôle de pacification, “ montrant à la fois sa mansuétude et sa fermeté ; dix-huit cents ans lui rendent ce témoignage. Elle est entrée dans le monde en laissant aller au martyre pendant trois siècles plusieurs millions de ses enfants ; il est difficile sans doute de pousser plus loin l'abnégation et l'amour de la paix.” Mgr. Darboy ajoute que le passé répond de l'avenir.

Dans son écrit : *l'Athéisme et le péril social*, Monseigneur Dupanloup signale avec plus de netteté et de force encore qu'il ne l'a fait dans sa lettre sur les *Malheurs et les signes du temps*, la guerre effroyable faite à Dieu en ce moment : les plus funestes doctrines faisant explosion, les grandes écoles de radicale impiété, l'athéisme, le matérialisme et les théories les plus subversives de toute morale, s'étalant avec audace, se propageant avec une ardeur redoublée et menaçante de déborder comme un torrent quand la dernière digue aura été rompue.

Il dit ensuite, avec une clarté qui ne permet plus qu'aux aveugles de ne pas voir, quelles sont les conséquences sociales, inévitables et prochaines peut-être, d'un pareil mouvement d'impiété.

L'écrit se divise en trois parties : 1° la récente controverse (au sujet de la lettre sur les *Malheurs et les signes du temps*) : 2° le péril religieux ; 3° le péril social. Ne pouvant entrer dans l'analyse de ces trois parties, nous dédommagerons du moins nos lecteurs en reproduisant ici la dernière page, la conclusion de cet éloquent écrit :

“ Et quant à cette guerre faite à Dieu et à toutes les croyances religieuses, eh bien ! une dernière fois j'en appelle au bon sens, à la prévoyance, au courage, à l'intelligente énergie de tous les honnêtes gens, pour qu'ils défendent leurs enfants, leurs familles, leurs âmes contre l'invasion des doctrines athées.

“ Oui, il faut convier tous les hommes de cœur et d'intelligence à “ consolider quelque chose de plus grand qu'une charte, de plus durable “ qu'une dynastie : les principes éternels de la RELIGION et de la MORALE.” (Discours du prince Louis-Napoleon, à l'Hôtel de ville de Paris, 10 décembre 1849.)

“ Et certes pour accomplir une telle œuvre, je le répète, les ressources en France ne manquent pas.

“ Il y a en France une jeunesse généreuse, qui répugne aux abaissements du matérialisme et sent encore battre son cœur pour les grandes et saintes choses ; c'est à elle que je dis : Repoussez, repoussez les doctrines abjectes, restez fidèles aux nobles croyances, et sachez les honorer et les défendre : à vous qui êtes l'avenir, de sauver l'avenir.

“ Il y a un peuple honnête et droit, sincère et bon, dont la foi, grâce

à Dieu, est intacte comme les mœurs, fidèle à la religion comme à la patrie, force et cœur du pays, ouvrier de la grandeur nationale par l'industrie et par la guerre ; c'est à lui encore que je dis : Fermez l'oreille à ces sophistes, ne les laissez pas chasser Dieu de votre foyer et vous dérober, à vous et à vos enfants, le trésor de votre foi et de vos espérances. Oui, ces hommes vous trompent ; fuyez-les. Leurs dupes aujourd'hui, et leurs instruments demain, vous seriez bientôt leurs victimes.

“ Il y a une philosophie spiritualiste, une science spiritualiste parmi nous. Ah ! dirai-je aux vrais philosophes et aux vrais savants ; la barbarie intellectuelle nous menace. Debout ! à l'étude, au travail : sauvez l'honneur et la dignité de l'esprit français.

“ Il y a même en dehors de nous, disciples de cette religion chrétienne qu'on outrage, il y a des hommes qui, sans avoir encore peut-être notre foi tout entière, en comprennent du moins les bienfaits, l'influence, la nécessité sociale, “ et ne voient aucun intérêt public à diminuer volontairement ce qui reste de foi dans le monde.” Voilà ceux aussi à qui je fais appel, pour cette nécessaire ligue de toutes les forces honnêtes du pays, contre l'envahissement toujours croissant des idées subversives de toute société comme de toute religion.”

Mgr. Dupanloup fait aussi appel aux journalistes et aux écrivains, à tous ceux qui disposent chaque matin “ du pauvre petit quart d'heure que les hommes condamnés au travail peuvent consacrer à la lecture,” et les adjure de respecter le peuple et “ de ne pas abattre la croix de Jésus-Christ dans les sentiers où les évêques viennent de bénir les pauvres.” Puis il termine par ces mots :

“ Je dénonce de monstrueuses doctrines avec une rigueur impitoyable, c'est mon devoir. Mais quand ce devoir est rempli, je me jetterais volontiers aux genoux de ceux que j'ai combattus et je répéterais ce cri d'une femme de 1793 pour ses enfants : “ Ayez pitié, Monsieur le bourreau !”

“ J'ai fini, je m'arrête. Quoiqu'on pense de ce nouvel acte auquel j'ai été condamné, la voix que je viens de faire entendre n'est pas la voix d'un ennemi : nul ne peut s'y tromper. Je ne suis l'ennemi de personne, pas même de ceux que je combats, encore moins de la société que je défends.”

---

1866.

---

Une année vient de s'écouler, elle est entrée irrévocablement dans la profondeur insensable des siècles, elle a fui en laissant sa trace ineffaçable désormais, et cependant pour le bien qu'elle a pu accomplir, comme pour le mal qui a occupé son passage sur la terre, elle a laissé plus d'un enseignement utile que les hommes peuvent interroger, et qu'ils doivent bien se garder de laisser passer inaperçu.

Cette étude du passé est toujours pleine de lumière, mais elle est surtout utile lorsque les événements que l'on passe en revue laissent des suites et des conséquences qui vont longtemps encore captiver notre attention, occuper nos soucis et présenter tant de sujets d'anxiété et d'inquiétude.

L'Eglise a passé par des jours d'épreuves et de souffrances : la terre entière aura à en gémir sans nul doute, et elle verra ce qu'il en coûte de laisser attaquer certaines vérités qui sont les conditions essentielles de la vie morale et sociale. Déjà, le monde politique, qui a travaillé sans prévoyance, depuis plusieurs années, à ébranler les assises les plus sûres de la société, a été surpris et éperdu par des symptômes effrayants d'un bouleversement universel. On a cru pouvoir attaquer cette Eglise qui a civilisé et refoulé les barbares, et voilà qu'on arrive au spectacle inquiétant de la réunion et de l'entente de ces grandes nations du Nord, qui ne mettent pas de côté, sans motifs, leurs discordes et leurs jalousies séculaires. En même temps l'impiété a continué à profiter de l'impunité qui lui est accordée, et voilà que les libres penseurs eux-mêmes ont constaté avec effroi la réapparition d'une immoralité et d'un dérèglement comparables aux mauvais jours des siècles les plus avilis de l'histoire.

Voilà donc ce que nous présente le premier aspect des choses. Depuis quelques années on semait le vent des idées les plus vaines, des doctrines les plus stériles et les plus trompeuses, et l'on entend déjà les grondements et les mugissements de la tempête qui approche, et qui a lancé les premiers éclats de la foudre.

De terribles ravages ont été déjà même accomplis ; dans les différents conflits qui ont eu lieu dans l'ancien comme dans le nouveau monde, quelle est la bonne cause qui n'a pas été vaincue, quelle est l'espérance noble qui n'a pas été déçue, quelle est la sympathie généreuse qui n'a pas été froissée et blessée ? L'opinion morale, dans le monde, s'intéressait à la cause de la malheureuse Pologne, à la résurrection des bons principes au Mexique, à l'Autriche qui, en Allemagne représentait si bien les idées

réunies de religion et de nationalité, et partout le drapeau de la vraie civilisation a été renversé, vaincu et foulé aux pieds.

On a cru pouvoir sans crainte attaquer la vérité sainte, nier ses faits authentiques, ses doctrines essentielles, et l'on voit se dresser le spectre hideux du déchaînement des passions mauvaises. Qu'il est donc à désirer que l'on ne méprise pas ces premiers indices du désordre, ces premiers signes de bouleversement, qui sont, de l'empire du mal, les symptômes et les terribles avant-coureurs.

Pour donner les preuves de nos assertions, nous n'invoquerons pas les cris d'alarmes des défenseurs même de l'Eglise, des plus illustres apologistes de la religion, de ces grands évêques et de ces admirables écrivains qui ont mis leur talent au service de la meilleure des causes ; nous produirons les témoignages, non suspects de partialité, de nos adversaires et les aveux qui échappent maintenant à ceux-là mêmes qui n'ont pas craint de tenter cette lutte destructive contre le bien et contre la vérité.

Le premier fait que nous avons à citer, c'est ce qui se passe en Italie ; on a prétendu établir le gouvernement le plus sympathique et le plus conforme aux besoins des populations et pour contenir les passions émancipées, et déjà on a dévoré d'avance tout ce qui constituait la propriété ecclésiastique ; on a dépassé les ressources nouvelles d'une somme qui n'est pas même indiquée par la déclaration d'un déficit de 200 millions ; enfin ces couvents supprimés, il a fallu les convertir en prisons où 50,000 hommes, sous le verrou, dépensent une somme de plus de 125 millions que réclameraient si hautement les besoins d'un nouveau budget déjà si chargé.

Enfin, les plaies matérielles ne sont pas les plus graves ; il en est d'autres qu'on ne peut passer sous silence, car ce sont celles-là surtout qu'il faut s'attacher à prévenir en toute société. La presse impie, depuis quelque temps, a été laissée sans frein ; on laisse paraître des livres et des écrits qui attaquent les faits et les enseignements de la religion, et voilà déjà l'un des premiers résultats que l'on pouvait prévoir, qui se fait jour de manière à faire pousser des cris de surprise et d'épouvante à ces libres penseurs eux-mêmes, qui ne comprennent pas que les dogmes religieux qu'ils nient et qu'ils attaquent, sont les seules bases sérieuses de ces vérités morales qu'ils prétendent aimer et respecter.

“ Actuellement, est-il dit dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er décembre 1866, l'immoralité s'étale chez nous avec une publicité que notre enfance n'avait point vue ; elle est partout dans les lettres et dans les arts, dans la vie privée et dans la vie publique, à tous les degrés de l'échelle sociale.” Comment les libres penseurs peuvent-ils s'étonner raisonnablement de rencontrer l'immoralité dans la vie privée et dans la vie publique, de la voir se glisser, se répandre dans toutes les parties des classes les plus nombreuses, de la voir monter et s'élever jusqu'au niveau des classes

les plus élevées par le rang, par la science, par l'instruction, si déjà, par leur propre faute et malgré tous les avertissements de l'Eglise, l'immoralité avait à l'avance déposé son venin dans les lettres et dans les arts, encouragée qu'elle était, soutenue et servie par les efforts mêmes des libres penseurs.

Voilà donc les aveux qu'arrache l'imminence du mal dans l'ordre politique comme dans l'ordre moral, espérons qu'ils seront suivis de réflexions salutaires, mais c'est, avant tout, au Souverain Maître de toutes choses que nous confions le sort et le salut de l'avenir.

Après ces considérations générales, examinons certains faits qui doivent appeler notre attention et notre sollicitude : il n'en est pas qui le méritent plus que la situation faite au Souverain-Pontife par les derniers événements.

Le cœur de tous les catholiques est dans l'affliction et la crainte : on avait le droit d'espérer que lorsque la première effervescence de la révolution italienne serait passée, le chef du nouveau gouvernement, ramené par de sages conseils, reconnaissant envers la Providence qui a permis de si grands changements dans sa position comme souverain, obéissant de plus à des traditions d'une famille jusque-là si sainte et si exemplaire, reviendrait aux enseignements de son enfance et de sa jeunesse, et voudrait attirer les bénédictions du ciel sur ce nouvel empire qu'il fonde, en restituant au St. Père des droits qui avaient été méconnus au plus fort de la lutte. Cela eût été d'une bonne politique de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, pour que le César possédât sans trouble ce qui est à César ; mais d'autres conseils ont prévalu. La sagesse humaine l'a emporté sur des inspirations plus hautes et plus nobles, et non-seulement il n'est pas question de faire rentrer les provinces enlevées, sous l'ancienne obédience ; mais qui plus est, il semble à beaucoup de catholiques que le St. Père, réduit à la protection des italiens, est exposé à de plus rudes épreuves que celles qu'il a déjà traversées. Dans de pareilles circonstances, comment ne pas redouter l'avenir, comment ne pas déplorer l'abandon d'une cause si excellente et si juste. Tout est donc venu concourir à un résultat si déplorable. Quand la lutte a commencé, le St. Père avait l'appui de la France, les différents Etats de l'Italie étaient possédés par des princes qui lui étaient dévoués. L'Autriche, disposant d'un immense territoire et d'une influence du premier ordre, en Europe, occupait, aux environs des Etats Romains, une position formidable qui lui donnait tous les moyens d'assurer la sécurité du St. Père, et de tenir en échec les tentatives les plus violentes du parti révolutionnaire ; mais depuis ce temps, chaque année a vu la disparition ou l'ancantissement de quelqu'un des amis dévoués de l'Eglise. Les princes ont perdu leur domination, le roi de Naples, lâchement trahi, a succombé mais non sans gloire ; et enfin, dans la même année qui avait été fixée pour la cessation de l'occupation française, l'Au-

triche, si puissante jusque-là, en Allemagne comme en Italie, recevait en quelques jours un de ces coups qui suffisent pour renverser les dominations les plus vastes et les plus anciennes, et qui la contraignait à concentrer toutes ses dernières forces et ses dernières ressources au centre même de ses États, menacés de toutes parts, au dehors par des ambitions jalouses, au dedans par l'explosion des plus mauvais principes.

Voilà ce que nous présente la série des derniers événements ; et il y en a plus qu'il n'en faut pour abattre les plus grands cœurs, et pour décourager la constance la plus ferme. Aussi le St. Père, dans ses derniers adieux aux troupes françaises, a trouvé des accents qui ont arraché des larmes au monde entier, et qui peuvent même faire trembler ses ennemis triomphants. La malédiction d'un père est bien redoutable, mais la plainte d'un père qui se contente de gémir devant ses enfants révoltés, n'a-t-elle pas encore plus de droit sur cette sanction souveraine qui n'a jamais manqué et qui ne manquera jamais aux vœux des Pontifes Romains. Pie IX gémissant et pardonnant à ceux qui l'abandonnent, n'est-ce pas là le dernier terme posé par la Providence à ses malheurs ? n'est-ce pas là le comble de l'épreuve à laquelle il est condamné ? Quoiqu'il en soit, l'avenir est assuré pour les enfants de l'Eglise, Pie IX triomphera, ou il lèguera la victoire à son successeur. Au milieu de si graves circonstances il ne faut pas oublier les vrais principes ; rien n'arrive en ce monde que par les dispositions d'un Dieu Souverain qui ne fait rien que pour sa gloire et le bonheur des âmes qui se donnent à lui. Qu'il en soit ainsi, c'est ce que les hommes du monde, sans la foi, ont bien de la peine à admettre ; c'est même ce que certains chrétiens ne savent pas reconnaître, parce que ils oublient la présence et l'assistance continuelles du seul Maître du monde ; mais c'est ce qui est incontestable. S'il arrive quelque malheur dans l'ordre moral, s'il arrive une guerre, une révolution, une catastrophe, quelque grand événement, les uns l'attribuent à la politique, les autres à la force, les autres au hasard, nul à ce Dieu qui a créé toutes ces forces, qui les met en jeu et les dirige à son gré, et cependant c'est ce dont nous ne pouvons douter.

Or de même, en est-il dans l'ordre des intérêts religieux, toutes les épreuves nécessaires pour purifier et glorifier l'Eglise sont soumises à la libre volonté de celui qui ne permettra pas qu'elles portent atteinte à ses desseins, et qu'elles dépassent jamais la force et la patience de ceux qui se confient en lui.

Les docteurs de l'Eglise nous disent que Dieu n'a pas créé ce monde pour l'abandonner ensuite, et que ce qu'il a pris soin de former et d'établir, il prend au moins le soin de le conserver. *Non facit Deus et non deserit. Quod curavit facere, curavit custodire.* Mais si cela est si vrai du monde matériel, comment ne serait-ce pas encore plus certain de ce monde spirituel de l'Eglise, qui lui a coûté bien plus qu'une

parole, et qu'il a construit pièce à pièce dans la suite des siècles au prix de ce qu'il avait de plus cher, le sang de son fils, des saints, des vierges, des docteurs et des pontifes.

Pendant que le Représentant de N. S. est dans l'affliction, les ennemis de la foi qui gouvernent en Russie, se présentent à nous, comblés du poids des prospérités terrestres, regorgeant de richesses, le front ceint de l'auréole de succès remportés simultanément contre leurs adversaires, acclamés par l'admiration des hommes du siècle, honorés même des applaudissements enthousiastes de ces bons chrétiens que la vue des succès temporels transporte et met toujours hors d'eux-mêmes. Comment ne se laisseraient-ils pas aller aux sentiments de la joie la plus vive et de la sympathie la plus cordiale en présence de l'union du jeune Czarewitch et de cette jeune princesse ; il est vrai qu'il s'est passé d'affreux événements en Pologne et en Sibérie ; il est vrai que ce pouvoir a étrangement abusé de ses triomphes ; on ne parle que de familles conduites en exil par milliers, de villes ruinées, de villages consumés par le feu, on dit même que l'Eglise de Pologne sera soumise à de si rudes entraves, et à une telle servitude que la foi de plusieurs millions ne pourra y résister ; mais peu importe aux partisans du monde, les fêtes nuptiales qui ont couronné les massacres ont été si belles, si splendides ; ces princes qui ont trempé leurs mains dans le sang innocent sont si nobles et si puissants ; cette jeune princesse qui, à la première perspective d'un sort brillant, a conçu aussitôt des doutes si opportuns sur la foi de ses pères, est appelée à une si haute destinée ! en faut-il davantage pour oublier les meurtres, les larmes, les victimes et pour acclamer les persécuteurs ? c'est ce dont nous avons été témoins depuis plusieurs semaines, pendant lesquelles les journaux ont retenti de souhaits aux jeunes époux et d'épithalames les plus exaltés et les plus empressés.

Telles sont les circonstances principales que nous pouvons considérer dans le vieux monde ; les épreuves du Souverain-Pontife, les triomphes de la Prusse, les fêtes de Moscou et de St. Pétersbourg ; si nous reportons nos regards en Amérique, nous voyons quelques faits consolants, mais d'autres qui nous montrent que les dépositaires des saintes vérités doivent redoubler de zèle et d'efforts.

L'un des faits les plus remarquables de cette année est la réunion des évêques des Etats Américains au grand Concile de Baltimore. On a pu constater alors les grands progrès que la Religion avait accompli dans les années précédentes depuis le dernier Concile : en 1839, l'Eglise comptait aux Etats : 18 évêques, 478 prêtres, 418 églises ; en 1860, il y avait le double d'évêques, et quatre fois plus de prêtres et d'églises. Depuis ce temps-là, les accroissements marchent dans la même proportion, et les différentes mesures prises dans ce Concile vont incon-

testablement favoriser cette marche ascendante. Ces mesures sont principalement l'érection de nouveaux évêchés, l'établissement des petits et des grands Séminaires en plusieurs provinces ecclésiastiques ; enfin, l'organisation d'un ministère employé spécialement au service de la population noire qui est si nombreuse.

D'autres grandes misères réclament encore des soins pressants ; il n'y a pas d'écoles en nombre suffisant pour la population catholique : des milliers d'enfants lui échappent, chaque année, par impuissance de leur venir en aide. De plus le zèle a grand besoin d'être excité dans cette grande population catholique à laquelle la Propagation de la foi fournit annuellement plus de 500,000 francs, et dont elle ne retire pas 50,000 francs.

Les difficultés que rencontre au Mexique l'organisation d'un gouvernement national, religieux et régulier, sont une disgrâce pour tous les catholiques de l'Amérique. La population mexicaine désire l'ordre, la conservation de la foi et de la nationalité, mais l'énergie et la désintéressement manquent, cela n'est que trop évident ; on craint les efforts de la lutte et on se résigne aux ruines et aux hontes de la défaite ; les divisions et les jalousies fractionnent le bon parti, de manière à l'offrir en pâture démembrée d'avance, à ses ennemis avides et tenus jusque là en respect par les troupes françaises ; c'est un exemple de plus à ajouter à tant d'autres, qui montrent qu'il y a certaines qualités essentielles, tel que le zèle, le dévouement, l'oubli de soi-même sans lesquelles les mots de nationalité, de patriotisme sont absolument vides de sens.

Nous terminerons cette revue par quelques mots sur les événements accomplis au Canada, événements que nous considérerons plus au long dans un prochain article. Ce qui a le plus frappé notre attention en cette année qui vient de s'écouler c'est la foi religieuse et le bon esprit de la population en ce temps de trouble, de persécution et de doctrines dangereuses. D'abord on a vu, à l'occasion et à la suite du Jubilé, un redoublement de piété et d'attachement dans la population française et Irlandaise, aux pratiques religieuses qui pouvaient rappeler les plus beaux jours du Canada. Cela est d'autant plus remarquable que nous sommes à un moment de lutte violente dans le monde entier, et qu'avec la rapidité des communications et la diffusion extrême de la presse périodique, toute attaque contre la vérité peut avoir son retentissement presque instantanément dans le monde entier.

Ce n'est pas seulement l'attachement aux exercices de piété que l'on peut signaler, c'est aussi la fidélité constante aux vrais principes et aux bonnes doctrines ; dans tout le pays règnent le dévouement au St. Siège, l'attachement au noble Pontife qui l'occupe, l'éloignement pour tout enseignement suspect, et ces sentiments semblent même croître à proportion des attaques dont l'Église a été l'objet dans les derniers temps. Nous pourrions citer tels livres impies publiés à centaines de mille exemplaires en d'autres pays, et qui n'ont peut-être même pas trouvé dix lecteurs dans tout le Canada ;



ce sont des signes caractéristiques, et qu'il est juste de relever à la gloire de la foi constante et inébranlable de cette contrée.

Voilà, nous le croyons, les plus beaux titres d'honneur du pays dans l'année qui vient de s'écouler, et ces titres peuvent avoir plus d'effet et de conséquences réelles qu'on ne le croirait au premier abord. De quels maux ne nous avait-on pas menacés au commencement de l'année 1866 ; on parlait du choléra qui multipliait ses ravages partout ; de la ruine attirée par la suppression d'un traité de commerce ; des dangers de guerres, etc., etc. Or qu'est-il arrivé de fâcheux ? la peste, cette fois au moins, a respecté notre belle patrie. L'industrie a su amplement comprendre ses pertes, et changer les moyens de débouchés qui lui étaient enlevés. La guerre s'est trouvée réduite à des proportions si minimes, que l'opinion publique a été unanime pour soustraire au dernier supplice, ceux de nos ennemis qui s'étaient le plus illégalement compromis. Que pouvons-nous donc souhaiter de plus opportun au Canada en général, comme à nos lecteurs en particulier, pour cette nouvelle année qui commence ; c'est la continuation de ces sentiments de foi et de fidélité aux bons principes ; c'est l'attachement inébranlable à la barque de Pierre qui ne peut périr, même lorsque le Chef est le plus menacé ; c'est l'éloignement de toute doctrine perverse et corrompue, parce qu'en tous ces nobles sentiments nous voyons l'assurance certaine de toute bénédiction présente et à venir, de toute prospérité temporelle et éternelle.

---

#### CABINET PAROISSIAL.

Nous avons assisté, ce soir, mardi 15 janvier, à la lecture du rév. Mr. Colin, l'auditoire était des plus nombreux et nous sommes heureux de pouvoir fournir une analyse qui donne au moins la suite des idées principales, si elle ne peut rendre la magnificence admirable du style qui distingue l'orateur si aimé du public.

### CRISE SOCIALE.

#### ANALYSE.

Toute l'humanité est montée sur le même navire et entraînée par le même fleuve. Et nous sommes, nous, parmi l'équipage avec le reste de la grande famille sociale. Chaque jour nous découvrons un ciel nouveau, nous saluons des rivages nouveaux, nous fendons des ondes nouvelles. . . .

Beauté de notre ciel au XIX<sup>e</sup> siècle.—Multitudes d'intelligences dont les lumières nous éclairent depuis l'origine et dont le nombre va toujours croissant.

Beauté de nos rivages.—Jamais peut-être n'avaient-ils été aussi enchanteurs ; progrès merveilleux de l'industrie, des arts, des lettres, des sciences, découvertes admirables où éclate, sous de vives couleurs, toute la puissance du génie de l'homme.

N'y a-t-il pas là de quoi être fier de son siècle ?

Contraste déchirant.—Sous ce beau ciel, au milieu de ces beaux rivages, les flots écumeux se précipitent avec tumulte. Nous sommes sur un rapide effrayant ; le courant débordé des passions nous emporte, le navire est menacé, il s'agite, il craque par moment ; le cri d'alarme ne va-t-il pas s'élever ? N'allons-nous pas périr ? Quel danger !

Mais ce danger à quoi le comparer, si, de plus, on considère l'inexplorable folie des passagers ?

N'est-il pas certain que le fleuve, n'ayant encore été exploré par aucun des mortels, aucun d'eux n'est capable dans une telle tourmente de nous y guider sûrement ? N'est-il pas moins certain que le seul pilote qui en sache tous les circuits difficiles, le seul dont la main ferme et souple puisse tourner assez vite le gouvernail pour tromper les écueils, est Jésus-Christ vivant dans la majesté du Pape ? Cependant qu'arrive-t-il ? Ce pilote sauveur, ce pilote divinement expérimenté, n'est-il pas le seul à qui l'on conspire de ne plus rien confier ? O aveuglement coupable ! O déplorable inconséquence ! Serait-il vrai que la malheureuse humanité dût, sous la lumière de son plus beau ciel et parmi les enchantements de ses plus beaux rivages, s'engloutir à jamais dans le gouffre en spirale qui tournoie et mugit tout près d'elle ?

Mais ayons plus de confiance en sa destinée. Jésus-Christ n'est point encore parti de ce monde et quoiqu'on fasse il a toujours le timon du navire.

Et cependant, c'est ce danger des passions déchaînées, accru de tout le danger d'une foi méprisée et attaquée, qui constitue la *crise sociale* de notre siècle.

Des figures passons à la réalité.—Coup d'œil rapide sur les principales puissances Européennes, la Turquie, la Russie, l'Allemagne (Prusse et Autriche), l'Angleterre, la France, l'Espagne, l'Italie, avec un trait vif qui caractérise leur situation actuelle.

Ce coup d'œil nous convainc jusqu'à l'évidence que la société est vraiment travaillée par une crise universelle.

Trois formes de cette crise : *l'épuisement* qui est l'état des puissances se mourant de langueur, de dépravation ou d'oppression. *Le délire* qui exprime la tempête de cris et de clamours du journalisme impie, et les aberrations intellectuelles de la secte des sophistes et des athées.

*La fureur* qui est la crise à son paroxysme, effroyable accès où la démocratie sans frein, enivrée de la liberté comme d'une boisson qui l'exalte jusqu'à la frénésie, joignant les faits aux clamours, criant et frappant tout ensemble, paraît vouloir nous ramener aux ravages et aux spoliations horribles des temps barbares.

Tableau hideux, mais trop vrai, qui doit faire rougir l'humanité toute entière !

La crise sociale une fois constatée sous ses trois formes, ce fait une fois posé, cherchons-en maintenant la cause.

Trois éléments dans une société civile : des richesses, des armes, des lois.

Les richesses en constituent les ressources matérielles ; les armes en représentent la force ; les lois en font l'unité ordonnée.

Les richesses poussent à la mollesse et au sensualisme ;

La force armée engendre la brigade et l'ambition ;

Quant aux lois, on s'en irrite, on les veut secouer sous prétexte qu'elles sont trop inflexibles ;

Faut-il abolir les richesses, jeter les armes, changer les lois ?

Qu'on s'en garde bien. Que deviendrait la société sans l'un ou l'autre de ces trois éléments ? Il les faut maintenir. Ce n'est pas là, mais ailleurs que se trouve la cause première que nous cherchons. Où nous porterons-

nous ? Descendons dans nos propres cœurs et étudions-y attentivement ce qui fait que l'homme est homme, c'est-à-dire son état moral ; peut-être y trouverons-nous cette raison première d'un si grand malheur.

Figure pour bien faire saisir cette pensée :

Le regard dans une chambre pleine d'obscurité et subitement ouverte à la lumière....

Expliquer brièvement ce qu'on entend par l'état moral de l'homme....

L'âme et ses trois principes....

Puissance et impuissance morale.

Servitude et liberté morale....

Anéantissement moral....

Poser maintenant ou directement, ou au moins comme conséquence immédiate, que *la servitude morale* est la vraie *liberté de l'homme*, et que *l'anéantissement moral* est le dernier terme du *progrès* de l'homme, et vouloir, par toutes les violences, faire passer ces monstrueux principes dans les actes, les vouloir établir comme bases fondamentales d'une nouvelle organisation sociale, c'est là, c'est précisément là qu'est la cause première de l'épouvantable crise qui tourmente en nos jours toute la société.

La cause de cette crise est donc l'anéantissement moral des sociétés, et cet anéantissement présenté comme le plus haut terme de leur progrès.

Montrer qu'en effet c'est l'unique but que se propose et le journalisme impie avec ses sarcasmes et ses mensonges effrontés contre la religion, son culte, ses ministres et l'autorité du St. Siège, et la secte non moins méprisable des sophistes et des athées qui souillent leurs brillantes intelligences, en bouleversant et confondant de sang-froid toutes les notions du vrai et du faux, du bien et du mal, du juste et de l'injuste, et ne rougissant pas, pour le simple plaisir de nuire à la Foi, de frapper d'un même coup la vertu, Dieu et la raison même.

Si telle est la vraie cause du mal, notre devoir à tous est donc de relever notre puissance morale par des études et des occupations sérieuses ; par la pratique constante de la vertu, et surtout par un attachement plus dévoué que jamais à notre foi sublime et à la majestueuse autorité du St. Siège.

---

Nous avons préparé sur le mois précédent et sur le commencement de celui-ci, un Bulletin religieux assez étendu. Notre inexpérience dans la distribution des matières nous a trompés, et nous force, à notre grand regret, d'en renvoyer la publication au prochain numéro.

Le comité de Direction de l'*Echo*, composé, comme on le sait, d'ecclésiastiques et d'hommes de Lettres, met d'autant plus d'importance à cette partie du journal, qu'elle lui a été hautement recommandée par des personnages haut placés.

Aussi désormais espérons-nous tenir les lecteurs au courant des nouvelles les plus importantes de Rome, du Souverain-Pontife, de l'Eglise du Canada, de celle de France, etc., etc. ; et nous profitons de cette occasion pour supplier MM. les Secrétaires des Evêchés, de vouloir bien nous adresser les divers mandements et circulaires de Nos Seigneurs les Evêques. Nous prions également MM. les Curés de nous faire parvenir toutes communications qu'ils jugeront pouvoir intéresser la religion et le pays, et les adresser à A. T. Marsan, écuier, avocat, rue St. Vincent, No. 27—ou à Raphaël Bellemare, écuier, avocat, receveur des revenus, rue Sanguinet, No. 170.